This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KC
13934
NEDL TRANSFER
HN 3EIK 9

KC
934

Ex libris Lalieu

DISCOURS

SUR

L'ÉDUCATION.

DISCOURS

SUR

L'ÉDUCATION,

Par *M. VICAIRE*,

ANCIEN RECTEUR
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS,
PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE
au Collége Royal de Navarre.

A PARIS,
Chez J. BARBOU, rue Saint Jacques,
aux Cigognes.

M DCC LXIII.

KC 13934

DISCOURS
SUR
L'ÉDUCATION.

Les Nations policées ont dans tous les temps apporté un ſoin particulier à l'Education de la Jeuneſſe, & elles l'ont regardée comme un des objets les plus dignes de l'attention du miniſtére. Chez les Médes, chez les Perſes, à Lacédémone, les enfants qui appartiennent autant à l'Etat, qu'à leur famille, étoient élevés en commun ſous les yeux de l'autorité publique; Athènes comptoit preſque autant de Maîtres que de Sçavants; leurs maiſons formerent quelquefois des écoles célébres, ils n'enſeignoient pas à

leur gré toute ſorte de doctrine, le Sénat de l'Aréopage éclairoit de ſes regards les leçons qu'ils donnoient : Rome ſe croyoit deſtinée à faire la conquête de l'Univers, elle tourna d'abord ſes vues du côté des armes, le champ de Mars étoit une eſpéce d'Académie, où les jeunes Romains s'exerçoient aux travaux militaires ; lorſque le commerce des Grecs y eut porté le goût de la Littérature, les Orateurs & les Juriſconſultes ſe plaiſoient à communiquer leurs lumieres aux jeunes gens de bonne eſpérance, & dans des entretiens auſſi polis qu'inſtructifs, ils leur expliquoient les principes de l'éloquence & les loix de la patrie.

Si les peuples modernes ont pu ſe régler ſur l'exemple des anciens, la poſtérité ne leur reprochera point de n'y avoir rien ajouté. Combien d'écoles fameuſes dans les pays de l'Europe ! l'enſeigne-

ment n'y eſt pas abandonné au caprice des particuliers, l'Etat choiſit les maîtres, & les deux puiſſances de concert leur ont aſſigné les limites dans leſquelles ils ſont obligés de ſe renfermer.

Bienfaictrice des Nations de l'Europe, France, tu leur as ſervi de modéle : il s'eſt élevé dans ton ſein un corps de Sçavants, habile à épurer les mœurs & à inſpirer l'amour des Lettres. Son zéle a chaſſé l'ignorance que la barbarie avoit introduite, ſa gloire s'eſt répandue dans les pays les plus éloignés, ſa réputation attire les Etrangers de toute part, on vient à la ſource la plus pure chercher la ſcience & la vertu. Pour récompenſer des travaux ſi utiles, nos Rois l'ont décoré des titres les plus diſtingués, ils lui ont accordé les priviléges les plus glorieux : la durée de ces bienfaits égalera celle de la Monarchie, les Rois en ont con-

fié le ſoin à la vigilance des Magiſtrats, & les Magiſtrats par eſtime pour les Lettres dont ils connoiſſent le prix, ſe font un honneur de les protéger, & de répondre aux intentions des Rois.

Tels ſont les ſentiments des peuples les plus ſages ſur l'Education, ſentiments puiſés dans la nature, conformes à la raiſon, entretenus par l'intérêt commun du genre humain. Les talents ſont le plus riche tréſor des empires, ils ne ſe contentent point de tirer de chaque pays les biens qu'il peut rapporter, ils franchiſſent les barrieres qui ſéparent les deux mondes, ils raſſemblent dans une ſeule contrée les richeſſes de toutes les contrées de la terre. Tout ce qui contribue au repos & à la commodité, à la gloire & à la ſplendeur des Royaumes, tout part des talents : mais ils ne ſervent qu'autant qu'ils ſont cultivés, & il n'eſt pas ſeulement à craindre qu'ils

ne reſtent inutiles ; plût au Ciel qu'ils ne fuſſent jamais nuiſibles ! O renverſement monſtrueux ! ce qui doit faire le bonheur de l'homme, n'eſt que trop ſouvent la cauſe de ſon malheur ; les talents deviennent funeſtes par l'uſage, la méchanceté du caractére les corrompt par ſon influence pernicieuſe.

Si je me propoſe de rechercher les moyens d'étouffer dans leur naiſſance les maux que les talents peuvent occaſionner, & de faire éclorre les biens dont ils ſont les germes, mon deſſein n'eſt pas d'avancer des ſyſtêmes nouveaux, la matiere a été traitée par des plumes ſçavantes & amies de la vertu ; je ſuivrai leurs traces, j'enviſagerai l'Education ſous les deux points de vue qu'elle préſente, j'examinerai d'une part la conduite que le Maître doit tenir, pour hâter les progrès de ſes éléves, & de l'autre, quelles doivent être les

diſpoſitions des éléves, pour profiter des travaux du Maître.

Quel ſujet plus convenable à la dignité de cette école * fondée par nos Rois ! quel diſcours plus propre à la cérémonie de ce jour, où les peres vont juger de l'application de leurs enfants, où les Maîtres verront les fruits de leurs ſoins, où les éléves comprendront que l'homme n'eſt eſtimable qu'autant qu'il vaut en lui-même, & que la gloire n'appartient qu'au mérite. Quel temps eut jamais plus beſoin des principes d'une éducation ſolide ? la corruption menace les mœurs, l'impiété reſpire la perte de la jeuneſſe, & médite la ruine de la Religion. Préſerver l'âge tendre de la contagion du vice, tourner ſon cœur

* Les deux parties de ce Diſcours ont été prononcées en latin au Collége de Navarre ; la premiere le 13 Août 1762 à la diſtribution des prix du Collége ; & la ſeconde le 4 Octobre ſuivant à la rentrée des Claſſes.

du côté de la vertu, c'eſt le devoir d'un Maître, c'eſt le propre de tout bon citoyen, la patrie attend d'eux cette marque de leur reconnoiſſance.

Nous devons enſeigner à la jeuneſſe ce qu'elle ne ſçait pas; commençons par lui faire oublier ce qu'elle ſçait. Quand l'or eſt tiré de la mine, avant de l'affiner dans le creuſet, on le dégage des parties groſſieres qui l'enveloppent; l'eſprit de l'homme ne ſort point ſans alliage des mains de la nature; outre le penchant au mal qu'il apporte en naiſſant, il eſt encore plongé dans une ignorance profonde, & ſouvent l'éducation de l'enfance augmente l'obſcurité des ténèbres qui l'environnent.

L'Enfant a reçu la curioſité en partage, il veut toucher tout ce qu'il voit, il veut connoître tout ce qu'il touche, & rien de ce qu'il entend, n'échappe

à ſa mémoire : mais il eſt ſimple & crédule, & quels ſont ordinairement ſes guides ? quelle reſſource trouve-t-il en eux, dans le temps ſur-tout que l'eſprit entrevoyant les premieres étincelles de la raiſon, fait des efforts impuiſſants pour ſortir de la matiere, & pour rompre les liens où la peſanteur & la foibleſſe du corps le tiennent embarraſſé ? Ces moments ſont précieux ; la néceſſité des beſoins fait ſentir ſon aiguillon, la nouveauté des objets qui ſe ſuccedent continuellement, pique ſans ceſſe la curioſité ; les fibres du cerveau ſont délicates, l'imagination tendre & vuide ſaiſit ſur le champ toutes les impreſſions, & les premieres ſont difficiles à détruire.

Toutes les fois qu'obéiſſant à l'impreſſion de la nature, un enfant redouble ſes queſtions ingénues & preſſantes, pour étendre le cercle de ſes connoiſſances, on devroit ſe faire un crime de

le repaître d'erreurs & de préjugés : mais que fait-on ? il demande à voir la vérité, & on lui préſente le menſonge ! il cherche à diſtinguer les objets, & on jette de la confuſion dans ſes idées !

Occupés tout entiers de leurs affaires domeſtiques, les peres craindroient d'en confier la moindre partie à des mains étrangeres, à peine s'en rapportent-ils aſſez à la vigilance de leurs propres yeux ; & l'intérêt le plus cher de leur famille, le ſujet de leur tendreſſe la plus vive, l'eſpoir de leur repos le plus doux, l'héritier de leur nom & de leurs biens, quelle place tient-il parmi tant de ſoins pénibles, dont il doit être le point de réunion ? Abandonné à des mercénaires ſans éducation, il reçoit par intervalles quelques regards diſtraits qui tombent ſur lui par hazard.

Inſtituteurs publics, eſt-il beſoin de vous montrer la grandeur du mal ? l'ex-

périence vous la remet tous les ans ſous les yeux ; faut-il vous indiquer les remédes propres à le guérir ? vous les avez employés tant de fois avec ſageſſe ; vous exhorterois-je à vous armer de patience dans des occupations ſi rebutantes ? le zéle du bien public parle aſſez éloquemment à vos cœurs.

Loin de nous ces eſprits ſuperbes & indociles, qui ont l'audace de prétendre que la connoiſſance de Dieu eſt la derniere qu'il faille donner à la jeuneſſe ; ſinguliers dans leurs penſées, comme dans leur conduite, pour faire mieux comprendre à l'homme l'excellence de ſon être, ils mettent tout en uſage pour le convaincre de ſa reſſemblance avec la bête : il ne leur ſuffit pas de s'égarer eux-mêmes, il faut que leur méchanceté tranſpire au-dehors, ils tendent des piéges aux ames foibles, & il n'eſt point d'artifices qu'ils

n'emploient, pour les y faire tomber.

Fidéles à la raiſon qui nous éclaire, & à la foi qui dirige la raiſon, plus l'impiété s'efforce de répandre ſes erreurs, plus nous devons nous oppoſer à ſes progrès : que la jeuneſſe apprenne d'abord à adorer le Pere des lumiéres, le principe de la ſcience & l'origine des moyens que nous avons de l'acquérir. Il eſt naturel que l'homme connoiſſe avant tout l'auteur de ſon exiſtence ; il eſt juſte, dès qu'il commence à ſentir ſa raiſon, qu'il en conſacre les prémices à celui dont la main libérale lui a fait un ſi riche préſent.

Ici que la reconnoiſſance anime nos cœurs & inſpire nos eſprits, pour payer au zéle vertueux du Magiſtrat un juſte tribut de louanges : il frappe l'impiété de l'anathême des loix, le glaive ſacré de Thémis à la main, il pourſuit le reptile effrayé, il le force à ſe cacher dans

des retraites obſcures, où il dévore lui-même le poiſon qu'il avoit préparé pour la perte de la vertu.

Apprendre à la jeuneſſe les principes de la Religion, c'eſt le plus important de nos devoirs, c'eſt le plus eſſentiel au bien de l'Etat : qu'elle ſoit le principal objet de nos ſoins, & qu'elle conſacre, pour ainſi dire, toutes nos leçons : c'eſt la baſe de la plupart des ſciences humaines, elle y met de la clarté & de la liaiſon ; c'eſt l'ame de l'étude, elle la rend agréable : mais pour enſeigner avec plus de fruit, il faut procéder avec ordre.

Examinons d'abord l'étendue & la force des eſprits. Tous n'ont pas reçu les mêmes talents ; dans le monde moral, comme dans le monde phyſique, la nature déploie la grandeur de ſa puiſſance par la variété de ſes productions : les aſtres qu'elle a placés au fir-

mament, n'ont pas tous la même clarté ; les fleurs dont elle embellit la terre, ne brillent pas toutes avec le même éclat. On découvre encore dans un ſeul talent pluſieurs degrés de mérite, ainſi que dans une ſeule eſpéce de fleurs les yeux apperçoivent des nuances différentes, qui ſemblent faire des eſpéces nouvelles.

La ſource de ces dons ne tarit jamais, la Nature les reproduit ſans ceſſe, comme elle reproduit chaque année les aliments néceſſaires à la ſubſiſtance des animaux. Sa puiſſance ne diminue jamais, qui pourroit en reſſerrer les bornes ? ſa fécondité eſt toujours la même, quelle cauſe en altéreroit le principe ? mere dans un ſiécle, devient-elle marâtre dans le ſiécle ſuivant, quel motif étoufferoit dans ſon cœur les ſentiments de tendreſſe ? Que les talents ſoient toujours également cultivés, tous les

temps ſeront également fertiles en grands hommes.

Le Laboureur voit recommencer tous les ans ſes travaux, c'eſt un cercle qui revient ſur lui-même ; mais la terre n'eſt point ingrate, s'il l'arroſe de ſes ſueurs, elle paye ſes peines avec uſure. Nous ſçavons que pour polir & perfectionner les talents, il faut dans celui que la Nature en a doué, une vive ardeur pour le travail ; mais convenons que la gloire ou la honte de notre ſiécle eſt en partie dans nos mains, & faiſons tout ce qui dépend de nous, pour que ce phénix qui renaît continuellement de ſa cendre, en renaiſſe du moins avec la même beauté.

Il en eſt des talents, comme des vertus ; ils ont une étroite affinité. L'éloquence raviroit-elle l'ame au-deſſus d'elle-même par tant d'élévation dans les penſées, ſi elle ne reſpiroit un goût de

la poéſie la plus ſublime ? La poéſie engageroit-elle le cœur par des charmes ſi puiſſants, ſi l'éloquence ne lui prêtoit jamais ſes crayons ? Je ne m'arrêterai pas au détail des principes communs aux talents, ni à la maniere de les enſeigner ; tous nos devoirs ſont fixés, & l'ordre en eſt marqué ; les loix ſont écrites, & elles portent l'empreinte de la ſageſſe des Légiſlateurs ; nos peres qui les ont établies, les ont obſervées avec ſuccès ; ne ſortons point de la route qu'ils nous ont frayée, & tâchons de laiſſer à nos deſcendants des exemples auſſi beaux que ceux que nous ſuivons.

Chaque talent a ſa nature propre, & il demande une culture particuliere : le Géographe ne ſe forme pas dans l'étude de la Juriſprudence, le Théologien n'eſt pas obligé de ſçavoir manier le cizeau. Que le Maître démêle ces

penchants heureux, & qu'il saisisse l'occasion de les tourner vers leurs objets, elle se présentera sans cesse dans le cours du travail.

Quelle étendue & quelle profondeur d'érudition dans les Orateurs anciens & modernes ! ils n'instruisent pas moins par la richesse de leurs connoissances, qu'ils ne flattent par la beauté de leurs génies. Parlerai-je des Poëtes ? les Sçavants qui ont paru depuis Homère, sans le flatter, publient à sa gloire que ses poëmes sont un trésor où l'on trouve les principes de toutes les sciences & de tous les arts. L'Histoire seule est un fonds inépuisable de leçons en tout genre : l'art de gouverner les Nations, le génie des peuples, leurs loix, leurs usages, leurs mœurs, leurs caractères, leurs découvertes, leurs erreurs, leurs préjugés y reparoissent successivement ; les quatre parties du monde, les empi-

res

pires qui les partagent, les Provinces qui compoſent les Empires, s'y arrangent chacun dans ſon lieu. Que le Maître s'étende à propos ſur ces points intéreſſants, chaque talent y prendra avec les connoiſſances étrangeres qui ne lui ſeront pas inutiles, les connoiſſances propres qui lui ſont néceſſaires.

Il faudroit donc que le Maître fût verſé dans tous les genres ? Il ſeroit à ſouhaiter qu'il réunît toutes les Sciences qu'embraſſoit ce fameux génie qui répondit en public ſur toutes les choſes que l'homme peut ſçavoir : mais ſi la raiſon ne permet pas d'exiger ce qui paſſe les forces ordinaires de l'eſprit humain, ſeroit-ce une injuſtice de lui demander des notions générales ?

Pour inſtruire les autres, il faut être inſtruit ſoi-même, l'ignorance raviroit à la patrie des talents qui lui ſont précieux. Que diriez-vous d'un homme pe-

ſant & groſſier, qui s'imagineroit exceller dans l'art de donner au corps toutes les graces qui en relevent la beauté, un air noble, un port majeſtueux, des manieres engageantes; qui ſe flatteroit d'apprendre à marquer dans des pas meſurés avec autant de légéreté que de préciſion, les cadences les plus juſtes des inſtruments les plus mélodieux? Vous vous propoſez de travailler à l'Education, craignez de vous couvrir du même ridicule; vous n'avez qu'une connoiſſance ſuperficielle de la philoſophie, à peine êtes vous initié dans l'art de perſuader, & vous vous préſentez avec la confiance d'un Iſée, pour élever les Démoſthènes de nos jours, avec celle d'un Socrate, pour former les Platons de votre ſiécle!

O vous ſur qui l'Etat ſe repoſe du ſoin de prépoſer des Maîtres à l'éducation publique, penſez au choix que vous

faites ; vous en êtes reſponſables au Souverain, à la patrie, à la nation, vous en devez un compte rigoureux à votre propre conſcience.

Quelque talent qu'on ſuppoſe à un Maître, quelque ſcience qu'il ait acquiſe, qu'il continue d'enrichir tous les jours le tréſor qu'il poſſéde : dans l'étude des lettres, ainſi que dans la pratique de la vertu, on recule, quand on n'avance pas. Une riviere qui ne recevroit aucun ruiſſeau dans ſon cours, ſeroit moins forte à ſon embouchure, qu'à ſa ſource ; & l'Océan lui-même, malgré la profondeur de ſes abymes, s'épuiſeroit enfin, ſi les fleuves ne lui reportoient pas les eaux qu'il leur fournit.

Ce que le Maître doit étudier avec le plus de ſoin, c'eſt le caractere de ſes éléves. Le caractere eſt le principe des actions de l'homme, le cœur ſe

laiſſe aller à ſon penchant, comme un fleuve ſuit ſa pente naturelle, à moins qu'il ne rencontre des obſtacles, qui le forcent de s'enfler & de ſe déborder.

On ne voit pas moins de différence dans les caracteres des hommes, que dans leurs viſages ; ceux qui ſe reſſemblent le plus, ſi on y regarde de près, ont toujours quelques traits particuliers qui les diſtinguent. Il y a des caracteres ouverts, le premier coup d'œil les pénétre, il plonge juſqu'au fond de l'ame : il y en a de ſombres, toujours enfoncés dans d'épaiſſes ténébres où ils obſervent tout ſans bruit, toujours attentifs à ne donner aucun accès aux regards de l'œil le plus perçant ; il n'eſt pas facile de les deviner, ce n'eſt pas toutefois l'énigme du Sphinx, ils ſe décélent eux-mêmes, ſans le ſçavoir, & ils ſe trahiſſent malgré eux, dans le temps qu'ils ſe tiennent le plus en garde contre la ſurpriſe.

Le caractere vif eſt comme le feu qui s'enflamme, dès qu'il s'attache à quelque matiere combuſtible ; ne l'abandonnez pas à lui-même, ſi vous ne modérez ſon ardeur, ſon feu ſe conſumera tout entier, & la patrie perdra un citoyen utile : la nonchalance croupit dans une honteuſe oiſiveté, il faut la preſſer de l'aiguillon ; le caractere lent veut être attendu, & on ne gagne pas peu à l'attendre, s'il ne fait pas des progrès rapides, ſon application ne ſe rallentit jamais, & on ſçait ce que peut un travail ſoutenu.

Les uns plus légers que le papillon, voltigent de fleur en fleur, ſans ſe repoſer ſur aucune, pour en exprimer le ſuc, & pour en ſentir le parfum ; captivez leur attention, ſans la forcer ; c'eſt un vif-argent, qu'il faudroit fixer, ſans en faire évaporer la vertu : les autres ont une malheureuſe indifférence pour

le bien comme pour le mal, auſſi inſenſibles aux louanges qu'aux répriman-des, ils les reçoivent également, ſans en être touchés ; voilà cette terre froide, ſi redoutée du laboureur, elle exerce long-temps la vigueur de ſes bras ; mais ſi le cultivateur ne trouve rien dans la nature du terrein, qui ſeconde ſes travaux, celui que nous cultivons, nous fournit lui-même des moyens de dompter ſon ingrate ſtérilité ; la raiſon peut venir à notre ſecours, l'amour propre, l'honneur, l'intérêt peuvent aider la raiſon.

Parlerai-je de cette gaieté pétulante, dont la gravité d'un Caton pourroit à peine réprimer les excès ? Que dire de ce ſérieux, que le rire n'oſeroit aborder ? On ſçait que les maux ſe guériſſent par leurs contraires ; faites ſortir ceux-ci de leur aſſoupiſſement, & contenez la pétulance de ceux-là ;

mais prenez garde de révolter par la rudeſſe d'un front toujours impoſant ; la gaieté eſt néceſſaire à la jeuneſſe, elle réveille ſon application, elle donne un cours plus libre à la vivacité du ſang & à celle de l'eſprit ; elle ne vous eſt pas inutile à vous-même, elle repouſſera l'ennui qui pourroit vous ſaiſir dans des occupations pénibles, qui reviennent les mêmes tous les ans.

Pouvons-nous paſſer ſous ſilence les eſprits avancés, qui ne ſont pas plus durables, que les fruits dont ils empruntent leur nom ? ils reſſemblent à des parfums délicats, dont l'odeur eſt ſi fine, qu'elle s'évapore preſque auſſitôt qu'elle ſe fait ſentir. Ils méritent néanmoins une attention particuliere, ils ont fourni le recueil d'une hiſtoire intéreſſante.

Cette eſpece de génies n'eſt pas auſſi rare qu'on le croit : s'il eſt des talents

qui ſe déclarent dès la plus tendre enfance, très-ſouvent on les y force par une culture hâtive ; mais combien d'autres auſſi brillants ne ſe font remarquer que dans le cours de la jeuneſſe, parce qu'on a mieux aimé les retenir, que les pouſſer.

Parmi les premiers, très-peu conſervent leur vigueur, & la cauſe du mal eſt la vanité des peres : on veut cueillir des fruits avant la ſaiſon des fleurs, on ambitionne la gloire d'avoir enfanté un prodige ; on fatigue l'innocente victime par la longueur, & on l'écraſe ſous le poids du travail. Qu'arrive-t-il ? le corps ne peut ſoutenir l'activité des opérations de l'eſprit, il a beſoin de toutes ſes forces, pour ſe développer lui-même ; ſoumis à l'empire de l'ame, plus il fait d'efforts pour ſuivre l'entendement dans des études épineuſes, plus ſes organes ſe relâchent & ſe dé-

tendent, plus les liqueurs deſtinées à l'accroiſſement de ſa ſubſtance ſe diſſipent & s'épuiſent. Ces ſoleils ſi brillants à leur aurore, que ſont-ils à leur midi ?

Témoin quelquefois du repentir inutile des peres, j'ai cru voir un jardinier imprudent, dont l'avidité a fait périr la tendre eſpérance de ſon verger : il ne voit le tort qu'il s'eſt fait lui-même, que lorſqu'il eſt irréparable, & il en gémit : je n'ai jamais inſulté à la douleur du jardinier, mais j'ai toujours plaint le ſort de l'arbre.

Gardons-nous de cauſer à la patrie une perte ſi ſenſible, & de nous attirer ſes juſtes reproches : écoutons patiemment la voix des peres, louons leur zéle ; mais prenons conſeil de l'expérience, & n'exigeons pas toujours de l'eſprit toute l'application dont il paroît capable.

Il eſt des peres aſſez ſages, pour examiner la nature du génie de leurs enfants, & pour lui laiſſer le temps de ſe fortifier ; nous devons à leur prudence la gloire des talents précoces, qui parviennent à une ſolide maturité. O vrais peres, vous méritez la reconnoiſſance du genre humain, & nous nous empreſſons de vous donner des louanges légitimes.

N'oublions pas ceux dont l'éducation a été manquée dans le principe : ſoit que leur ignorance provienne de l'ignorance d'autrui, & que la bonne foi des peres trop faciles ait été ſéduite par le faſte impérieux du menſonge ; ſoit qu'emportés eux-mêmes par le feu de l'âge, ils n'aient pas voulu prêter l'oreille aux remontrances, ou qu'ils ſe ſoient livrés à des conſeils téméraires. Quelle que ſoit la cauſe du mal, il n'eſt pas toujours ſans reméde ; ce ſont.

des plantes, dirai je, négligées qui attendoient la main du cultivateur, ou malheureuſes qui n'avoient pas encore trouvé une main propre à les cultiver; il n'eſt pas donné à tout homme de gagner tous les cœurs. Peut-être leur avoit-on jetté quelque prévention dans l'eſprit, & on ſçait quelle eſt la force des préventions les plus fauſſes; trop de rigueur peut-être leur avoit inſpiré du dégoût, de la haine même pour l'étude, & l'expérience a montré que le changement de lieu change quelquefois la diſpoſition du cœur : au reſte n'allons pas les traiter durement, ils ſont plus dignes de compaſſion que de colere ; ce ſont des enfants de la patrie, à ce titre ſeul, ils méritent notre bienveillance : ne ſoyons pas étonnés qu'ils n'aient retiré aucun profit de leurs études précédentes, le travail ne réuſſit que lorſqu'il plaît.

Le ſort de ces infortunés eſt pour nous une leçon : l'homme eſt ennemi de la gêne, il ſouffre impatiemment le joug, prêt à le ſecouer, dès qu'il s'imagine qu'on veut l'appeſantir. Que la jeuneſſe ne ſente pas celui qu'elle porte, diminuons-en le poids, autant qu'il eſt en nous ; qu'elle paſſe inſenſiblement d'une étude ſimple à une étude compoſée, qu'elle monte par degrés, ſans s'en appercevoir, à ce que les Lettres & les Sciences ont de plus ſublime. Ce n'eſt point l'ouvrage d'un apprentif, c'eſt le fruit d'une expérience conſommée ; l'Ignorance eſt préſomptueuſe, mais la Science eſt modeſte.

Laiſſons aux Charlatans le faſtueux étalage des promeſſes magnifiques, leurs ſuccès ne ſont pas de longue durée : nos peres ont cru qu'il falloit avoir égard à la foibleſſe de l'âge & ſe proportionner à la meſure des talents :

que leur conduite nous ſerve de régle, ne pouſſons pas l'eſprit encore tendre au-delà de ſes forces, nous lui ôterions tout ſon nerf ; rendons-lui l'étude aiſée, il n'aura point de répugnance pour elle ; faiſons-lui-en goûter les douceurs, il s'y portera volontiers, dès qu'il les aura ſenties, rien ne pourra l'en détourner ; le travail littéraire veut poſſéder ſeul ſes amateurs, il ne ſouffre aucun partage dans les ames dont il eſt une fois le maître, il attire à lui tous leurs deſirs, tant ſes charmes agiſſent puiſſamment ſur les cœurs ! tant eſt vif & ſéduiſant le plaiſir qui l'aſſaiſonne !

Je conviens que les premiers éléments ont leurs dégoûts, c'eſt le ſort commun de tous les arts ; mais où trouver des roſes ſans épines ? Si on attendoit que l'enfance commençât à concevoir, la raiſon naiſſante trouveroit dans les principes des Lettres une pâture agreable ;

ſi on choiſiſſoit pour enſeigner, un homme inſtruit par l'expérience, les dégoûts diſparoîtroient à ſa voix : quoi qu'il en ſoit, figurez-vous un homme qui entreprend un long voyage ; au commencement de ſa route, il tombe dans des chemins difficiles, mais bientôt après il arrive dans un pays enchanté ; dès qu'il y entre, & qu'il n'a pas aſſez d'yeux pour contempler les merveilles qui le raviſſent, regrette-t-il une peine légere de quelques moments ? Où goûter des plaiſirs plus flatteurs, que dans l'étude des Sciences & des Lettres ?

D'un côté des eſprits ſubtils analyſent le génie des langues, ils montrent l'analogie des expreſſions avec les idées, ils preſcrivent les régles de la pureté & de l'élégance du langage : de l'autre de fidéles obſervateurs des pas des mortels depuis la naiſſance des temps, les font agir ſur le théâtre du monde, &

inſtruiſent l'homme par l'homme même ; citoyen de tous les pays, contemporain de tous ceux qui ont joué un perſonnage, vous voyez les héros tels qu'ils ſont, vous peſez leurs vertus & leurs vices, & vous mettez le juſte prix à leur mérite.

Avec celui-ci vous allez boire à la ſource, cette liqueur de feu, l'ame de la belle poéſie, qui rend la vertu plus aimable, en la peignant avec tous ſes attraits ; avec celui-là vous dominez ſur les cœurs, vous en faites mouvoir à votre gré les reſſorts les plus délicats : ici des génies profonds découvrent, & des mains ſalutaires préparent les moyens de conſerver & de rétablir la ſanté ; là des courages intrépides volent au danger, pour repouſſer l'injuſtice par la force, & mettant en uſage tout ce que l'art a inventé de plus ingénieux & de plus terrible, ils affermiſſent les trônes,

& font naître du ſein des orages le calme & la tranquillité.

Voyez-vous de ce côté la Raiſon une clef d'or à la main ? elle ouvre la porte des Sciences, elle conduit les éléves dans le labyrinthe du Raiſonnement, elle leur prête un fil, pour aſſurer leurs pas dans ſes routes tortueuſes & embarraſſées : bientôt après la Sageſſe leur dicte ſes loix, elle leur explique avec autant de préciſion que de netteté les devoirs de l'homme dans tous les états, & les rapports de ces devoirs entr'eux.

Déja la Nature leur dévoile ſa noble & majeſtueuſe ſimplicité. Tantôt elle ſonde avec eux les abymes des mers, & elle en meſure toutes les dimenſions : tantôt elle leur apprend à rapprocher les cieux de la terre, & à ſoumettre aux loix du calcul les mouvements des globes lumineux, qui roulent ſuperbement ſur nos têtes : tantôt elle fait

éclorre

éclorre à leur vue un monde nouveau; éclairés par cet œil que forma l'expérience, la fidele interpréte de la nature, ils découvrent de toute part des êtres vivants dont ils étoient environnés, ſans les connoître, & ils avouent que le Créateur n'eſt pas moins admirable dans les inſectes les plus petits, que dans les merveilles les plus grandes.

Cependant les gardiens du ſanctuaire de Thémis démontrent l'utilité, la ſageſſe & la néceſſité des loix, ils font parler la juſtice & le bon ſens qui les ont digérées; & les ſacrés dépoſitaires des oracles divins, dirigent la raiſon avec le flambeau de la foi, & lui traçant la route qu'elle doit tenir dans la recherche de la vérité, ils lui montrent les écueils, où ſon orgueilleuſe & inquiéte curioſité fait tant de naufrages.

A la beauté raviſſante de tant d'objets intéreſſants, ajoutez les graces du

diſcours, la connoiſſance des progrès de l'eſprit humain, l'hiſtoire de ſes penſées & de ſes découvertes ; ajoutez l'élévation & la chûte, tantôt lente & tantôt rapide, des nations & des empires ; ajoutez les révolutions arrivées dans ce vaſte univers ; eſt-il un ſpectacle plus magnifique, eſt-il un enchantement plus fort & plus ſéducteur ?

Il eſt d'autres agréments, que la jeuneſſe doit trouver en nous ; elle a droit de prétendre à l'amitié de ſes Maîtres. Le ſouvenir de ce que nous avons été, doit nous porter à la bienveillance, la loi naturelle nous le preſcrit ; & le devoir nous le commande, quand nous nous ſommes chargés du ſoin de l'éducation, nous nous ſommes engagés à prendre tous les moyens d'y réuſſir. La nature de nos occupations tend à former en nous un caractere de bonté ; nous paſſons notre vie à converſer avec

les plus beaux génies de tous les siécles qui se sont écoulés avant le nôtre, & quand l'esprit fatigué de l'étude demande du relâche, & que nous en cherchons dans le commerce de nos contemporains, le rang que nous tenons, doit nous avertir à quelles sociétés nous pouvons aspirer ; les écrits des uns, les entretiens des autres, leurs manieres, leur air seul respire la douceur & la politesse. L'âge tendre que nous cultivons, semble exiger ce tribut d'humanité ; si la Jeunesse pouvoit se conduire elle-même, notre ministere lui seroit inutile ; la foiblesse est son partage, tendons-lui une main secourable ; manquer d'indulgence envers elle, c'est prouver qu'on en a soi-même grand besoin.

La douceur & la bonté ne sont pas moins nécessaires, pour former le cœur. L'esprit ne peut se refuser à la vérité, dès qu'on la lui fait connoître ; mais

quelque ſoin qu'on prenne de montrer au cœur la beauté de la vertu, & quelques charmes que la vertu ait en elle-même, ſi la paſſion fait entendre ſa voix, elle étouffe bientôt celle des avis les plus ſalutaires. Armons-nous de fermeté, pour couper le mal juſque dans ſa racine ; mais n'oublions pas que nous avons à faire à des malades, dont le ſort n'eſt déja que trop à plaindre, ſans que la dureté du Médecin ajoute à leur douleur.

D'abord ſe préſentent à la fois & s'avancent enſemble deux vices oppoſés, ſuites malheureuſes de la mauvaiſe éducation de l'enfance, la baſſeſſe & la hauteur. Le premier s'enveloppe dans l'obſcurité de l'extraction & dans la miſere de la pauvreté, le ſecond s'attache à la magnificence des richeſſes & à la grandeur de la naiſſance : également mépriſables tous deux, ils aviliroient également

les bonnes qualités. Quel moyen de réformer des désordres si contraires ? Prenez l'excès de l'un, pour remplir le défaut de l'autre : fortifiez l'ame de celui-là, encouragez sa timidité, inspirez-lui des sentiments dignes de la raison qui le distingue du reste des animaux. La maladie de l'autre est plus délicate à traiter, il faut abattre l'orgueil, sans affoiblir le sentiment ; faire voir la beauté du juste milieu, y conduire sans violence, & arrêter insensiblement entre les deux extrêmes.

Si l'orgueil est enfant d'une noblesse trop fiere de ses titres, représentez que la gloire personnelle l'emporte sur la gloire héréditaire ; que plus un nom est grand, plus on s'attire de mépris, quand on n'en soutient pas la dignité par celle des actions ; que se parer d'un nom illustre, c'est s'engager envers le public à faire revivre les vertus, qui l'ont il-

lustré. Ne manquez pas de recourir aux exemples ; ils donneront beaucoup de poids à la raison.

Est-ce le malheureux avorton de l'aveugle opulence ? exposez quelle est la nature des richesses ; elles ne sont pas un bien par elles-mêmes, l'usage seul en détermine la qualité. La richesse sans la vertu, est un masque de vermillon sur un visage flétri, pour déguiser l'outrage des ans, c'est quelquefois une épée dans la main d'un furieux.

Ces deux ennemis abattus, combien d'autres à combattre ! la Jeunesse a le germe de tous les vices qui font à l'homme une guerre éternelle : l'oisiveté, l'indolence, l'ambition, la prodigalité, la molleſſe, l'amour du plaisir reparoissent successivement, & ne laissent aucun repos à la vigilance des Maîtres. Mais les armes propres à ce genre de guerre ne nous manquent pas ; la raison, l'inté-

rêt, la gloire nous fournissent d'abord des traits pleins de feu. Représentons les vices tantôt comme l'haleine empoisonnée d'un vent funeste, qui ravage les richesses des jardins; tantôt comme une peste, dont la contagion se répand, & porte la désolation dans les familles. Déçillons les yeux à la jeunesse, qu'elle voye le serpent qui se glisse sous l'herbe, ou le précipice qui s'ouvre sous ses pas, & que les fleurs dérobent à sa vue: peignons-lui des plus vives couleurs un Sardanapale dans le fond de son palais, abruti par les plaisirs; retraçons-lui le désastre éclatant d'un Rufin, qui tombe du faîte des grandeurs.

Prenons sur-tout le glaive à deux tranchants, ce glaive qui perce jusqu'au vif, & partage l'âme toute entiere. C'est une vérité que l'on ne peut révoquer en doute, la Religion seule réforme véritablement l'homme, elle im-

prime dans ſon cœur une haîne durable pour le vice & un amour conſtant pour la vertu. Accoutumons la jeuneſſe à goûter ſes maximes, dès qu'elle en ſera bien pénétrée & qu'elle mettra ſon plaiſir à les pratiquer, point de victoire alors, qu'elle ne remporte ſur elle-même, point de paſſion dont elle craigne l'empire, point de vice dont elle ne brave les aſſauts. La terre étant ainſi préparée & continuellement rafraîchie par la roſée du ciel, les vertus y prendront racine, elles ſe multiplieront, elles ſe couronneront des fleurs les plus belles, elles exhaleront les parfums les plus agréables, elles ſe couvriront des fruits les plus délicieux.

Quand l'homme eſt fidele au culte de ſon Dieu, il rend à ſon Prince l'hommage qu'il lui doit; le ſecond de ces deux devoirs eſt une ſuite du premier, & la Religion conſacre l'un &

l'autre. Ecoutons ſa voix, apprenons à la Jeuneſſe à la reſpecter & à la ſuivre.

Les Empires ſont comme des familles nombreuſes, dont les Rois ſont les peres. Le ſceptre qu'ils tiennent à la main, eſt le ſigne de la puiſſance légiſlative, & les peuples à l'abri des loix, jouiſſent en ſûreté des biens que la providence leur diſtribue : l'épée qu'ils portent, marque la force dont ils ſont armés, pour défendre leurs ſujets, & pour maintenir parmi eux l'ordre & la tranquillité ; ils marchent à la tête de leurs armées, où ils remettent leur foudre dans la main de leurs Lieutenants ; ainſi le Roi des Rois n'agit pas toujours par lui-même, il charge quelquefois ſes miniſtres de ſes deſſeins ſur les hommes, & leur ordonne de les exécuter dans l'étendue de l'univers : la couronne qui brille ſur leur tête, eſt le ſymbole des rayons éclatants, qui ceignent

le front de l'Eternel ; & la garde qui veille à la conſervation de leur perſonne ſacrée, avertit que leur palais eſt une eſpece de ſanctuaire, où les ſujets doivent apporter avec reſpect le tribut de leurs hommages : s'ils ſont aſſis ſur un trône, la main toute puiſſante de l'Etre-ſuprême en a poſé les fondements, & elle les y revêt de cette majeſté, qui attire la vénération des peuples.

Tels ſont les principes de la Religion ſur la puiſſance ſouveraine des Rois : faiſons-les retentir aux oreilles de la Jeuneſſe, expoſons-les à ſon eſprit, rempliſſons-en ſon cœur, & gravons-les dans ſon ſouvenir en caracteres ineffaçables. Peignons-lui bien cette Majeſté, qui ne voit rien ſur la terre au-deſſus d'elle, & dont les droits ne relévent que de celui qui tient dans le ciel les rênes de tous les Empires. Le François ſe diſtingue entre tous les peuples

par son amour pour ses Rois, cette heureuse inclination prépare la voie à nos discours ; la bonté qui fait le caractere de nos Monarques, répandra sur nos leçons sa douce influence, & bientôt nos yeux admireront des fruits sur l'arbre que nos mains auront cultivé.

Il n'est point d'union plus étroite, que celle du sang ; la langue ne sçauroit exprimer la vivacité de la tendresse paternelle, il appartient au cœur seul de la sentir : aussi n'est-il point de devoirs plus inviolables, que ceux qu'elle impose aux enfants, c'est une espece de culte établi sur toutes les loix divines & humaines ; pour peu que l'impiété menace d'y porter atteinte, la Nature aussi-tôt reclame ses droits, elle proscrit le profanateur sacrilége, elle souléve l'humanité entiere contre l'énormité de l'attentat. Il n'y a point d'au-

torité plus ancienne que celle des peres, elle remonte à l'origine du monde ; il n'y en a point de plus sacrée, ils la tiennent du Créateur. Tant que nous sommes dépositaires du pouvoir que le pere du genre humain leur a communiqué, faisons-en l'usage qu'ils en feroient eux-mêmes, & nourrissons dans nos éléves les sentiments de respect, d'obéissance & d'amour, que la nature leur inspire.

Nous sommes citoyens, l'amour de la patrie, cet amour commun à tous les hommes qui n'ont pas dépouillé l'humanité, fait nos plus cheres délices ! Le pays natal a pour nous les mêmes charmes, qui touchoient autrefois le sage fils de Laerte ; si ce héros après la conquête de Troye cherchoit à travers tant de périls les rochers affreux d'Ithaque, nous nous félicitons d'être nés dans le plus beau royaume de l'univers.

Chargés de former des citoyens à l'Etat, apprenons à la Jeuneſſe quels ſont les devoirs de l'homme dans la ſociété, de quel zéle il doit brûler pour l'intérêt public. Les ouvrages des écrivains de l'antiquité profane ſont pleins des maximes les plus ſolides ſur l'amour de la patrie; l'Hiſtoire ſainte a conſervé les actions courageuſes de tant de guerriers, qui ont verſé leur ſang pour la défenſe de leurs concitoyens; & la Sageſſe divine a daigné leur donner des louanges: préſentons à la Jeuneſſe ces exemples & ces maximes, & faiſons paſſer dans ſon cœur les ſentiments qui animent les nôtres.

Sans la probité peut-on être citoyen? La ſociété n'a point de lien plus fûr, que cette vertu, ſi elle n'en a pas originairement formé les nœuds, elle les a reſſerrés dans tous les temps. Sans elle que deviendroient les Empires?

La Juriſprudence ne ſeroit qu'un tiſſu de chicanes auſſi funeſtes que honteuſes, l'habileté du commerce conſiſteroit dans l'art de tromper impunément ſes aſſociés, la guerre dégénéreroit en brigandage, & rameneroit les cruautés des ſiécles barbares. Un royaume ne ſubſiſte que par la confiance mutuelle entre les membres qui le compoſent: banniſſez la droiture de la ſociété, vous lui enlevez le ſeul poids, qui lui donne de la conſiſtance; elle ſera comme un vaiſſeau en pleine mer, auquel la ſtupidité de l'ignorance ou la malignité de la perfidie, ſous prétexte de le rendre plus leger, auroit ôté ſon leſte, au premier orage, il deviendroit le jouet des vagues & des vents, juſqu'à ce qu'il ſe briſât contre des écueils.

L'intérêt ſera-t-il un préſervatif ſuffiſant contre les déſordres de la cupidité? J'avoue que l'intérêt commun a raſſem-

blé les hommes dans l'enceinte des villes ſous la protection des mêmes loix ; mais prévaut-il toujours ſur l'intérêt particulier, & celui-ci n'eſt-il pas la ruine de toute ſociété ? L'honneur arrêtera-t-il ſur les bords du précipice ? mais n'a-t-il jamais beſoin lui-même que l'on oppoſe une barriere à ſes déréglements ? La crainte de la punition mettra-t-elle au crime un frein aſſez fort ? Les loix civiles ne retiennent que la main, rompez la digue, le torrent reprendra ſon cours avec plus de violence ; l'homme eſt enclin à tromper, quand il eſpere qu'il ne lui en arrivera point de mal, & quand cette eſpérance manque-t-elle de jetter ſon voile funeſte ſur l'audace aveugle du méchant ? La raiſon peut-être ſera capable de contenir l'homme dans les bornes de la juſtice ; ſa lumiere à la vérité éclaire l'eſprit, mais n'eſt-elle jamais obſcurcie par les nuages des paſſions ?

Il faut une autorité plus qu'humaine, pour commander aux ſentiments intérieurs ; que l'homme pratique la vertu pour le plaiſir d'être vertueux, & non pour la vaine oſtentation de le paroître. Maxime admirable, vous avez votre ſource dans la Religion ; & vous y puiſez toute votre force, elle ſeule peut donner la loi au cœur, & impoſer à l'homme un joug, qu'il porte avec joie. La probité ſans la Religion, n'eſt qu'un mot vuide de choſe, une qualité ſpécieuſe, qu'on uſurpe, pour éblouir la ſimplicité de la bonne foi ; le nom de la probité eſt ſur les levres, & la perfidie empoiſonne le cœur.

La reconnoiſſance eſt une belle vertu, tout le monde l'admire, toutes les bouches s'ouvrent pour la vanter ; mais elle eſt du nombre des choſes excellentes, dont la rareté augmente le prix. Il ſemble qu'un bienfait ſoit un titre,

pour

pour haïr celui dont on l'a reçu ; quel plus grand obſtacle à la bienfaiſance ? On ſe laſſe quelquefois de faire des ingrats, quel coup mortel porté au corps de la ſociété ! quelle main aſſez habile, pour guérir la plaie ? celle de la Religion. Puiſqu'elle nous ordonne d'aimer ceux qui nous haïſſent, & de faire du bien à ceux qui nous font du mal, ſi la Jeuneſſe parvenoit à goûter cette maxime, la reconnoiſſance ſe répandroit parmi les hommes, la bienfaiſance rentreroit dans ſes droits, & l'ingratitude déſeſpérée ne mettroit plus aucun obſtacle à la généroſité de la bienveillance.

Admirons ici le triomphe de la Religion : quelle gloire pour elle d'abattre la tyrannie du vice, & d'élever ſur ſes ruines l'empire de la vertu ! Publions à ſa louange que le zéle pur & conſtant du citoyen, la fidélité inébran-

ble du ſujet, & la droiture invariable de l'homme de bien, ſont l'ouvrage de ſes mains. Un homme éprouve la libéralité de la bienfaiſance, & la néceſſité du retour a des charmes pour lui ; les droits de la ſociété lui ſont chers, il eſt un exemple de l'attachement inviolable à tous les liens du ſang ; rien de ce qui intéreſſe l'humanité, ne lui eſt étranger, & il a des entrailles pour le malheureux ; le bien public le touche, il s'immole généreuſement au ſervice du Prince & de la patrie ; d'où lui vient un ſi heureux aſſemblage de tant de belles qualités ? Si la Nature en a mis les ſemences dans ſon cœur, qui les a fait germer & croître ? les progrès de la vertu ſuivent ceux de la Religion ; & ſi la raiſon contribue à embellir les dons de la Nature, c'eſt la Religion qui leur donne leur véritable prix.

Mais écoutons les réformateurs nou-

veaux, qui ſe chargent eux-mêmes du ſoin de corriger nos mœurs, de retrancher les abus, de diſſiper nos erreurs : ils ont foulé au pied les vaines craintes qui ſubjuguent le peuple, ils ne ſuivent que la raiſon pour guide, & l'eſprit philoſophique a dicté leurs oracles.

Ils ſe glorifient de n'avoir point de patrie particuliere, ils s'annonçent avec emphaſe pour des citoyens du monde. Aveuglés par cette fiere maxime qui fomente leur orgueil, maxime contraire aux impreſſions de la Nature & à l'opinion reçue en tout temps chez tous les peuples, ils s'efforcent de jetter un ridicule ſur la magnanimité héroïque des défenſeurs de la patrie. L'homme ne doit voir que lui-même, il ne doit chérir que ſon exiſtence ; ſon intérêt particulier eſt la régle de ſes penſées, l'ame de ſes ſentiments, le principe & la fin de ſes actions ; le plaiſir eſt l'unique but

de ſes deſſeins, l'unique objet de ſes deſirs, & ſa ſeule conſolation dans les malheurs : l'ordre de la ſociété, cet ordre qui en fait la ſtabilité & l'ornement, eſt une domination tyrannique, impoſée par la force, acceptée par la foibleſſe, uſurpée par l'injuſtice, & fondée ſur l'ignorance ; l'homme ne reconnoît point d'autre autorité que celle qui lui plaît, point d'autre loi que ſa propre volonté, il n'a point d'autre maître, point d'autre Roi que lui même.

Voilà les vérités importantes, inconnues avant eux au genre humain, dont il leur étoit réſervé de faire la découverte. Ennemie de l'autorité divine, l'héréſie par une ſuite naturelle, s'eſt toujours élevée contre celle des Souverains ; l'impiété reſpecte-t-elle plus l'image de Dieu ſur la terre ?

Selon elle, l'étude des Sciences & des Lettres mérite toute l'attention de

l'homme & l'attachement de ſon cœur. Pour la rendre plus aiſée & plus utile, elle proſcrit la méthode vulgaire, elle en propoſe une plus épurée & plus ſublime, conforme à la ſingularité de ſon génie & de ſon caractere, ennemi de la ſubordination, propre à exécuter le projet de réforme qu'elle entreprend; funeſte à toutes les religions, mais plus favorable aux religions fauſſes qu'à celle qui eſt la ſeule véritable: pour introduire plus facilement ce ſyſtême monſtrueux, où la moitié des hommes ſeroit néceſſairement occupée à l'éducation de l'autre moitié, elle l'inſinue avec tout ce que les Sciences ont de plus adroit, elle le revêt de tout ce que l'éloquence a de plus brillant; ainſi des inſectes venimeux ne touchent aux fleurs, que pour les ſouiller.

Tel eſt le malheur de notre ſiécle, de ce ſiécle qui ſe vante d'avoir plus de

lumiere que tous ceux qui l'ont précédé ! L'impiété léve la tête avec audace, il semble qu'elle ait formé une conjuration contre la vertu. Ingénieuse à faire le mal, elle attaque son ennemie dans son rempart le plus fort : elle sçait que l'innocence des mœurs est la garde la plus sûre de la piété chrétienne ; elle tourne contre elle toutes ses vues, elle rassemble toutes ses forces, elle cherche par-tout des armes, pour la détruire ; elle va fouiller dans les tombeaux des incrédules de tous les temps, elle ramasse avec soin toute la corruption qu'elle y trouve, elle s'en repaît avec avidité, elle la vomit avec fureur sur tous les objets de sa haîne.

Plus elle tâche de pervertir les cœurs innocents, plus nous devons nous appliquer à conserver leur pureté : c'est le vœu de la patrie, la mere commune de tous les citoyens ; c'est celui de l'U-

niverſité, dont nous ſommes chargés de remplir les vues ; c'eſt le glorieux emploi, dont nous charge la Religion, que nous devons enſeigner & pratiquer. Soyons auſſi habiles à défendre la vertu, que l'impiété eſt adroite à tramer ſa perte : elle croit que le meilleur moyen de répandre le poiſon de ſa doctrine, c'eſt de ſéduire la ſimplicité de la jeuneſſe, & de lui préſenter la coupe fatale du libertinage ; que nos premiers ſoins ſoient de couvrir l'innocence du jeune âge, d'un bouclier impénétrable aux traits de la volupté. Il faut commencer ce noble travail dès le moment que la raiſon commence à luire, on ne ſçauroit donner trop tôt à l'homme un frein contre la fougue des paſſions.

L'exemple ſur-tout ſéduit par des charmes imperceptibles, il perſuade le cœur par les yeux ; la loi trouve une obéiſſance aiſée & volontaire, quand le

légiſlateur s'y ſoumet lui-même, & le ſoldat qui voit ſon général courir le premier à l'ennemi, vole avec joie ſur ſes pas. L'impiété n'ignore pas ce principe, elle ſçait en faire uſage, ſes miniſtres qu'elle a inſtruits, font plus de mal par la contagion de leurs mœurs, que par l'adreſſe de leurs diſcours.

A leurs exemples funeſtes oppoſons des exemples ſalutaires, que notre vie ſoit une inſtruction continuelle. Tant que les mœurs ſeront en ſûreté, & qu'une chaſte crainte veillera à la garde du cœur, l'impiété confuſe devorera ſa rage en elle-même, & nous rirons de ſes efforts impuiſſants ; la Jeuneſſe imbue des vérités du Chriſtianiſme, ſe fera une heureuſe & douce habitude de les pratiquer ; & quand elle ſortira de nos mains, pure & ſans tâche, la patrie recevra des citoyens zélés, le Souverain trouvera des ſujets fidéles, & la Reli-

gion dont nous aurons été les dignes instruments, reconnoîtra ſon ouvrage. Mais il faut que les diſpoſitions du diſciple concourrent avec le travail du Maître.

La ſcience veut être recherchée, elle ne ſe donne pas aux cœurs indifférents : l'amitié ſe livre-t-elle au hazard, l'inclination n'a-t-elle aucune part dans ſon choix ? La Fortune elle-même toute aveugle qu'elle eſt, ne ſe prodigue pas ſans une eſpece de diſcernement ; elle ne s'attache pas toujours au mérite, mais eſt-elle jamais la proye de l'oiſiveté ? Jeuneſſe qui courrez la carriere de l'éducation, prêtez une oreille attentive ; nous nous ſommes tracé le plan de nos devoirs, il eſt juſte que vous connoiſſiez auſſi l'étendue des vôtres.

La premiere diſpoſition que vous devez apporter à l'étude, diſpoſition ſans laquelle nos travaux ſeroient inutiles,

c'eſt l'envie d'apprendre. Pour déſirer, il faut connoître, dit le Poëte le plus ingénieux du ſiécle d'Auguſte ; mais cherche-t-on à connoître, à moins que la curioſité ne ſoit piquée par le deſir. Vous ſervez à un homme les nourritures les plus délicates, la faim n'aiguiſe pas ſon appétit ; ſes yeux regardent les mets avec dédain, ſa main les prend avec froideur, ſon eſtomach les reçoit avec dégoût. Si l'eſprit ne ſent point une grande avidité de ſe nourrir du ſuc des Lettres, quelle vivacité mettra-t-il dans ſon application, & que produira l'application ſans activité ?

Nous ne le diſſimulons pas, ſi les Sciences ont des charmes, elles les font achepter, ils ſont le prix des veilles : nous connoiſſons votre foibleſſe, elle nous avertit que vous avez beſoin de ſecours ; mais ne demandez pas qu'on vous applaniſſe toutes les difficultés ;

l'expérience nous a convaincus qu'il ne faut point bannir toute gêne de l'étude, on ne ſçait bien que ce qu'on apprend ſoi-même. On peut dire de la ſcience, ainſi que de la vertu, qu'elle habite dans une iſle écartée : quand on y arrive, on y goûte les plaiſirs les plus charmants & les plus purs ; mais il faut traverſer des mers, il faut franchir des rochers eſcarpés, qui environnent l'iſle de toute part, & qui en diſputent l'abord.

C'eſt une belle maxime du Prince des Poëtes de l'ancienne Rome, que tout céde à l'opiniâtreté du travail : ſi le relâchement s'y introduit, le moindre embarras arrête, l'empreſſement ſe refroidit, le zéle s'éteint, & bien-tôt eſclave de l'oiſiveté, on s'endort dans les bras de la molleſſe. L'eſprit eſt né pour l'action, l'activité fait le plus glorieux appanage de ſa nature ; pendant le ſom-

meil même, temps où les penſées paroiſſent comme ſuſpendues entre la vie & la mort, il ne peut reſter oiſif. Tant que le travail ne paſſe point les bornes, ne craignez pas que l'eſprit y ſuccombe ; il en eſt de lui comme du corps ; le repos continuel l'énerve, l'exercice modéré le fortifie.

Le temps eſt précieux, une fois écoulé, il ne revient plus ; mais ſi la perte en eſt irréparable, c'eſt ſur-tout à votre âge. Quelle eſt votre conduite, Jeuneſſe ſans expérience ? incapables de vous inſtruire vous-mêmes, vous avez recours à nos lumieres : nous vous conduiſons au tréſor des connoiſſances, vous nous y ſuivez, & quand il ne vous reſte plus qu'à faire quelques efforts, pour prendre les richeſſes qui ſe préſentent à votre main, le travail vous effraye, vous refuſez de vous enrichir. Que diriez-vous d'un homme qui voudroit bâtir un pa-

lais ſuperbe, & qui ne penſeroit pas à en appuyer la maſſe énorme ſur des fondements proportionnés ? Vous faites des préparatifs pour élever l'édifice de votre vie, vous voulez qu'il ſoit grand & magnifique ; commencez par en jetter les fondements, vous ne ſçauriez leur donner trop de ſolidité, l'édifice n'aura que trop de ſecouſſes à craindre.

Parcourez dans l'hiſtoire des Empires, celle des hommes lettrés qui en ont fait un des plus beaux ornements, le deſir d'apprendre croiſſoit en eux avec l'âge, & ſon ardeur étoit égale à la meſure des talents ; il s'empara d'eux dès l'enfance, il ne les quitta point juſqu'au tombeau. Les plaiſirs n'avoient pour eux aucun attrait, ils ſe déroboient ſouvent au commerce des hommes, pour leur devenir plus utiles ; ils ſe ſont même quelquefois exilés de leur patrie. Ni l'or ni l'argent ne les engageoient

dans les longs voyages qu'ils ont entrepris, ils ambitionnoient des richeſſes plus glorieuſes & moins fragiles, ils cherchoient la ſcience dans tous les lieux où elle avoit fixé ſa demeure : les peuples les plus ſauvages ont donné aux nations les mieux policées de ces exemples frappants, & la Gréce fût étonnée de voir dans un Scythe un digne rival des Sages, qu'elle ſe glorifie de compter au nombre de ſes enfants.

Ne vous laiſſez donc pas ſéduire aux diſcours trompeurs des eſprits téméraires, qui ſément dans des livres coupables, & répandent dans le public des opinions dont ils n'ignorent pas la fauſſeté ; le menſonge eſt néceſſaire pour appuyer l'erreur. A les entendre, l'étude des Sciences eſt facile, les difficultés qu'on y rencontre, ne viennent que des embarras d'une méthode aveugle, introduite par l'ignorance, accréditée par la

routine ; ce ſont des entraves, dont il faut dégager la jeuneſſe : mais cette méthode a le ſceau de l'ancienneté ; tant d'hommes ſages, vertueux & ſçavants ont contribué à ſa perfection, & ils alloient droit au bien public : ce ſont d'anciens préjugés, qu'il faut bannir.

Après avoir entendu leur langage, jettez les yeux ſur leur conduite, elle vous prête un argument invincible contre leurs diſcours. Leur ſçavoir n'eſt pas immenſe, il n'y a point de ſiécle qui ne puiſſe ſe flatter d'avoir produit des perſonnages dont ils n'effaceront jamais la réputation ; mais cette ſcience qui leur enfle le cœur, ne leur a-t-elle coûté qu'un leger travail ? Les productions dangereuſes de leurs plumes ſont-elles l'ouvrage d'un moment ? n'ont-ils jamais ajouté au jour une partie de la nuit ? le commerce des hommes leur eſt-il plus familier que celui des livres ?

pour être plus libres de s'adonner à l'étude, ils ont fait une espece de divorce avec la société.

Interrogeons la Nature, que nous répond-elle ? cette mere du genre humain, quelle que soit sa tendresse pour l'homme, ne lui donne rien sans travail. Les campagnes se dorent de moissons abondantes, mais le cultivateur y trace de pénibles sillons ; les arbres se courbent sous le poids agréable des fruits, mais le jardinier passe l'année entiere à les solliciter ; une liqueur délicieuse coule du cep de la vigne, mais le vigneron essuye les ardeurs de l'été & les rigueurs de l'hyver. Examinons les différents états dans la société, nous les trouvons soumis à la même loi du travail : le négociant jouit d'une fortune riante, mais il a rassemblé ses trésors des extrémités des deux mondes ; le guerrier se repose glorieusement à l'ombre

l'ombre de ſes lauriers, mais il les a cueillis dans des combats, ſouvent il les a arroſés de ſon ſang.

Que les difficultés ne vous rebutent pas, le zéle qu'on apporte à l'étude, charme la peine, & le plaiſir d'apprendre, en enflamme le deſir : l'envie de ſçavoir, quand on en eſt bien épris, eſt comme une faim dévorante, que la nourriture ne feroit qu'irriter, elle ſe renouvelle ſans ceſſe à meſure qu'elle ſe raſſaſie. Que l'émulation éléve votre ame, elle prendra ſon eſſor avec plus de hardieſſe, elle ſoutiendra ſon vol avec plus de fermeté.

Vous peindrai-je ce jeune éléve de la gloire, entrant dans la route qui méne à l'héroiſme ? Quel feu dans ſes yeux ! quelle ardeur ſur ſon viſage ! quelle hardieſſe ſur ſon front ! quelle intrépidité dans ſa démarche ! de quelque côté qu'il tourne ſes pas, ce ſont par tout

des travaux à ſupporter, par tout des dangers à vaincre ; mais on lui a répété ſouvent les belles actions de ſes peres, & il a lu dans l'hiſtoire les exploits des grands capitaines ; ces objets raviſſent ſon ame, il les contemple ſans ceſſe, c'eſt le miroir où il ſe regarde lui-même, il le conſulte, pour voir ſi le portrait qu'il copie ſur eux, reſſemble à l'original.

Vous citerai-je l'exemple de ces deux puiſſants génies, dont l'éloquence ſeule n'a pas moins illuſtré le nom des deux plus fameuſes Républiques de l'antiquité, que toutes les victoires de tant de héros ? peut-être ne ſeroient-ils pas monté à un ſi haut dégré de perfection, ſi leurs talents n'avoient pas rencontré des rivaux dignes d'eux. Parlerai-je de ces trois Poëtes, qui ſe diſputerent l'honneur de remporter les ſuffrages du peuple le plus judicieux ? Que ne pour-

roit-on pas dire des Philoſophes ? malgré la ſévérité de leur morale, dans les ouvrages mêmes qu'ils ont écrits ſur le mépris de la gloire, ils ne ſont pas exempts de cette noble paſſion, & s'efforçant de ſurpaſſer les autres, ils ſe ſont ſurpaſſés eux-mêmes.

A ces traits connoiſſez quelle eſt la force de l'émulation ; comprenez en même temps quelle eſt ſa nature : l'envie n'a aucune priſe ſur elle, c'eſt un vice, elle le déteſte ; c'eſt le partage de la baſſeſſe ; elle le mépriſe : la gloire d'un rival ne bleſſe pas ſes yeux, elle la voit avec plaiſir, elle l'aime même dans ceux contre leſquels elle combat. Mais la nobleſſe de ſes ſentiments lui fait concevoir le généreux deſſein d'égaler & de ſurpaſſer même le mérite des rivaux. Ce choc des eſprits fait jaillir des objets les plus ingrats, des étincelles de vérité ; l'émulation les raſſemble,

elle en forme des rayons de lumiere ; & elle jette un jour éclatant ſur les matieres les plus obſcures.

Ouvrez le livre de l'hiſtoire, il eſt écrit pour l'inſtruction du genre humain: la littérature a-t-elle fourni moins de héros, que l'art militaire, & les ſçavants ſont ils moins eſtimables, que les guerriers ? Tant qu'ils vivent ils travaillent efficacement au bonheur de leur patrie, ils éclairent leurs concitoyens : les ſervices qu'il rendent pendant leur vie, ne finiſſent pas à leur mort ; quand le corps eſt deſcendu dans le tombeau, l'eſprit revit dans ſes ouvrages, il inſtruit la poſtérité,

La gloire du guerrier n'eſt ni plus belle ni plus durable. Eſt-il plus flatteur d'effrayer le monde par le bruit du tonnerre & d'écraſer ſes ſemblables ſous les coups redoublés de la foudre, que de répandre la clarté des Sciences &

de donner aux hommes d'utiles inſtructions ? Le front du ſçavant & celui du héros ſont ceints du même laurier, mais que deviendroit le nom du conquérant ſans la plume des bons écrivains ? Le ſçavant au contraire trouve ſon immortalité dans ſon génie, il ne peut s'occuper de celle des autres, ſans aſſurer la ſienne propre.

Qu'il eſt doux de bien mériter du genre humain, en lui laiſſant des ouvrages propres à guider l'eſprit dans l'étude des Sciences & à nourrir le cœur dans les maximes de la vertu ! qu'il eſt flatteur à la mort, d'emporter avec ſoi la perſuaſion, que tout le bien qu'on a fait pendant ſa vie, ſe perpétuera juſqu'à la diſſolution des ſiécles, & n'aura d'autres bornes que celles du temps ! Aſpirez, brillante Jeuneſſe, aſpirez à un plaiſir ſi touchant ; le guerrier, pour prix de ſes travaux, remporte des diſ-

tinctions honorables ; des récompenſes glorieuſes vous attendent à la fin de chaque année.

France, tu dois ce bienfait ineſtimable au zéle éclairé des Magiſtrats qui compoſent le Sénat auguſte de la capitale ; ils ſçavent que les talents ſont la force & la gloire des empires, & que s'ils ne ſont animés par la vue des récompenſes, ils demeurent preſque toujours au-deſſous d'eux-mêmes, très-ſouvent ils ſont enſévelis dans l'obſcurité, ou languiſſent dans l'inaction : attentifs au bien public, ils t'ont procuré le moyen le plus ſûr de développer, de connoître & d'encourager les talents dès leur naiſſance.

La Jeuneſſe eſt la portion la plus précieuſe de l'Etat, c'eſt l'eſpérance de la patrie, c'eſt le germe des biens les plus grands : elle ne connoît pas ſon véritable intérêt, la raiſon n'a pas

encore assez de lumiere, l'Education le lui montre, & si elle ne fait pas l'homme, elle le forme ; mais les fruits qu'on en recueille, ne tiennent pas moins de l'activité du cultivateur, que de la qualité du terrein.

L'amour du travail n'est point la passion de l'âge tendre ; faut-il s'en étonner ? L'homme fait ne s'y porte lui-même, qu'autant que l'intérêt l'y engage, ou que la nécessité l'y pousse ; mais la Jeunesse n'est point inaccessible aux traits de l'émulation, son cœur est tendre, il sent avec vivacité, & comme il est généreux, il aime particulierement la gloire. Ce que l'homme est dans le jeune âge, il le sera le reste de ses jours ; l'exactitude ou la négligence dans les devoirs, est une suite des dispositions dans lesquelles on s'en acquittoit les premieres années de la vie : l'Etat cependant veut être servi avec zéle, &

les ſervices qu'il a droit d'attendre ; dépendent ſur-tout de l'émulation.

Un objet ſi important mérite l'attention des loix : leurs ſages interprétes, guidés par leur eſprit, & fidéles à l'autorité qu'ils tiennent du ſouverain, s'appliquent à ſoutenir l'ardeur, & prennent plaiſir à augmenter l'éclat de la compagnie ſçavante, aux mains de laquelle a été confié le dépôt de l'éducation, ils la regardent comme le berceau des talents & comme la mere des Lettres & des vertus. Ils ne ſe contentent pas de propoſer à la Jeuneſſe des récompenſes publiques, pour exciter l'application des éléves, le travail des Maîtres, & l'ambition des parents ; ils veulent enflammer eux-mêmes l'émulation, du feu de leurs regards, ils relévent par leur préſence, la pompe de la cérémonie.

Ils ne balancent point à deſcendre de

la majesté de leurs tribunaux, ils sont persuadés que s'appliquer à perfectionner l'éducation de la Jeunesse, ce n'est point avilir la sublimité de leur ministere, c'est mériter le titre glorieux de peres de la nation : ils ne craignent point que les droits des particuliers, qu'ils sçavent discuter avec sagacité, peser avec justice, & fixer avec intégrité, ne viennent leur redemander un temps consacré à des occupations si nobles : contribuer aux progrès de l'éducation, c'est veiller aux intérêts des citoyens ; inspirer à la Jeunesse le goût des Lettres, l'estime des Sciences, & l'amour de la vertu, c'est travailler au bien public, toujours préférable au bien particulier.

Que d'immortelles actions de graces vous en soient rendues, illustres bienfaicteurs de la patrie ! vos noms seront toujours chers aux citoyens, ils n'ou-

blieront jamais ce que vous faites pour eux, vous en renouvellez tous les ans le ſouvenir, & ils le conſerveront avec plaiſir dans leur mémoire.

Pour vous, tendres élèves de cette école royale, hâtez-vous de remplir les vues des Magiſtrats qui s'occupent ſi utilement du ſoin de votre éducation. Vous êtes appellés à ces combats d'honneur; pour vous y préſenter avec confiance, il faut y porter des forces acquiſes par un travail conſtant & ſoutenu pendant le cours de l'année entiere, qui vous rendent redoutables à vos rivaux. Rappellez-vous l'appareil pompeux de cette brillante aſſemblée, où ſe diſtribuent les couronnes, que vous avez ſi ſouvent enviées; c'eſt le triomphe du mérite littéraire, c'eſt le théâtre de la gloire la plus belle où vous puiſſiez aſpirer aujourd'hui, c'eſt le préſage d'une gloire plus grande où vous devez préten-

dre un jour : que la joie des vainqueurs & le chagrin des vaincus, dont vous avez été tant de fois témoins, vous exhortent plus efficacement que nos discours, redoublez à chaque instant votre ardeur pour l'étude, & que l'émulation y jette continuellement de nouveaux feux. Prenez garde toutefois que l'orgueil n'y mêle son venin : la Religion vous ordonne de cultiver vos talents, c'est une campagne fertile dont l'Auteur de la Nature vous accorde l'usage, son dessein n'est pas que vous la laissiez en friche ; mais si l'émulation est un puissant remède contre l'oisiveté, n'allez pas vous en faire un poison mortel.

La science est la nourriture de l'esprit, il faut la désirer, pour y trouver du goût ; mais pour la faire passer dans sa propre substance, il faut la digérer : si la réflexion ne l'arrête pas dans la

mémoire, elle en ſort auſſi vîte qu'elle y eſt entrée. Si l'eſprit ſe contente de jetter un coup d'œil rapide ſur la vérité, elle ſe dérobe à ſa vue ; la réflexion ſeule a le pouvoir de fixer l'attention de l'un, & de pourſuivre l'autre dans tous les détours où elle ſe cache ; elle la ſaiſit, dès qu'elle la trouve, elle la regarde de tous les côtés, & l'examine mûrement.

Un connoiſſeur vous conduit dans le jardin d'un curieux, auſſi-tôt ſe préſente à vous une planche ſuperbe de tulipes, ce ſpectacle ravit votre admiration : après le coup d'œil général, l'amateur s'attache à conſidérer chaque tulipe en particulier, il en remarque les beautés, ſi la baguette eſt haute & droite, ſi le calice eſt bien arrondi, ſi les couleurs ſont vives & variées, ſi le panache eſt net & tranchant, auſſi en conſerve-t-il long-temps un agréable

ſouvenir : mais vous paſſez par-tout, ſans vous arrêter en aucun endroit, vous promenez vos regards ſur toutes les tulipes, ſans les fixer ſur aucune, à peine êtes-vous ſorti du jardin, il ne vous en reſte qu'une idée confuſe que le temps fait bientôt diſparoître.

Vous liſez les chefs-d'œuvre des écrivains les plus parfaits, on vous découvre l'œconomie de chaque ouvrage & la liaiſon de ſes parties, on vous montre la ſolidité des ſentiments, la vérité des penſées, la juſteſſe du raiſonnement, les beautés de la diction ne ſont pas oubliées, vous touchez au doigt les fleurs qu'une induſtrieuſe main y a ſemées avec tant d'art, que tout homme n'a pas les yeux aſſez fins pour les voir, ni aſſez juſtes pour les diſcerner ; vous admirez la délicateſſe du pinceau, dont le coloris ſe confond dans celui de la nature : mais votre attention n'eſt que paſſage-

re, combien dure l'impreſſion qu'ont faite ſur vous des objets ſi intéreſſants? juſqu'à ce qu'un amuſement puéril vienne l'effacer toute entiere.

On ne ſçauroit trop le répéter à la Jeuneſſe, ce n'eſt que par la réflexion que l'on fait dans les Sciences de véritables progrès; beaucoup étudier, n'eſt pas lire beaucoup, c'eſt méditer attentivement ſur ſa lecture. Par quel moyen les écrivains de l'antiquité & les beaux eſprits des nations modernes ont-ils mérité l'eſtime de tous les hommes? La Nature les avoit comblés de ſes plus rares faveurs, mais combien n'ont-ils pas aidé la Nature par la réflexion?

Je conviens que l'âge ne vous permet pas de ſoutenir une application ſi longue & ſi pénible; mais le ſçavoir de vos maîtres abrége & leur ſageſſe facilite le travail qu'ils vous preſcrivent. Soyez dociles à leurs conſeils, vous

vous approprierez le fruit de leurs études, & peu à peu vous vous accoutumerez à réfléchir, ſans ſentir la fatigue de la réflexion.

Ne cherchez point à vous ſouſtraire au joug, il vous eſt néceſſaire ; obéiſſez volontiers à la main qui vous conduit, l'expérience éclaire les yeux qui la guident. Craignez la préſomption, ſon propre orgueil l'aveugle, & le peu qu'elle a de lumiere, ſe change en ténébres ; elle choque à tout âge, mais principalement dans la jeuneſſe.

Un enfant commence-t-il à ſe tenir ſur ſes pieds chancelants, a-t-il fait quelques pas, ſans perdre l'équilibre ? il repouſſe avec fierté la main qui l'a garanti de tant de chûtes funeſtes, il veut marcher ſeul ; qu'arriveroit-il ſans la vigilance qui ne le perd point de vue, & qui le ſuit avec crainte ? On rit de ſon imprudente témérité, on a com-

paſſion de ſa foibleſſe. Voilà, jeuneſſe préſomptueuſe, la véritable image de votre vanité ; c'eſt auſſi le plus grand obſtacle à votre avancement.

Suppoſons deux éléves nés avec les mêmes diſpoſitions ; cultivés par des mains également habiles, ils s'adonnent au travail avec la même ardeur : mais l'un eſt attentif aux leçons du Maître, ſoumis à ſes ordres, il n'a point de volonté ; l'autre eſt plein de lui-même, fier de ſes talents, il ne fait que ce qu'il veut, & il ne trouve bon que ce qu'il fait : que deviendront-ils tous les deux ? Ils ſuivent des routes différentes, ils n'arriveront pas au même but.

Ajouterai-je ce que l'expérience nous démontre tous les jours, que des talents médiocres avec la docilité, vont beaucoup plus loin & s'élévent beaucoup plus haut, que des talents ſupérieurs avec la préſomption ? Il eſt étonnant combien

combien ce vice fait de ravages dans l'homme ; c'eſt un levain dangereux qui gâte toute la maſſe des bonnes qualités, les vertus mêmes ont peine à ſe préſerver de la corruption qu'il reſpire.

Ecoutez, foible jeuneſſe, il eſt bon de vous faire voir les dangers, pour vous apprendre à les éviter. La préſomption enfante des erreurs, qui déſolent la terre : ſi le citoyen déchire les entrailles de ſa patrie, ſi le fils s'éléve contre ſon pere, ſi le pere eſt réduit à la néceſſité de combattre contre ſon fils, qui leur met les armes à la main ? L'ambition a ſouvent ébranlé les fondements des empires, mais elle n'eſt pas coupable de toutes les révolutions éclatantes ; la préſomption lui diſpute quelquefois l'opprobre des plus grands forfaits.

Conſultons les monuments de l'hiſtoire, qu'offrent-ils à nos yeux ? O douleur ! ô ſpectacle effrayant ! quelle

foule d'eſprits ſuperbes & préſomptueux rejette toute autorité ! les vérités les plus ſaintes ne ſont pas à l'abri de leur fureur. Ils avoient des talents, ils auroient du les conſacrer au ſervice de la patrie & à la défenſe de la Religion ; pouſſés par le vice qui les dominoit, ils ont attaqué l'une & l'autre. Le fer à la main, ils ont ravagé tant de vaſtes & belles contrées de l'Orient ; le menſonge à la bouche, ils les ont couvertes des ténébres de l'erreur. Ils ont rempli l'Europe de diſcordes & de carnages ; France, tu n'as pas encore oublié les ſcènes ſanglantes, dont tu as été le théâtre ; s'il ne reſte plus que la cicatrice des bleſſures qui t'ont déchirée, combien n'a-t-il pas fallu de remédes violents pour les fermer, & de combien de temps eſt-ce l'ouvrage ? Nommerons-nous des monſtres, que l'enfer a vomis pour la ruine du genre humain ?

leurs noms ſeuls profaneroient notre bouche. D'autres plus audacieux, voudroient effacer juſqu'aux dernieres traces de la vérité : Eſclaves de paſſions honteuſes, victimes d'un orgueil monſtrueux, dans leurs projets inſenſés, ils attaquent le ciel même ; foibles atômes, ils vont renverſer de ſon trône, celui qui peut les anéantir d'un ſouffle de ſa bouche.

Qui craindra de ſe précipiter dans ces abymes d'horreur, qu'il appelle la Religion à ſon ſecours, elle ſeule peut réprimer les plus vives ſaillies de la préſomption, elle ſeule prend ſur l'homme un empire abſolu : elle établit ſur des fondements inébranlables la néceſſité de la ſubordination, elle remonte à l'origine des droits des deux puiſſances, & elle les appuye ſur ceux de l'Etre-ſuprême.

Saiſiſſez ces maximes, tendre Jeu-

neſſe, accoutumez-vous à l'obéiſſance, elle fera le bonheur de votre vie. Tout homme eſt aſſujetti à quelque autorité; ceux qui vous commandent, ont des maîtres auxquels ils obéiſſent; mais reconnoiſſez en eux le pouvoir de celui qui vous a tirés du néant, il veut que vous reſpectiez ſon image dans leur perſonne.

Plus jaloux de votre bien, que vous-mêmes, ils y penſent jour & nuit; travail, étude, veilles, rien ne les arrête, plaiſir, intérêt, ſanté, tout eſt ſacrifié, quand il s'agit des devoirs qui les attachent à votre éducation. Péſez l'importance de ces ſervices: vos peres vous ont donné la vie, & ils fourniſſent à tous vos beſoins; mais devez-vous moins à ceux qui forment votre cœur, votre eſprit, vos mœurs? Tout ce qui vous attirera l'admiration de la ſocieté, ſcience, mérité; tout ce qui vous gagnera

l'amitié des hommes, probité, amour de la Religion, tout vient principalement des ſoins de vos maîtres ; ils ſont, après l'Auteur de vôtre être, le principe de vos vertus, & la ſource de vos connoiſſances. Auſſi un Poëte ſatyrique de l'antiquité, le plus rigide cenſeur du vice & le plus hardi partiſan de la vertu, veut-il que la Jeuneſſe ait pour ceux qui l'inſtruiſent, le même reſpect qu'elle porte à ceux qui lui ont donné le jour.

Que le ſentiment de ce Poëte ſoit pour vous une loi inviolable : de l'eſtime que vous avez pour vos maîtres, dépend le ſuccès de vos études, elle décide de votre empreſſement à les écouter, & l'application plus ou moins grande fait la différence de vos progrès.

Je ſçais qu'un Maître doit ſe rendre reſpectable par ſa vertu, par ſon érudition, & par ſon zéle pour votre avan-

cement ; mais je n'ignore pas que les Maîtres les plus vertueux, les plus ſçavants & les plus zélés ne trouvent pas toujours dans leurs éléves d'heureuſes inclinations. Ariſtote & Chiron réuniſſoient toutes les qualités propres à développer la grande ame des Héros naiſſants ; mais donnez un Néron à l'un, à l'autre un Sardanapale, celui-ci verra-t-il ſon éléve abattre le plus ferme ſoutien de l'empire de Priam, celui-là verra-t-il le ſien renverſer le trône des Perſes ?

La Patrie cependant à un droit naturel ſur les ſervices des citoyens, ils naiſſent dans ſon ſein, elle les reçoit dans ſes bras, elle les nourrit, elle ne ſe laſſe en aucun temps de verſer ſur eux ſes bienfaits. Tant qu'ils ne ſont point aſſez forts, pour ſe ſuffire à eux-mêmes, elle n'en a que plus d'ardeur à prévenir leurs beſoins ; commencent-

ils à vouloir prendre l'eſſor, elle les encourage, elle les anime, elle les guide de la voix & de l'œil, toujours inquiéte, juſqu'à ce qu'elle ne craigne plus pour eux leur propre foibleſſe.

Les oiſeaux trouvent-ils dans celle qui les met au monde, une tendreſſe plus vive ? La Nature cependant la propoſe à l'homme comme un modéle accompli. Dès qu'ils ſont en état de voler de leurs propres aîles & de ſe procurer eux-mêmes les ſecours néceſſaires, ils ſont bientôt oubliés pour toujours ; la tendreſſe de la patrie eſt conſtante & durable, elle ne ſouffre jamais aucune altération, les glaces même de la mort ne peuvent éteindre ſes feux.

De-là ces liens ſacrés, dont le temps reſſerre les nœuds. Le lion aime à vivre dans les forêts qui l'ont vu naître, s'il eſt forcé de les quitter, elles ont ſes regrets ; l'homme ſe plaît dans les lieux

où il a passé son enfance, ses yeux voyent avec un plaisir toujours nouveau les mêmes objets qui les ont frappés les premiers, l'habitude en est si douce, il faut une si grande violence pour la rompre. De-là ces charmes qui attirent, dont on ne peut expliquer la nature, qui raménent toujours dans les pays avec lesquels le cœur a contracté ses premiers engagements; de-là cette noble émulation entre les citoyens reconnoissants, à sacrifier leur vie pour la défense du pays natal.

Sentiments magnanimes, vous avez fait les héros dans tous les siécles, vous leur inspiriez un courage invincible dans les combats, & une fermeté inébranlable dans les travaux. Si leurs ames généreuses étoient vivement pressées par le desir de se faire un nom immortel, elles étoient agréablement touchées du plaisir de reculer les limites & d'au-

gmenter la gloire de leur patrie. L'hiſtoire vous rend ce beau témoignage, illuſtres Capitaines, auxquels Athènes dût toute ſa ſplendeur, & Rome la conquête de l'Univers.

Aux traits qui caractériſent ces grands hommes, on reconnoît qu'elle eſt la force de l'amour de la patrie ; il eſt la ſûreté des Etats dans la proſpérité, leur ſoutien dans les dangers, leur reſſource dans les malheurs : jamais aucune nation n'a été plus floriſſante, que dans les temps où cette noble paſſion a eu plus d'empire ſur elle.

Allumez, tendre Jeuneſſe, allumez votre zéle aux flammes de cet amour : quand vos cœurs en ſeront embrâſés, les perfides appas d'une liberté dangereuſe ne troubleront pas le cours de votre application, l'ennui ne viendra pas vous prendre au milieu du travail, vous n'aurez d'autre inquiétude que de vous ren-

dre capables de ſervir un jour la patrie : cette penſée toujours préſente à l'eſprit, vous deviendrez ſagement avares du temps deſtiné à votre éducation, que vous prodiguez ſi légerement ; loin d'accuſer ſa lenteur, vous vous plaindrez de ce qu'il coule avec trop de rapidité, & plus vous verrez le terme s'approcher, plus vous redoublerez vos ſoins, pour mettre tous les moments à profit, & nous aurons un jour le plaiſir de vous voir marcher ſur les traces de ceux dont nous vous propoſons les exemples.

Mais vous êtes d'une famille diſtinguée par ſon rang & par ſon ancienneté, la gloire de vos ayeux parlera pour vous. Ecoutez la réponſe d'un Poëte ſenſé : on eſt bien malheureux, quand on eſt réduit à s'appuyer ſur la réputation des autres, ſi les colonnes viennent à manquer, tout l'édifice tombe en ruines.

Ce que vous tenez de vos peres, ils l'ont reçu de la patrie ; plus elle leur a accordé d'honneurs, plus elle a de droits ſur votre reconnoiſſance : les titres dont elle les a décorés, ne ſont point éteints avec eux, vous en jouiſſez, elle les regarde comme des gages certains de vos ſervices futurs. Quand elle contemple les portraits des Héros dont le ſang coule dans vos veines, & reconnoît en vous les traits de leurs viſages, elle eſpére que vous ne leur reſſemblerez pas moins par les qualités de l'eſprit & du cœur.

La nobleſſe dans ſon principe n'eſt pas un titre frivole, inventé pour flatter l'orgueil & repaître la vanité ; c'eſt le fruit des belles actions, la récompenſe de travaux utiles à l'Etat, le prix du ſang verſé pour la patrie ; c'eſt une diſtinction accordée aux hommes extraordinaires, pour perpétuer la mé-

moire de leurs hauts faits, pour échauffer l'ame de leurs deſcendants, & pour exciter parmi les citoyens l'émulation des mêmes vertus. Telle eſt l'origine de la nobleſſe ; fille de la grandeur d'ame, tant qu'elle eſt fidéle au véritable honneur, ſon éclat eſt inaltérable, il prend tous les jours de nouveaux accroiſſements ; mais que le ruiſſeau n'oublie jamais la pureté de ſa ſource, & que la branche ne dégénére pas de la vigueur du tronc qui l'a produite.

Le nom que vous portez eſt écrit dans l'hiſtoire, elle en parle ſouvent, & toujours avec reſpect ; mais il y brille au milieu des actions qui le rendent reſpectable. Ne vous y trompez pas, un nom par lui-même n'eſt qu'un ſon qui frappe l'air, il n'a de réalité que ce qu'il en emprunte de la vertu ; ſans elle, tout ce qu'il pourroit avoir de ſolide, c'eſt le poids dont il vous

accable. Vous avez lu les Aventures de Télémaque, il devoit hériter de la réputation ainſi que des Etats du vainqueur de Troye : s'il ſe fût contenté de la gloire, que devoit lui laiſſer ſon pere, & qu'il n'eût pas profité des leçons de Mentor, nous ne ſçaurions pas même ſi Ulyſſe avoit un fils ; ou ſi le nom de ce jeune Prince fût parvenu à nos oreilles, nous le placerions à côté de Therſite, pour qui il vaudroit mieux qu'Homère n'eût jamais écrit.

Que l'homme ne cherche point hors de lui-même ſon mérite réel, il eſt dans ſon eſprit, il eſt ſur-tout dans ſon cœur. Les titres qu'il reçoit de ſes ayeux, ne ſont qu'une décoration étrangere ; c'eſt un vernis précieux appliqué ſur un vaſe d'argile, il ſe ternit, & laiſſe voir à découvert la matiere qu'il cachoit. Si l'éclat de vos vertus ne répond pas à celui de votre fa-

mille, la nobleſſe de vos ancêtres s'éléve auſſi-tôt contre vous, elle tient un flambeau qui révéle au grand jour vos actions dignes de la nuit; leurs cendres ſe réveillent ſous les marbres qui les couvrent, & leur voix éclatte du fond de leurs tombeaux, qu'elle jette dans votre ame une frayeur ſalutaire!

Mais vous, dont les peres inconnus pendant leur vie, n'ont fait aucun bruit à leur mort, ne vous laiſſez point abattre à la timidité ordinaire de ceux de votre condition; la Nature vous a prodigué la richeſſe de ſes tréſors, la ſplendeur de votre mérite couvrira l'obſcurité de votre naiſſance. La grandeur d'ame n'habite pas toujours dans les palais dorés, elle aime quelquefois à chercher ſous le chaume un aſyle innocent; & ſouvent la pauvreté loin de mettre obſtacle à l'élévation, donne des aîles pour franchir l'intervalle; c'eſt

la mere des vertus, le beſoin pourſuit l'homme, il le preſſe ſans relâche, & le reſſerrant dans les bornes de l'étroit néceſſaire, il le garantit de la contagion des vices. La Nobleſſe n'a point un droit excluſif aux dignités, un génie vaſte & ſublime peut y prétendre, & une ame vigoureuſe, par une ſuite continuelle de travaux glorieux, force enfin la fortune à rougir de ſon injuſte caprice. Animez-vous à la vue de tant de perſonnages célébres, que l'ordre de la ſociété ſembloit condamner aux ténébres de l'oubli; la baſſeſſe de leur origine n'a ſervi qu'à donner du relief à la grandeur de leurs actions. Il eſt beau d'être le premier de ſa famille, on ne doit rien qu'à ſoi-même; l'hiſtoire ne vante pas moins les Iphicrates, que les Alcibiades; & le nom des Decius ne fût pas moins cher aux Romains, que celui des Clodius.

La nobleſſe, quelque ancienne qu'elle ſoit, a une origine au-delà de laquelle elle ne peut remonter; à quelque point de grandeur qu'elle ſoit parvenue, quelque loin qu'elle ait porté la gloire de ſon nom; c'eſt un ruiſſeau qui s'eſt accru à meſure qu'il s'éloignoit de ſa ſource. Ce qu'étoient autrefois ces hommes extraordinaires, dont les vertus éclatantes ont répandu ſur leur famille, la ſplendeur qui éblouit nos yeux, vous l'êtes aujourd'hui: comme eux, entrez généreuſement dans la carriere, & marchez d'un pas ferme dans le chemin de l'honneur.

L'hiſtoire de ces rares perſonnages, eſt un enchaînement de combats & de victoires: l'intérêt arma contre eux la lâcheté & l'ignorance; la haîne, pour les perdre plus ſûrement, ſe cacha ſous les dehors de l'amitié; l'envie diſtilla ſur eux ſon venin le plus ſubtil & ſon fiel

fiel le plus amer ; la calomnie même ne reſpecta point leur vertu : mais leur ſageſſe découvrit tous les piéges, que la malice tendoit à leur droiture ; leur fermeté repouſſa tous les traits de la haine ; ils ſe vengerent de l'envie, en croiſſant toujours en mérite ; & leur vie conſtamment irréprochable obligea la calomnie de ſe condamner elle-même à un ſilence néceſſaire.

Préparez-vous aux mêmes aſſauts ; les mêmes vices ſe ligueront contre vous, ils n'épargnent que la médiocrité, elle ne leur porte point ombrage. Mais les ſecours ne vous manqueront pas, la vraie nobleſſe, celle qui joint aux titres de famille les qualités du cœur, ne vous laiſſera pas ſans défenſe au milieu de vos ennemis. Au reſte ne vous manquez pas à vous-mêmes, que votre courage ne vous abandonne jamais, opiniâtrez-vous à lutter contre

les obſtacles ; plus une victoire eſt vivement diſputée, plus elle flatte agréablement l'ame du vainqueur.

N'allez pas vous imaginer ici que je cherche à réveiller l'amour propre par des vues ambitieuſes ; la Religion les condamne, elle doit régner ſur nos penſées & dans nos diſcours : mais votre deſſein n'eſt point de porter vos pas au hazard, vous vous propoſez un but auquel vous tendez, & la Religion vous ordonne de prendre le chemin le plus propre à vous y conduire. La Providence vous a mis dans la ſociété, elle vous appelle à un état ; ſerez vous capable d'en remplir les devoirs, ſans les avoir étudiés ?

On exige des hommes dévoués au miniſtere des autels, une connoiſſance étendue & profonde des principes de la foi, pour les enſeigner au peuple : on demande au Magiſtrat une étude

réflechie des loix, pour tirer l'injuſtice des ténébres, où elle s'enveloppe : qui ne ſe récrieroit pas, ſi l'Ignorance avoit l'audace de prendre en main la défenſe des droits des citoyens, & de prêter un vile & foible organe aux juſtes & attendriſſantes douleurs de la veuve & de l'orphelin ? On veut que le Médecin ait des notions exactes ſur la nature des maladies & ſur celle des remédes, qu'il n'échappe à ſon œil, aucune partie, quelque petite qu'elle ſoit, dans la ſtructure du corps humain : on cherche dans le Chirurgien une main habile & légere, guidée par des yeux éclairés, inſtruite par l'exercice & formée par l'habitude aux opérations les plus rares & les plus délicates, comme aux plus ſimples & aux plus communes. Les Arts ne ſont point exceptés ; le Peintre, le Sculpteur, l'Architecte doivent-ils ſe borner au talent vulgaire de broyer

les couleurs & de les appliquer, de dégroſſir le marbre & de lui donner une forme, de tailler la pierre & de la poſer ? On convient que le commerce en lui-même eſt une étude, & que le goût des Lettres attire de la conſidération à l'induſtrie & à l'opulence du Négociant.

Le guerrier pourroit-il ſe ſouſtraire à la loi commune ? lui pardonnera-t-on de ne pas ſçavoir l'art de conduire une armée ou de la ranger en bataille, de défendre ou d'attaquer les villes, d'ignorer les loix de la guerre & le droit des gens, ces deux points principaux de la diſcipline militaire ? lui eſt-il permis de négliger la connoiſſance des pays & des lieux ? le livre de l'hiſtoire doit-il jamais ſortir de ſes mains ? il lui détaillera les actions des grands Capitaines, il y verra par quels ſtratagêmes on peut à leur exemple embarraſſer l'ennemi, ou ſe tirer ſoi-même d'embarras.

Le guerrier qui n'a point cultivé le talent de la parole, propoſera-t-il un projet avec ordre, le développera-t-il avec netteté, le prouvera-t-il avec force?

Quand même on ne trouveroit dans l'étude qu'un plaiſir digne de l'homme, qui eſt né pour penſer, ſeroit-on excuſable de ſe priver ſoi-même d'un amuſement ſi noble & ſi doux? Mais les Scipions ſont-ils moins recommandables par leur amour pour les Sciences & pour les Lettres, que par leurs victoires & leurs triomphes? Céſar s'eſt-il acquis plus de réputation par l'épée, que par la plume? Qu'admirera davantage la poſtérité dans le regne de Louis le Grand, des exploits des guerriers que la voix commune a mis au rang des plus fameux Capitaines que l'antiquité nous vante, ou des ouvrages des écrivains qui ont diſputé la palme aux plus beaux génies de Rome & d'Athè-

nes ? Rendez-vous aux conſeils de la raiſon, fermez l'oreille aux diſcours imprudents ; ſur-tout que des mains d'autant plus coupables, que vous leur êtes plus chers, ne détruiſent pas l'ouvrage de celles de vos maîtres.

Il eſt, je le ſçais & j'en félicite la patrie, il eſt des parents, que leur tendreſſe ne détourne point du véritable but ; s'ils ſentent la force du ſang, ils ne méconnoiſſent pas l'utilité des belles connoiſſances, ils ſont perſuadés que l'inſtruction eſt le plus riche héritage, qu'ils puiſſent laiſſer à leurs enfants. Leur ſageſſe remporte notre eſtime, combien d'autres nous font gémir ſur leur aveuglement ! ils ſe réjouiſſent d'avoir donné un rejetton à leur famille & un citoyen à l'Etat, mais vous diriez qu'il leur ſoit indifférent quel ſera ce citoyen qui doit concourir au bien de la ſociété, quel ſera ce rejetton qui doit

ſoutenir l'honneur de leur famille. En-vain l'éducation publique leur offre un moyen ſûr & facile de ſatisfaire aux étroites obligations de la Nature, la vue ſeule de nos écoles les glace d'effroi.

Faut-il donc qu'un enfant employe à l'étude de quelques langues mortes, tant d'années ſi précieuſes, ces premieres années de la vie, le fondement & l'eſpérance des autres ? Si tout l'avantage qu'on peut retirer de nos travaux, conſiſtoit à remplir la tête de la Jeuneſſe, des mots d'un langage ancien, qui n'eſt plus en uſage dans le commerce de la vie ; la raiſon auroit bientôt déchiré le voile de l'impoſture : mais l'expérience de tous les temps & l'approbation de tous les peuples, répondent aux inquiétudes ſécrettes des gens de bien qu'une crainte mal fondée jette dans l'erreur ; elles émouſſent en même temps les traits envenimés, que lan-

cent ſur nous les ennemis de la wertu. Ces eſprits méchants voudroient éteindre tout ſentiment de Religion dans les hommes, & nos écoles préſentent au torrent une digue, qu'il ne peut ni rompre, ni ſurmonter; voilà ce qui aiguiſe leur fureur contre nous.

A leurs vains raiſonnements, nous pourrions oppoſer une foule de grands hommes ſortis des écoles publiques : nous pourrions faire uſage des écrits de tant de Sçavants, qui nous vengent des outrages de la calomnie & de l'ignorance; nous pourrions ajouter que ces langues mortes ſont les meres de preſque toutes les autres; que les Orateurs, les Poëtes, les Hiſtoriens, les beaux eſprits en tout genre, dont les ouvrages ont étendu ſi loin & ont porté ſi haut la renommée de notre langue, qu'elle eſt devenue celle de toutes les cours de l'Europe, ont puiſé la ſcience

& le bon goût dans les écrits de la Gréce & de l'ancienne Rome qui ont échappé aux ravages des temps.

Mais comptez ce qu'un jeune homme laborieux & appliqué emporte avec lui de connoiſſances, quand il a ſuivi le cours de l'éducation publique : il ſçait les principes de toutes les Langues, il eſt verſé dans la Littérature françoiſe & dans la lecture des Auteurs de l'antiquité ; le livre de l'hiſtoire a été ouvert à ſes yeux, la poëſie & l'éloquence lui ont dévoilé leurs myſteres, les merveilles de la Nature ne ſont plus pour lui des ſécrets impénétrables ; il a manié le compas d'Archiméde, la ſcience des Newtons & des Léibnitz n'a point de ténébres, que ſa pénétration ne perce ; on l'a muni d'un flambeau, dont la clarté guide ſes pas dans les ſentiers de la Religion.

Si des hommes faits parvenoient à

amaſſer en ſi peu d'années un ſi riche tréſor d'érudition, auroient-ils lieu de regretter le temps qu'ils y auroient employé ? Mais ce ſont des enfants dont l'eſprit eſt encore embarraſſé dans la matiere, & des jeunes gens que la légéreté rend incapables de réflexion ; & on les familiariſe avec les vérités les plus ſublimes & les principes les plus abſtraits, que la maturité de la raiſon a peine à comprendre. J'en appelle à votre déciſion, Sçavants de tous les ſiécles, je vous en prends à témoins, beaux eſprits de nos jours, eſt-il une méthode plus ſûre & plus utile ?

L'éducation particuliere abrége la carriere des études : on le ſçait, tout le monde le voit, mais comment le fait-elle ? Notre intention n'eſt point ici de parler des Maîtres que recherchent les perſonnes du plus haut rang, pour inſtruire les deſcendants des héros ; ni

de ceux qui ſe ſont ſignalés dans la carriere où nous marchons, & que la gloire qu'ils y ont acquiſe, a conduits dans le palais des Princes : nous n'irons point par une curioſité indiſcrette, examiner les autres dans l'intérieur des familles, nous ne ferons point valoir le mérite littéraire des Maîtres publics, ni leur talents pour enſeigner, que l'exercice perfectionne tous les jours ; nous ne balancerons point les motifs divers qui animent les uns & les autres, nous nous bornons au travail & au progrès des éléves.

Plus le guerrier s'acharne au combat, plus il remporte une victoire complette : de même l'eſprit ne pénétre dans les ſciences, qu'autant qu'il s'opiniâtre à vaincre les difficultés. Dites-nous, partiſans de l'éducation particuliere, qu'elle ardeur peut avoir un enfant toujours enfermé dans le même

lieu, où il voit toujours les mêmes objets, où il entend toujours la même voix ? Il faut de la variété ſur-tout à cet âge, elle délaſſe l'eſprit, & lui rend ſes forces. D'un autre côté, quelle chaleur anime les leçons qu'il reçoit ? quel ſentiment éléve l'ame, quel mouvement échauffe le zéle, quel goût aſſaiſſonne le travail de celui qui les donne ? Le Maître languit vis-à-vis du diſciple, & le diſciple eſt glacé par le froid du Maître.

Tel eſt le cours de l'éducation particuliere, quel eſt celui de l'éducation publique ? Dépouillez un moment ou votre haîne ou vos préventions, pour jetter ſur elle des regards équitables. Quelle vivacité dans l'étude, quelle émulation dans les cœurs ! L'activité des Maîtres aiguillonne le travail des éléves, & le travail des éléves ſoutient l'activité des Maîtres. Combien les élé-

ves ne s'inſtruiſent-ils pas les uns les autres? Les membres des Académies s'éclairent mutuellement, en ſe communiquant leurs découvertes : il ſe fait dans nos écoles une ſorte de commerce de biens littéraires ; les traits d'eſprit, les idées nobles, les penſées juſtes, élégantes ou ſublimes, les agréments du ſtile, qui coulent de toutes les plumes, paſſent dans l'imagination de chaque éléve, s'arrangent dans ſa mémoire, & les productions de tous deviennent celles d'un ſeul. Cette maniere d'apprendre eſt ſi naturelle & ſi aiſée, il ſemble que ce ſoit une converſation ſans gêne, où tous diſent leur avis avec liberté, où chacun recueille les voix, & décide lui-même la queſtion.

La Jeuneſſe ne retient ce qu'on lui enſeigne, qu'autant qu'on a ſoin de lui répéter ſouvent les mêmes choſes. Vous prenez un livre, croyez-vous le com-

prendre à la premiere lecture ? Pour en juger ſainement, il faut qu'il repaſſe pluſieurs fois ſous vos yeux : ſeroit-il juſte d'exiger de la légéreté du jeune âge, ce qu'on ne peut eſpérer de la ſolidité de l'âge mûr ? La raiſon reconnoît la vérité de ce principe, & l'expérience ne ceſſe de le prouver ; ſuivi dans nos écoles, il fait la gloire des études publiques. Quelle eſt la méthode de l'éducation particuliere & quels en ſont les ſuccès ? Le Maître fait voyager rapidement ſon éléve dans la région des Sciences, on vole d'objet en objet, ſans revenir ſur aucun, on ne prend qu'une teinture légére, & combien dure un ſi foible coloris ? Peres aveugles, vous reconnoîtrez un jour votre faute, mais vous la reconnoîtrez trop tard, & vous ne pourrez accuſer que vous-mêmes de l'ignorance de vos enfants, & des maux qu'elle cauſera.

Eſt-ce encore un bien pour l'enfant de vivre iſolé, preſque ſans aucun commerce avec ceux de ſon âge, privé de l'exercice qui lui eſt ſi néceſſaire ? N'eſt-ce jamais un mal pour l'Etat ? Le menſonge ne peut-il pas ſe gliſſer adroitement, ſe déguiſer ſous les attraits de la vérité, & inſinuer en ſécret des principes dangereux ? Ces abus redoutent la vue ſeule des écoles publiques, les loix leur en interdiſent l'entrée.

Mais doit-on achepter la ſcience aux dépens des mœurs ? L'innocence eſt la plus belle fleur de la jeuneſſe, & elle ne court aucun riſque dans la maiſon paternelle, la contagion du vice n'oſeroit en approcher. Qui ne ſçait pas quels diſcours peuvent tenir, quels exemples & quels conſeils ſont capables de donner les ames ſerviles que la pareſſe ou la néceſſité fait marcher à la ſuite des grands ? Qui pourroit ignorer combien

de corruption traînent avec eux les hommes frivoles, les oiſifs importants, que l'inutilité ou le plaiſir arrache aux affaires les plus preſſantes, & contraint de promener leur ennui ? Les parents eux-mêmes s'obſervent-ils toujours aſſez, & ne leur arrive-t-il jamais d'oublier le reſpect qui eſt dû à l'enfance ?

Que nos écoles offrent un ſpectacle bien différent ! Les Maîtres ſont des hommes connus, leur vie eſt expoſée à la vue de la Religion, du Souverain, du Magiſtrat, du citoyen ; ils ſe reſpectent eux-mêmes, leur honneur appartient à la nation ; par le rapport qu'entretiennent entre eux les devoirs réciproques, ſans le vouloir, ſans y penſer, ils veillent mutuellement les uns ſur les autres. Leurs leçons reſpirent l'amour du bien ; ils ont toujours ce principe dans l'eſprit, qu'il eſt beau d'être ſçavant, mais qu'il eſt néceſſaire

d'être

d'être vertueux, & que l'amour de la vertu enflamme celui de l'étude. La jeuneſſe confiée à leurs ſoins, eſt comme environnée d'yeux attentifs à écarter tout ce qui pourroit lui nuire ; de quelque côté qu'elle ſe tourne, elle les trouve toujours ouverts.

Les éléves eux-mêmes, par leurs exemples & par leurs critiques, ſe réforment efficacement les uns les autres : ils ont érigé au milieu d'eux un tribunal ſévere & incorruptible, dont l'aſpect fait trembler le vice, où la vertu ſeule aborde avec confiance ; les arrêts qui en émanent, ſont d'autant plus redoutables, que la vérité en eſt ordinairement la régle.

Vous donc, Corps illuſtre, dont je me fais honneur d'être membre, Univerſité, la mere & le modéle des autres, mépriſez les injuſtes reproches de la calomnie, & laiſſez ſe perdre dans

l'air les cris impuiſſants de l'ignorance : rappellez de leur égarement ceux qu'une bonté trop crédule jette dans l'erreur ; mais ceux qui ferment les yeux, pour ne pas voir la lumiere dont vous êtes environnée de toute part, abandonnez-les à leur aveuglement : tenez-vous fermement attachée à vos uſages, ſuivez conſtamment vos principes, l'expérience de tant de ſiécles en a juſtifié la bonté. Tous les temps ont enfanté des Novateurs en ce genre ; l'ignorance, la préſomption, l'impoſture qui les ont produits, ont cauſé leur perte ; mais vous avez toujours conſervé votre rang & votre gloire : les Novateurs de nos jours tomberont comme leurs prédéceſſeurs, & vous demeurerez toujours la même ; vous êtes établie ſur des fondements inébranlables, l'autorité ſacrée vous communique la plus belle portion de ſes

droits, la puiſſance ſouveraine vous garde à l'ombre de ſon bras, la ſageſſe des loix veille à votre ſûreté, & l'eſtime publique égale l'importance de vos ſervices.

Mais vous, Jeuneſſe choiſie, dans quelque rang que l'Auteur de la nature vous ait fait naître, penſez que vous êtes citoyens, & apprenez les devoirs que vous aurez à remplir dans la ſociété; c'eſt à nous de vous les enſeigner, mais apportez à nos leçons un deſir ardent de vous inſtruire, joignez-y un travail opiniâtre avec une vive émulation; recueillez nos paroles avec avidité, méditez-les avec attention, conſervez-les fidélement dans votre mémoire: nourriſſez dans vos cœurs la tendreſſe due aux peres que la Nature vous a donnés, mais n'oubliez pas le reſpect que vous devez aux peres de vos connoiſſances & de

vos vertus ; la récompenſe la plus belle qu'ils attendent de votre reconnoiſſance, c'eſt que vous ſoyez ſçavants & vertueux.

FIN.

DE
JUVENTUTIS
INSTITUTIONE
ORATIO.

NULLA unquam gens fuit legibus & moribus bene conſtituta, quæ non Juventutis Inſtitutionem tanto habuerit in pretio, ut illam inter præcipuas eorum curas reponeret, qui rerum habenas tractabant. Apud Medos & Perſas, apud Lacedemonios, Reſpublica, cujus non minus ſunt pueri, quam parentum, congregabat eos in locum eumdem, & ibi ſuis ſub oculis educandos curabat: quot pollentes doctrina viros Athenæ, tot

fere juvenum Magiſtros numerabant ; illorum domus factæ ſunt interdum ſcholæ celeberrimæ , & arrigebant oculos Areopagitæ Senatores, ne quid illi temere docerent, attenti : quæ ſe ad id natam putabat Roma , ut orbem Univerſum domaret, ad armorum ſtudium conſilia ſua primum contulit omnia ; campus Martius erat veluti palœſtra communis, ubi juventus prima diſciplinæ militaris rudimenta ponebat ; deinde poſteaquam ex Græcorum conſuetudine litteris delectari cœpit, Oratores & Juriſconſultos juvabat adoleſcentes bonæ ſpei illuſtrare conſiliis ſuis, ita ut in colloquiis, quæ commendabat urbanitas non minus, quam doctrina, eloquentiæ regulas & patriæ leges explicarent.

Illuxerunt quidem recentioribus populis exempla veterum ; at certe non habebit poſteritas, unde queratur, quod veterum ſapientiæ nihil prudentia no-

vorum addiderit. Quot passim in Europa scholæ nobilissimæ ! in his autem docendi munus non privatus quilibet ad arbitrium occupat, eliguntur a republica magistri, & definiti sunt ab utraque potestate limites, quos intra consistere magistros oportet.

Tantum boni Europæ gentes acceptum tibi, Gallia, referre debent, quæ illis exemplo præivisti : exorta e sinu tuo est clarissima eruditorum virorum societas, cujus doctrinæ lumen remotissimas in terras dissæminatum est, & ignorantiæ nubem, quam barbaries invexerat, fugare docuit ; informandæ ad bonos mores atque ad litterarum amorem juventutis perita cum esset, tantum autoritatis & famæ sibi comparavit, ut ad eam externis e regionibus confluerent homines, virtutem & scientiam purissimo e fonte hausturi. Neque sua laboribus tam utilibus merces de-

fuit; illam Reges & titulis insignierunt ampliſſimis, & glorioſiſſimis immunitatibus dotaverunt: neque alia tot beneficiorum erit, quam ipſius imperii finis; illorum enim conſervandorum curam vigilantiæ Magiſtratuum crediderunt Reges, & ſtudioſi litterarum Magiſtratus, quarum apprime norunt pretium, id ſibi laudi duxerunt ſemper, ſi eas tegerent benevolentiæ ſuæ præſidio, & Regum conſiliis fideliter reſponderent.

Talis fuit ſapientiſſimorum populorum de juventutis Educatione ſententia, quam ratio agnoſcit, infudit natura, & communis hominum utilitas tutatur. Ditiſſimæ imperiorum gazæ ſunt illæ dotes, quas civibus Natura largitur; hæ enim non modo quæcumque bona poſſunt ſingulis e terris oriri, ea ex illis educunt, ſed tranſiliunt etiam repagula, quibus uterque orbis abſcinditur, & omnes variarum regionum opes in unam compor-

tant. Quidquid regnorum otium & tranquillitatem, ſplendorem & gloriam procreat, id omne ab illis proficiſcitur: at cædem vires ſuas eatenus expromunt, quatenus excoluntur; neque ſolum timendum eſt, ne jaceant inutiles, utinam nunquam nocerent! O portentoſam inverſionem! unde manare debet hominis felicitas, inde ſæpiſſime illius pernicies derivatur; optimas natura ſua dotes corrumpit uſus, tranſit in eas indolis depravatio, & ſui contagione inquinat.

Si quæcumque bona iſtis Naturæ muneribus includuntur, quibus modis elicienda ſint, quibus autem ipſo in ortu extinguenda quæcumque mala ex eis fluere poſſunt, inquirere aggredior; non is ſim, qui me novi aliquid allaturum confidam; tractata eſt enim res antea non ſemel notis a ſcriptoribus & virtuti amicis, quorum veſtigia ſequi ſtu-

debo. Cum autem totam inſtituendæ juventutis rationem duas in partes, quas res ipſa indicat, promptum ſit dividere; illinc Magiſtro qui ſuſcipiendus labor, ut diſcipulorum progreſſus maturet, illinc a diſcipulis quæ ponenda ſit induſtria, ut ex Magiſtri lobore utilitatem capiant, monſtrare conabor.

Quænam huc afferri poſſit oratio & hujus palæſtræ dignitati convenientior, quam educandæ juventutis gratia noſtri Reges aperuerunt, & ad hujus dlei apparatum opportunior, in qua liberi ſui quantum profecerint, videbunt parentes, qui redierit e laboribus ſuis fructus, recognoſcent Magiſtri, & diſcipuli intelligent hominem, quanti per ſe valet, tanti æſtimari, & veram uni virtuti addictam eſſe gloriam? Cui porro ætati unquam magis neceſſaria fuerunt recta probæ educationis elementa? minatur corruptela moribus, juvenum perniciem

anhelat impietas, & ipſius Religionis ruinam meditatur. Arcere peſtem à juvenilibus animis, & naturæ dona ad virtutem vertere; hoc Magiſtri imprimis, hoc & civis boni cujuſlibet officium eſt, hoc ab utroque grati animi argumentum patria expectat.

Debemus magiſtri juventutem edocere quæ neſcit, hoc primum faciamus, ut, quæ percepit antea, dediſcat. Eductum e fodinis aurum antequam excoquant in fornace, a ſordibus iis, quibus involvitur, expurgant: non prodit ſincera e naturæ manibus humana mens, præterquam quod funeſtam ad malum propenſionem naſcendo ſecum affert, denſis ignorantiæ tenebris immergitur, quas auget adhuc infantiæ educatio.

Attributa pueris eſt curioſitas; quæ vident, tangere volunt, & quæ tangunt, cognoſcere, neque eorum quæ

ſemel audierint, e memoria quidquam elabitur : verum ſimplex & credula eſt pueritia, & quibus vulgo rectoribus utitur ? quæ ab illis auxilia petere poſſit, eo præſertim tempore, quo primas rationis ſcintillas videns animus, emergere e materia niſu tentat invalido, & ea rumpere vincula, quibus gravatum imbecilli corporis tarditas deprimit ? pretioſa ſunt hæc momenta ; diſcendi cupiditatem pungit neceſſitatis aculeus, & curioſitatem accendit rerum ad oculos uſque & uſque appellentium novitas ; molliſſimæ ſunt cerebri fibræ, inhiat avide rebus cognoſcendis vacua mens & tenera, & quaſcumque cognitiones hauſerit primas, non facile poſtea deleveris.

Quotiescumque ingenuis puer & crebris urget interrogatiunculis, rerum ſibi notarum limites extendere latius quærens, infirmam hanc ætatem erroribus

& falsis opinionibus implicare, pro immani facinore habeatur. Sed quid plerumque contingit? veram rerum notitiam exquirit puer, & falsam intrudunt; res a rebus dignoscere expetit, & quas accepit a natura ideas, perturbant! toti in domesticorum negotiorum curatione parentes, ne minima quidem alienis committant manibus, suis ipsi oculis vix satis fidunt; & id quo nihil carius est domi, quod eorum pietatem excitare maxime debet, spes illa otii dulcissimi, nominis & fortunarum hæres, quam ad se laborioſarum tot curarum partem trahit, quas ad unum omnes pertinere æquum est? tradunt illum rudibus mercenariis, & identidem aliud agentes oculos obiter in eum conjiciunt.

An mali hujus magnitudinem ostendere me vobis opus est, Magistri? satis superque singulis annis ostendit usus; an idonea illi sanando remedia propo-

nere ? his usi sapienter toties fuistis ; hortabor-ne ut duras ingrati laboris molestias patientia levetis ? animos vestros boni publici studium satis movet.

Hinc procul superba illa indocilium hominum ingenia, qui eo audaciæ prorumpunt, ut contendant, eam esse Dei notitiam, quæ juvenum animis infundenda sit ultima. Abhorrent a communi omnium ut vivendi, ita & cogitandi ratione ; atque adeo ut sublimiorem de sua dignitate opinionem concipiat homo, nil non agunt, ut ille tandem intelligat, a belluarum natura suam non multum differre naturam. Neque eo contenti sunt, quod se ipsos in errorem demergant, nisi sua in aliorum perniciem serpat improbitas ; callidissimas instruunt fraudes, ut cæcitatis suæ caliginem offundant imprudentium oculis, & eos in vitiorum suorum societatem adducant.

At nos rationem, quæ menti prælu-

cet, & quæ rationem regit, ſacram fidem ſecuti, quo vehementius contendit impietas errores ſuos diſſeminare, eo ſtrenue magis illius progreſſibus obſiſtere nitamur. Diſcat juventus ante omnia adorare patrem luminum, principium ſcientiæ, perennem illorum auxiliorum fontem, quibus ad ſcientiam pervenitur: hoc enim ita naturæ lege ſancitum eſt, ut homo eum, a quo ipſe creatus eſt, noſcat primum, & ubi ratio elucere incipit, ut illius primitias ei conſecret, a quo munus tam dives accepit.

Hic ſtimulos animis & mentibus ſubjiciant grati ſenſus, ut ſuum egregie animatis in virtutem magiſtratibus laudum vectigal exſolvatur, qui impietatem legum fulmine percutiunt, & ſacro Themidis gladio armati, territam perſequuntur belluam, coguntque obſcuras in latebras ſe proripere, ubi venenum, quod in exitium virtutis paraverat, ipſa introrſum devoret.

Edocere juventutem religionis principia, hoc officium eſt, quo nullum nobis neque prius ordine, neque gravius natura ſua, neque Reipublicæ utilius incumbit. Præcipuas Religio curas noſtras ad ſe trahat, & documenta noſtra quaſi conſecret omnia. Hoc veluti fundamento pleræque ſtant humanæ diſciplinæ, has illa & lumine ſplendido aſpergit, & amico vinculo colligat: ſtudium, fovente Religione, jucundius animis accidit, verum ut ſit fructuoſius, ordine ſuo procedat: quod ut aſſequatur Magiſter, in hoc imprimis elaboret, ut juvenum ingenia quæ & qualia ſint, dignoſcat.

Non iiſdem omnia virtutibus donata ſunt: ut in hac rerum univerſitate, ſic in ingeniis hominum Naturæ vis & potentia variandis fœtibus eluceſcit. Neque aſtrorum, quæ cœlum illuminant, fulgor idem eſt omnium; neque par

florum

florum nitor, qui terram coloribus ſuis diſtingunt. In iiſdem quoque ingenii dotibus quam multos virtutis gradus reperias, ſicut in uno florum genere varia colorum diſcrimina deprehendunt oculi, ex quibus nova florum genera exurgere videntur.

Harum autem virtutum origo nunquam areſcit: renaſcuntur illæ continuo, ſicut renaſcuntur quotannis idonea nutriendis animalibus alimenta. Nunquam decreſcit naturæ vis, hanc enim quis minuat? viget eadem ſemper illius fœcunditas, hujus enim principium quæ cauſa vitiare poſſit? quam vere parentem una ſenſit ætas, an eandem altera novercam experitur? verum unde materna illius pietas refrigeſceret? paria igitur eſſent magnorum virorum laudibus omnia tempora, ſi dotes naturales par ſtudium ſemper excoleret. Renovari ſingulis annis labores ſuos videt agrico-

la, eſt veluti circulus, qui ſua per veſtigia revertitur : ſed non ingrata eſt terra, ut illam ſudoribus ſuis irrigat colonus, ſic illa votis coloni cum fœnore reſpondet. Nobis non latet, ut poliantur ingenii dotes, & numeris ſuis omnibus abſolvantur, neceſſe eſſe, ut, qui iis præditus eſt, ad laborem flagranti ſtudio properet ; at iidem poſitam eſſe partim in manibus noſtris ætatis noſtræ vel gloriam vel ignobilitatem, confiteamur, & quantum in nobis eſt, id efficiamus, ut Phœnix ille, qui continuo ſuis e cineribus emicat reparabilis, eodem ſaltem decore inſignis reviviſcat.

Ut virtutes animi, ſic ingenii dotes cognatione quadam arctiſſima conjunguntur. An tanta ſententiarum ſublimitate mentem ſupra ſe ipſam abriperet eloquentia, niſi quemdam ſublimioris etiam poëſeos ſaporem referret ? ipſa

poëfis, niſi ſuos illi colores interdum commodaret eloquentia, an illecebris tam dulcibus animos deliniret? non immorabor in enucleandis verboſius elementis illis, quæ ſunt omnium diſciplinarum communia, neque artem illa edocendi particulatim concidam; definita ſunt munia noſtra omnia, & ſingulorum deſcriptus ordo; exaratæ ſunt leges, & auctorum ſapientiam ſpirant; has qui tulerunt majores noſtri, feliciter impleverunt; quam illi nobis munierunt viam, ab ea ne declinemus, & non indigna iis quæ ſequimur, exempla poſteris relinquere enitamur.

Suam ſortitæ ſunt ſingulæ ingenii dotes indolem propriam, quæ culturam peculiarem poſtulat. Neque enim in jure ediſcendo Geographi, neque Theologi in tractando ſcalpro tyrocinium ponitur. Diſcernat ſagax Magiſter hæc tot ingeniorum diſcrimina, neque opportunæ

felices illas propenſiones ad ſuum vertendi ſcopum occaſioni deſit ; quæ quidem occaſio non raro ſe offeret.

Quam dives, quam magnifica in oratoribus tum antiquis, tum recentioribus eruditionis ſupellex ! mentem non minus alunt doctrinæ copia, quam ingenii lumine delectant. Quid dicam de Poëtis ? Hoc de Homero non vere minus quam magnifice prædicant, quicumque ab illius tempore eruditi floruerunt, illius carminibus artium & diſciplinarum omnium elementa contineri. Jam vero ex hiſtoria ſola tanquam ex uberrimo fonte decurrunt optima de ſingulis generibus præcepta : illic ars imperia gubernandi, illic populorum ingenia, leges, inſtituta, mores, indoles, inventa, errores, opiniones temere præconceptæ viciſſim recurrunt ; illic orbis partes quatuor, regna in quæ illæ deſcribuntur, & provinciæ quibus con-

ſtant regna, ordine quæque ſuo ſe ſponte ſua collocant. Singula hæc neque levis momenti puncta ſi accurate, ubi ſe dabunt, explicaveris; ſingulæ artes una cum notitiis communibus, quæ ipſis non erunt inutiles, peculiares eas, quæ ſibi neceſſariæ ſunt, excipient.

An-ne igitur verſatum eſſe in omni diſciplinarum genere Magiſtrum voluerimus? optimum quidem eſſet, ſi ad unici illius viri doctrinam accederet, qui de iis omnibus, quæ ab homine ſciri poſſunt, publice diſputavit: verum ſi propter conſtitutos ingenio humano fines arctiſſimos, exigere ab eo omnia per rationem non licet, an id inique poſtulaveris, ut attingat ſingula & præcipuas eorum partes delibet?

Scilicet doctum eſſe ipſum neceſſe eſt, quiſquis alios edocere in animo habet; eriperet enim patriæ pretioſas juvenum virtutes docentis imperitia. Quo

is poneretur in loco, qui horridus & agreſtis, ipſe ſibi videretur excellere in arte fingendi corpora ad omnes venuſtatis lepores, ad plenum dignitatis habitum, ad inceſſum nobilem, ad decoras motuum geſtuumque elegantias; qui tardam corporis molem graviter trahens, profiteretur ſe monſtraturum aliis, qua ratione poſſint ferre pedes ad numerum compoſitos; & argutæ citharæ modos concinna greſſuum levitate metiri? quicumque graviſſimum inſtituendæ doctrina juventutis munus ſuſcipis, cave ne & ipſe ſimilem jocorum materiam præbeas: Philoſophiæ elementa vix attigiſti, dicendi artem primis tantum deguſtaviſti labellis, & idem te ad eruditendos ætatis noſtræ Demoſthenes, Iſæo audacior, idem te ipſo confidentior Ariſtotele, ad informandos ſæculi tui Platones accingis!

Vos igitur, quibus hanc tanti mo-

menti curam Reſpublica committit, ut Magiſtros inſtituendis juvenibus præponatis, quales eligendi ſint, penſitate maturius; Rex, patria, gens denique tota rationem à vobis pro jure ſuo repetet, neque delinquentes non acerbè ipſa mens conſcia remordebit.

Cæterum quantocumque præditus ingenio, quantacumque ſcientia inſtructus ad docendum quis acceſſerit, theſaurum quem poſſidet, augere ſingulis diebus pergat. Ut enim in colenda virtute, ſic in ediſcendis artibus bonis, niſi procedas, retro ſublapſum te referri ſentias; minor influat in mare fluvius, quam a fonte delabitur, ſi nullum, dum profluit, rivum accipiat; & ipſe Oceanus, quantacumque ſit altitudine, tandem exhauriatur, niſi flumina, quas ab eo traxerunt aquas, in eum refundant.

Nihil autem explorare attentiùs Magiſtrum decet, quam diſcipulorum in-

dolem. Eſt enim indoles principium agendi in omnibus, indulget animus propenſioni ſuæ, quemadmodum ſequitur pronam alvei ſui proclivitatem amnis, donec occurrant moles, quibus reſiſtentibus attollit undas & violenter exundat.

Hominum porro non vultus magis, quam indoles diſcrepant; qui maximam inter ſe ſimilitudinem habent, eos ſi propius inſpexeris, aliqua in re diſſimiles videbis. Sunt indoles candidæ, quas primo intuitu ita deprehendis, ut in intimos animi receſſus penetres: ſunt aliæ obſcuræ, quæ denſis e tenebris, in quas ſe abſcondunt, ſpeculantur omnia tacite, & perſpicaces curioſorum oculos eludere ſtudent; has e ſua caligine non facile extricaveris, non tamen eſt Sphingis ænigma, aperiunt enim ſe imprudentes, & quo tempore cælant ſe diligentius, invitæ ſe produnt.

Fervida indoles, ignis inſtar emicat, qui cum ſemel aridæ materiæ adhæret, ſtatim flammam concipit; ne illam fervori ſuo naturali permittas, quem fervorem niſi coercueris, brevi diſſipabitur totus, & patria civem utilem amiſerit: marceſcit in otio turpi ignavia, & excitanda ſtimulis eſt; verum expectari ſe jubet tarditas, habentque in ea moræ commoda non parva; lente quidem progreditur, at nunquam intermittit laborem, & labor quid valeat continuus, nemo ignorat.

Alii papilione leviores, floribus involitant variis, neque ulli ſatis diu inſidunt, ut illius exprimant ſuccum, & ſuaviſſimum odorem ebibant. Horum ſic alliganda eſt mentis attentio, ut, quamvis omnia faciant inviti, nil non libenter facere videantur; eſt enim quaſi vivum argentum, cujus ita ſiſtenda ſit mobilitas, ut nihil ex ejus virtute diſ-

fugiat : Alii bonum & malum juxta habentes, caſtigationis & laudis ſenſum pariter accipiunt, & leviter curant ; hæc illa eſt terra frigida, tam inviſa agricolis, quæ diu illorum manus exercet ; ſi vero in iſtius agri ingenio nihil eſt, quod agricolarum laboribus faveat, ingrata illa, quam colimus, terra, ipſa ſubminiſtrat auxilia, quibus edomari poſſit ; vocem attollere aliquando poteſt ratio, & rationis vim interdum ſui amor, gloriæ deſiderium, & commodi utilitas adjuvabunt.

Agam-ne de hilaritate illa petulanti, cujus impetum ne Catonis quidem reprimat gravitas ? Quid dicam de triſti illa ſeveritate, ad quam riſus appellere nunquam audeat, Contraria contrariis curari nemo neſcit ; ſuo hos excute veterno, & illorum petulantiam coerce. Verum hæc in his adhibenda cautio eſt, ne terrifica rugoſæ frontis aſperitate ju-

ventus attonita torpeat; neceſſaria eſt illi quædam hilaritas, ut ferveat labor, ut ſanguis fluat liberiore curſu, & ingenium vires ſuas expeditius exerat. Neque illam ſibi inutilem credat Magiſter; illius ope tædium expellet, quo non poſſet non in iis moleſtiis confici, quæ ſingulis annis eædem recurrunt.

An licet ea omittere ingenia, quorum feſtinata maturitas non diuturnior eſt, quam eximia fructuum illorum dulcedo, a quibus nomen duxerunt? Similia ſunt unguentis illis ſubtilibus, quorum tenuiſſimus odor fere ſimul atque ſentitur, evaneſcit. Digna tamen ſunt de quibus libentiſſime agamus, cum digna hiſtoriæ viſa fuerint, de quibus ſtudioſe ſcriberet.

Non tam rarum eſt hoc ingeniorum genus, quam vulgo creditur: ſi ſunt dotes, quæ a tenerrima infantia ſplendidæ emicant, hoc facit cultura matu-

rior; verum quot aliæ non nisi in ipsa juventute insigniter elucent, eo quod earum impetum frœnare satius, quam stimulare visum est.

Ex prioribus non multæ vigorem suum incolumem retinent, neque alia est hujus mali causa, quam parentum vanitas: colligere fructus ante florum tempestatem volunt, ambiunt gloriari, quod miraculum ediderint; insontemque adeo victimam laboris fatigant diuturnitate, pondere obruunt. Quid fit? vividos mentis impetus sustinere non valet corpus, viribus suis omnibus adhuc indiget, ut se ipsum evolvat; mentis obnoxium imperio, dum illam studiis implicatis intentam sequi conatur, solvuntur fracta nimiis conatibus organa, & remittunt se, necessariique ad ipsius incrementum liquores dissipantur paulatim, ac penitus exinaniuntur: tum soles illi aurora in ipsa tam coruscі, qualem in meridie lucem emittunt!

Vanæ iſtorum parentum pœnitentiæ teſtis quoties fui, videre mihi viſus ſum imprudentem agricolam, cujus præceps aviditas horti ſpem in tenera juventute interfecit; quod intulit ipſe ſibi, damnum tunc demum intelligit, cum irreparabile eſt, & gemit: acerbavi nunquam ruſtici dolorem, at ſortem arboris ſemper deflevi.

Jacturæ hujus tantæ ne pars vel minima cauſam in nobis habeat, neque juſtas patriæ querelas in nos concitemus. Audiamus patienter vocem parentum, at experientiæ conſilia ſequamur, neque menti ſemper id laboris pondus, cui ferendo par eſſe videatur, imponamus.

Sunt parentes, qui liberorum educationem cautius inſtituunt: priuſquam ad excolenda illorum ingenia ſe conferant, eorum quæ ſit natura expendunt primum, ac deinde iis vires acquirendi

ſuas ſpatium permittunt. Debetur huic prudentiæ præcocium illorum ingeniorum gloria, quæ ad maturitatem ſuam perveniunt. O veri parentes, digni eſtis grato generis humani animo, & legitimas vobis laudes impertiri geſtimus!

Hos-ne obliviſcemur juvenes, quos fefellit male inſtituta a principio doctrina? Sive illorum ignorantiæ cauſa fuerit aliena ignorantia, & faciliorum parentum fidei fucum fecerit imperioſus mendacii faſtus; ſive ipſi ætatis fervore abrepti, aurem non accommodaverint monitis, & conſiliis imprudentibus paruerint; quacumque ex origine malum fluxerit, non deſunt illius remedia: plantæ ſunt, dicam-ne neglectas, quæ expectabant veri cultoris manum, an infelices, quibus cultor idoneus non obtigerat? Quantacumque enim ſit Magiſter dexteritate, ſunt animi, quos ſibi devincire non datum eſt omnibus. For-

ſan repugnabant exaſperati inconſideratis nonnullorum ſermonibus illorum animi, & falſarum hujuſmodi opinionum quæ ſit pertinacia, notum eſt; forſan eos ad faſtidium aut etiam odium laboris impulerat ſeveritas rigidior, & uſu compertum eſt, ſæpe mutato loco mutari juvenis animum: quodcumque fuerit, ne tractemus eos durius, qui miſericordia potius, quam ira digni ſunt; hos patria genuit, atque adeo caros eſſe nobis & benevolentiam noſtram experiri decet. Neque quod ex ſuperioribus ſtudiis nulla collegerint emolumenta, mirum videatur, tum demum fructus parit labor, cum animo jucundus arridet.

Documento nobis ſit miſerorum iſtorum ſors triſtiſſima: odit homo id omne, quo arcte nimis & contente habetur, jugum ferre indocilis, & ubi gravius premere ſibi fingit, excutere para-

tus. Illius quod ferunt, onus ne ſentiant juvenes, augeſcant ſtudia tacitis incrementis, & paulatim ac ſine ſenſu ad ea, quæ ſunt in diſciplinis altiſſima, conſurgant. Non hic verſatur tyronis labor, ſed conſummatæ uſu prudentiæ opera ponitur; plena vulgo pervicaciæ eſt, ac ſola ſibi ſapere videtur ignorantia, doctrinam vero modeſtia commendat.

Verboſis artem ſuam venditent ſtrophis, & incautorum mentes in fraudem magnificis promiſſis inducant ſolertes fallaciarum Architecti, non diu floret illorum fortuna: cenſuerunt majores nostri imponendum eſſe juvenibus laborem pro ingenii modulo, habendamque rationem ætatis. Sequamur eorum veſtigia, neque mentem adhuc teneram impellamus ultra vires, ne illius nervos elidamus: currat facilis labor, non abhorrebit ab eo juventus; ſentiat hæc illius illecebras, eo ſponte convolabit;

quas

quas ubi guſtaverit ſemel, nihil eam inde retrahere poterit. Sic eſt, ſuos litterarius labor amatores vult ſibi devincire totos, neque eorum, quos addictos tenet, partem ullam eripi ſibi unquam patitur, & omnia illorum deſideria occupat, adeo potentibus illecebris graſſatur! vim adeo blandam infert animis acerrima illa voluptas, qua conditus eos ad ſe invitat!

Fateor equidem ſua ineſſe primis rudimentis faſtidia, communis hæc eſt artium omnium conditio; verum ubi roſas reperies, quæ ſpinis non rigeant? Quod ſi expectaretur, dum intelligere pueritia inciperet, naſcentis rationis curioſitatem jucunde lactarent elementa litterarum; ſi eligeretur experiens vir, qui doceret, fugerent territa illius voce faſtidia. Quomodocumque tamen ſe res habeant, cogitate viatorem, qui longum iter ſuſcipiens, incidit initio in vias diſ-

ficiles, nec ita multo poſt amœniſſimam in regionem pervenit: hanc ubi ſemel ingreſſus eſt, neque ſatis ſunt illius oculi ad tot rerum miracula, quibus attoniti ſtupent, an levem aliquot momentorum laborem expoſtulat? Quæ porro deliciæ jucundiores, quam quas litterarum ſtudia propinant?

Illinc ſubtiles ingenio viri, quæ ſit linguarum indoles, quam apte verba cum rebus conſentiant, quibus obſervatis, ad orationis puritatem & elegantiam veniatur, enucleant lucide: illinc accurati rerum à mortalibus geſtarum indagatores, eos proponunt in vaſto terrarum orbis theatro ſuam quemque perſonam agentes, & hominem homine ipſo erudiunt; hos ſecutus, omnium regionum civis, æqualis illorum omnium, qui eminuerunt, heroes quales ſint vides, & expenſis eorum vitiis & virtutibus, ſuum ſingulis pretium apponis.

Cum illo ingenii raptus alis, præclaræ poëſeos animam, ardentem illum ex ipſo fonte liquorem hauris, quo delibuta virtus elegantior fit & amabilior: cum illo ſummum in animos dominatum exerces, & arcanos eorum receſſus, excutiens, quocumque libuerit, inclinas. Hic idonea ſervandæ vel reſtituendæ valetudini remedia extundunt meditando profunda ingenia, & ſalubres manus agendo præparant; illic ad pericula convolant fortes animi, ut injuriam vi repellant, & quidquid ingenioſius terribiliuſque ars invenit, adhibentes, confirmant Regum ſolia, & turbidos bellorum æſtus pacis tranquillitate mutant.

Huc flecte oculos, diſciplinarum januam aurea clavi ratio aperit, alumnos ducit ad argumentationis labyrinthum, & eo filo inſtruit, quo regente, ex implexis & anfipitibus viis tuta poſſint

veſtigia referre : mox iiſdem leges ſuas dat ſapientia, hominis varia in variis vitæ conditionibus officia, & ſingulorum cum ſingulis convenientiam diſtincte non minus, quam clare definit.

Jam ſe totam Natura nobili & plena majeſtatis ſimplicitate conſpicuam explicat : nunc marium altitudinem explorare & metiri, nunc cœlum terræ admovere propius, & diverſas globorum lucidorum, qui tam ſuperbe ſupra capita noſtra volvuntur, converſiones computationis legibus ſubjicere docet ; nunc ſubito novum attonitis mundum procreat, illo adjuti oculo, quem fida ejus interpres experientia effinxit, innumeros terrarum incolas undequaque vident, quos circumfuſos ignorabant, nec minus in minimis inſectis, quam in maximis prodigiis elucere Creatoris potentiam confitentur.

Nec non verendi Themidis antiſtites

legum utilitatem, sapientiam, necessitatem, & quam gravi consilio, quanta prudentia digestæ sint, demonstrant; dum sacri cœlestium oraculorum custodes rationem antecedunt, fidei divinæ facem præferentes, & quem illa in inquirenda veritate tenere debet, describentes cursum, scopulos indicant, quibus illisa toties, pro temeritate & superbia sua, fœdissimum passa naufragium est.

His tot tantisque rerum miraculis dulcissima sermonis lenocinia, varios humani ingenii progressus, cogitationum ejus & artium ab eo repertarum historiam adjicite; adjicite imperiorum & nationum ortus & occasus, nunc celeres, nunc lentos; adjicite magnas illas, quæ in rerum universitate contigerunt, mutationes; an ne aliquid esse potest præclarius ad aspectum, & ad recordationem jucundius?

Sunt aliæ jucunditates, quibus allicere juventutem debemus; illa magistrorum amicitiam spondere sibi pro suo jure potest. Ut simus in eam benevoli, quod ipsi olim fuimus, id nos admonet; hoc præscribit lex naturalis; hoc idem imperat officium; cum enim juventutis educandæ munus in nos recepimus, tum fidem obligavimus nostram, descensuros esse nos ad ea omnia, quibus res feliciter procederet. Benigne in juvenes agere, nobis ex ipsius laboris & genere & consuetudine debet in naturam vertere; vitam enim traducimus cum elegantissimis ætatum omnium præteritarum ingeniis; & quoties laboris intermissionem fessa mens postulat, eamque petimus ex illorum colloquiis, quibuscum vivimus, quorum hominum commercio possimus frui, ipsa conditionis dignitas suggerit: atqui aliorum scripta, aliorum sermo, indoles, ipse deni-

que vultus humanitatem ſpirat urbanitatemque. Hoc manſuetudinis tributum tenera ætas, quam colimus, exigit; ſi ſuo ſe regere conſilio poſſet juventus, rectoribus nobis non egeret; cum vero tanta ſit infirmitate prædita, auxiliatricem illi manum porrigamus; qui enim juvenibus nihil indulget, is eum ſe indicat, cui multum ſit indulgendum.

Neque minus molliter fingendus eſt animus. Non poteſt enim mens cognitæ ſemel veritati non ſe permittere; ſed animum quantacumque pulchritudine percellat virtus, quantiſcumque illecebris ad ſe rapiat; ſi vocem extulerit cupiditas, brevi conſiliorum vox præfocatur ſaluberrimorum. Afferenda quidem eſt ea firmitas, quæ mali radicem extirpet; verum eos a nobis curari ægros meminerimus, quorum ſatis dolenda per ſe ſors eſt, niſi etiam doloris aculeos Medici acerbitas exaſperet.

Ac primum faciem obtrudunt & gradiuntur simul contraria duo vitia, infantiæ male institutæ reliquiæ tristes, animi abjectio & superbia: altera ignobilitatem generis & paupertatis ærumnas, altera opum magnificentiam & nobilitatem generis comitatur; utraque pari contemptu digna, virtutes pariter obscurabit, neque rectius emendabitur, quam si id quo abundat hæc, illi quæ caret, accedat. Juvenem tractas abjecto humilem animo, erigere illum conare, hortare timidum, infunde sensus ea ratione dignos, qua ceteris animalibus antecellit. At multo cautiorem medentis manum superbi ægritudo poscit: frangenda superbia, nec infringendi spiritus; ostendenda mediocritatis pulchritudo, sed ita ducendus paulatim ad eam est animus, ut ibi sponte sua consistat.

Superbiam si gemuit ferocior titulis suis nobilitas, audiat juventus acceptæ

à patribus claritati præstare partam virtutibus claritatem; audiat, quo præclarius est nomen, eo majorem contemptum incurrere, si quis illius dignitatem propria laude non sustinet; audiat, qui splendore magni nominis gloriatur, hoc illum spondere, eum se futurum, qui virtutes, quibus illustratum est, restituat. Utere potissimum exemplis, hæc enim non leve rationi pondus adjicient.

Si vero fœtum hunc informem ediderint opes, harum natura quam sit anceps, quantum ab usu pendeat, admone: destituta virtute opulentia est veluti pictum minio tectorium, quo inducitur pellis marcida, ut annorum injuriæ dissimulentur; est aliquando gladius in manu furentis.

Prostratis duobus his hostibus, quot alii supersunt debellandi! habet enim juventus omnium eorum semina vitiorum, quæ æternum cum homine bel-

lum gerunt : desidia, segnities, ambitio, effusa liberalitas, mollities, & voluptatum amor succedunt sibi invicem perpetuo, neque ullam vigili Magistrorum diligentiæ quietem relinquunt. At non desunt arma, quorum ope hoc bello feliciter defungamur; ac primum ratio, gloriæ cura, utilitatis studium ignea nobis tela suppeditant. Doceamus similia esse vitia vel iis ventis, quorum lethiferis flatibus exustæ marcent hortorum opes, vel pesti, cujus contagio serpit in domos, & singulas luctu replet: dispellamus caliginem a juvenum oculis, videant latitantem in herba serpentem, videant apertas sub pedibus voragines, neque fallantur floribus, qui paratas insidias obtegunt : incluſum in aulæ penetralibus & totum voluptatibus diffluentem Sardanapalum, dejectum ex altissimo honorum fastigio & ingenti strepitu ruentem Rufinum vivis coloribus depingamus.

Arripiamus præſertim gladium illum ancipitem, qui ad medullas uſque penetrat, & totam animam dividit. Ne cuiquam id dubium ſit, ſola Religio hominem emendat vere, ſola conſtans odium vitii & ſincerum virtutis amorem injicit. Foveamus religione juventutis animos, cujus præceptis cum imbuta fuerit ſemel & obtemperare cæperit, tunc nulla erit, quam de ſe non referat, victoria, nulla cupiditas, cujus imperium reformidet, vitii nullum genus erit, cujus aſſultus non repellat. Subacta molliter & bene præparata tellus, cœleſti rore cum recreata fuerit, radicem in ea defigent virtutes, creſcent plurimæ, floribus pulcherrimis ſe coronabunt, ſuaviſſimos odores diffundent, & ſe pretioſiſſimis fructibus onerabunt.

Qui debito cultu ſupremum Numen proſequitur, is ab eo, quo Rex colendus eſt, obſequio nunquam recedit;

hoc ex illo derivatur officium, & utrumque Religio conſecrat : audiamus ejus vocem, & illam juventus ex nobis & revereri diſcat & ſequi.

Sunt enim imperia quaſi numeroſæ totidem familiæ, quarum patres ſunt Reges. Quod geſtant manu ſceptrum, hoc eam ſignificat poteſtatem, quam leges condere penes eſt ; defenſique legum præſidio cives, iis tuto fruuntur bonis, quæ ſingulis divina providentia dividit : argumento eſt gladius ille, quo armati ſunt, qua polleant vi ad arcendas a ſuis injurias, & ad confirmandam inter eos tranquillitatem & diſciplinam ; exercitibus aut præſunt ipſi, aut legatos ſuos præficiunt, ſicut Rex regum conſilia ſua non ſemper ipſe exequitur, ſed interdum exequenda miniſtris ſuis committit : quæ frontem auguſtam cingit corona, hæc ardentes illos adumbrat radios, quibus immortale

numinis caput circumfunditur: quæ ſacrum latus tuetur cuſtodia, eorum aulam eſſe ſacrarium quoddam admonet, quo cives legitimum obſequii ſui tributum deferre non ſine pio quodam timore debent; ſolii autem ejus, in quo ſedent, fundamenta poſuit æterna Omnipotentis manus, & ibi eos illa Majeſtate circumveſtit, quæ populos ad venerationem impellat.

Talia de Regum poteſtate præcipit Religio: his aſſidue juvenum impleamus aures, animos inſtruamus; hæc eorum in memoria exaremus tam alte, ut nunquam deleantur: cognoſcant probe Majeſtatem illam, quæ nihil his in terris ſupra ſe poſitum videt, quæ ab eo pendet uno, qui regnorum omnium habenas excelſo e cœlo moderatur. Diligit eximie Reges ſuos Gallus, felix hæc propenſio viam præceptionibus muniet: tum quæ regum noſtrorum indolis quaſi

propria eſt benignitas, tam pretioſa ſemina dulci afflabit ſpiritu ſuo; nec longo poſt tempore in eis arboribus, quas noſtræ manus produxerint, fructus oculi noſtri admirabuntur.

Societate nulla conjunguntur homines arctius, quam ſanguinis communione; paternæ pietatis qui ſit vigor, verbis aſſequi lingua nulla, ſolus animus percipere ſenſu poteſt. Hinc nulla magis inviolabilia ſunt, quam liberorum in parentes officia; eſt quidam veluti cultus, quem leges omnes cum divinæ tum humanæ ſacroſanctum cuſtodiunt, quem lædere ſi vel paululum tentaverit impietas, reclamitat extemplo Natura, jura ſua retinet acriter, ſacrilegum violatorem proſcribit, & adverſus immanitatem facinoris omnem omnino humanitatem commovet. Autoritate patrum neque antiquior eſt ulla, cum ab ipſa mundi origine repetatur; neque ulla eſt

ſacra magis, cum eis a ſupremo rerum Autore conceſſa fuerit, vocaveritque eos communis ille generis humani parens in partem jurium, quæ in homines exercet. Quam partem nobis creditam quamdiu tractamus, ea utamur; ut venerationis, obedientiæ & pietatis nexus, quibus junguntur parentibus liberi, magis ac magis adſtringamus.

Sumus cives, & amorem patriæ in deliciis habemus, amorem illum iis omnibus communem, qui hominem non exuerunt. Quibus olim illecebris ſapientem Laertis filium ducebat patria, iiſdem nos devinctos ducit: horrentes Ithacæ ſcopulos procelloſa per tot maria petebat, expugnata Troja, Ulyſſes; nos eo gloriamur, quod in pulcherrimo totius orbis terrarum regno vitam hauſimus.

Cum vero id noſtri ſit muneris, ut bonos patriæ cives informemus, quæ

ſint hominis in homines officia, quo ſtudio publicis commodis inſervire deceat, juventutem edocere curæ ſit. Plena ſunt veterum ſcripta laudibus maximis, quibus patriæ amor ad cœlum tollitur; renident conſecrata Hiſtoriæ ſacræ monumentis fortia tot heroum facinora, qui ſanguinem pro ſalute civium profuderunt, neque hos Sapientia divina laudare dedignata eſt: ponamus hæc omnia juvenum ante oculos, & quibus animi noſtri ſenſibus uruntur, iiſdem juvenum animos incendamus.

Eſſe-ne poteſt quiſquam ſine probitate civis? Nullum eſt ſocietatis vinculum hac virtute firmius, cujus nodos ſi non junxit ab initio, nullo non tempore conſtrinxit. Tolle probitatem; quid fiet de imperiis? Jam tota erit ex fallaciis æque funeſtis ac turpibus contexta juris ſcientia; jam in arte ſocios impune fallendi poſita erit induſtria mercatoris,

toris, & bellum mutabitur latrocinio; quod omnes barbarorum ſæculorum acerbitates revocabit. Vigente inter cives fide, vigent imperia; ſpolia hominem recti amore, ſocietati pondus illud, quo certa ſibi conſtat, detraxeris, & ſimilis evadet navi, quam ut leviorem faceret, ſaburra exoneraret vel ignorantia ſtulte, vel pravo conſilio perfidia; quæ, ubi prima ſæviet tempeſtas, debebit ludibrium ventis & fluctibus, donec impacta ſcopulis frangatur & pereat. An cupiditatum licentiam coercebit utilitas? Fateor hanc olim in cauſa fuiſſe, cur earumdem intra urbium muros congregati homines, iiſdem tuti legibus viverent; at ſemper-ne privatæ utilitati prævalet bonum commune, hac autem quæ peſtis capitalior in ſocietatis ruinam graſſatur? An præcipitantes retinebit honor? At nunquam-ne ipſum præcipiti ruentem impetu retineri ne-

ceſſe eſt? An crimen ſatis refrænabit ſupplicii metus? Manum ſolam continent leges civiles, abrumpe molem, torrens evagabitur violentior; promptum eſt enim homini prave agere, quoties impune ſibi futurum ſperat, & quando cæcam improbitatis audaciam armare & in ſcelus impellere ſpes hæc deſinit? Forſan juſtos intra limites animum concludere poterit ratio; affulget quidem menti ejus lumen, at nunquamne cupiditatum caligine obſcuratur?

Admovenda eſt autoritas humana potentior, intimis quæ ſenſibus imperet; virtutem colat homo, non quia decorum & utile eſt colere, ſed quia dulce & rectum eſt. O divina ſententia! a Religione ut originem ducis, ita vim tuam mutuaris omnem. Sola enim Religio legem animo dare, ſola capiti jugum, quod ferre gaudeat homo, imponere poteſt. Diſtracta ab illa probitas, voca-

bulum eſt re vacuum, ſpecioſa veluti pellis, qua quis exornat ſe, ut bonæ fidei fucum faciat; in ore verſatur probitatis nomen, & animum perfidia inficit.

Pulchrum eſt acceptorum beneficiorum memoriam recolere, virtutem hanc admirantur omnes, omnium linguæ laudibus efferunt; ex illarum autem eſt rerum numero, quarum auget pretium raritas. Dixeris beneficium pleriſque opportunam præbere anſam ejus autorem odio habendi, quid porro beneficentiæ magis obſtat? piget aliquando ingratos facere. Proh! quam lethalis hinc ſocietatis corpori plaga infligitur! quis medelam adhibebit? Sola Religio. Cum enim præcipiat, ut diligamus illos, quibus odio ſumus, & qui nos malis afficiunt, iis ut benefaciamus; ſenſum hunc in juventutis animo ſi inſculpſeris, ſerpet paulatim in homines grata benefi-

ciorum recordatio, vim ſuam recuperabit beneficentia, & deſperatione furens ingrati animi vitium, benevolentiæ liberalitatem jam non retardabit.

Clariſſimum hunc Religionis triumphum ſuſpiciamus: quanta in illam ex eo redundat gloria, quod evertat tyrannidem vitii, virtutiſque imperium ſuper ejus ruinas erigat. Hoc in ejus laudem prædicemus, ſi quis ſtudioſam & conſtantem patriæ operam præbet, inviolatam regi ſuo fidem ſervat, & probitati adhæret immotus, hæc omnia religionis virtuti potiſſimum eſſe debita. Provocatus aliquis beneficentiæ largitate, gaudet quod reſpondere provocanti teneatur, cara amplectitur ſocietatis jura, & exemplo eſt quam ſancte colenda ſit ſanguinis communitas; idem humani nihil a ſe alienum æſtimat, & miſerorum calamitatibus condolere didicit; utilitatem publicam ita fervidus aphe-

lat, ut se Regi & patriæ totum impendere non dubitet ; unde felix hæc tot virtutum consensio ? Illarum quidem semina ejus animo Natura injecit ; verum eadem quo fovente explicuerunt se in germina & paulatim creverunt ? Religionis progressum sequitur virtutis progressus ; atque ut ad polienda Naturæ dona magno usui est ratio, ita verum suum illis pretium Religio conciliat.

Sed audiamus novos illos legum latores, qui hanc ipsi ultro curam suscipiunt, ut nostros mores emendent, recidant abusus, & errores fugent : vanos illos, quibus attonitum stupet vulgus, terrores excusserunt, ducem sequuntur rationem solam, & oracula sua illorum ore philosophia edidit.

Profitentur illi glorioſe patriam sibi certam esse nullam, & mundanos se magnifice jactitant. Arroganti isto, quod alit eorum superbiam, quod contra Na-

turam eſt, quod receptæ ab omnibus populis omni tempore opinioni adverſatur, inſtructi principio, nil non moliuntur, ut heroicam patriæ defenſorum magnanitatem in contemptum adducant. Unum ſe homo videre, amare, tueri tenetur; ſua cuique utilitas omnium eſt cogitationum norma, ſenſuum ratio, rerum agendarum & principium & finis; ad voluptatem unam & conſilia & deſideria revocanda ſunt omnia, ex illa ſola defluunt ſolatia malorum: hic ordo, quo ſtat & floret humana ſocietas, tyrannidis eſt impotentis dominatus, quem vis induxit & accepit infirmitas, quem rapuit injuria & ignorantia ſtabilem ac perpetuum facit; nullam autoritatem homo, niſi quæ ipſi placet, nullam legem, præter voluntatem ſuam, agnoſcit, ſuus ipſe ſibi Rex, ſuus ipſe ſibi dominus.

Hæc ſunt, quæ, priuſquam iſti exorirentur, latebant ignota humano generi

principia graviſſima veritatis, quæ reperire ſola poterant excellentia eorum ingenia. Infenſa divinæ autoritati hæreſis, quod conſequitur, id effecit ſemper, ut regum autoritatem impugnaret; an ſacræ huic numinis imagini parcit moderatior impietas.

Hæc eadem dignam hominis æſtimatione, dignam ejus animo doctrinam decernit; atque ut ejus ſtudium fluat pronius & largius exuberet, vulgarem docendi rationem deteſtatur, alteram excogitavit defæcatam magis & ſublimiorem, quæ ad inſolentem indolis ſuæ adverſus omnem autoritatem repugnantis ferociam accommodata maxime, promovendo reformationis iſtius, quam aggreditur, conſilio maxime conducat, infeſtam eamdem religionibus omnibus, ei vero, quæ ſola vera eſt, multo infeſtiorem. Quod portentoſum doctrinæ genus, in quo alteram hominum par-

tem in altera parte educanda operam omnem & induſtriam conſumere neceſſe ſit, ut ſapiat homini dulcius, quidquid ſubtilius recondit Scientia, quidquid eloquentia contexit inſidioſius, id omne induſtria fallaciarum inventrix adhibet; ſic inſecta venenata, quoſcumque flores contingunt, eos peſtifero contactu ſuo contaminant.

Hæc eſt noſtræ ætatis calamitas, ætatis hujus, quæ ſe omnibus præteritis ætatibus doctrina ſuperiorem eminere prædicat! Superbam attollit frontem impietas, illam in virtutis exitium conjuraviſſe dixeris. Ad malum ingenioſa, validiſſimum illud, quo ſe tutam arbitratur virtus, propugnaculum oppugnat. Scit nullam eſſe chriſtianæ pietatis cuſtodiam innocentia morum fideliorem; protinus in illam conſilia vertit omnia, omnes intendit vires, arma undique contrahit, incredulorum, qui hactenus

fuerunt, tumulos rimatur ſingulorum, quæcumque occurrunt venena, colligit accurate, devorat avide, & concoctum ex eis virus in eos omnes, quibus inimica eſt, furenter evomit.

Quo illa incumbit acrius ad polluendos innocentes animos, hoc ardentius eorum integritatem tueamur; hoc patria poſtulat, communis illa civium omnium parens; hoc præcipit Univerſitas, cujus inſtituta ſequi & mentem debemus; pulchrum hoc & dulce munus Religio, quam profitemur & docemus, imponit. Quam callida eſt impietas in ponendis virtuti inſidiis, tam ſimusnos ad evertendas illius artes induſtrii: illa ſibi perſuaſit, ratione nulla poſſe genus humanum doctrinæ ſuæ veneno infici commodius, quam ſi alliciatur in fraudem juventus improvida, & fatale libidinis poculum hauriat; nobis nihil prius ſit, quam teneræ ætatis imbecillitatem

eo tegere clypeo, qui omnia voluptatis ſpicula retundat. Inchoandus autem jam tum hic labor eſt, cum primæ rationis ſcintillæ emicare incipiunt; cupiditatum enim flammas extinguere citius non poſſis.

Exempli præſertim vis ita inſinuat ſe non intellecta, ut ne ſentientes quidem trahat; oculis videlicet in animos influit perſuaſio molliſſima. Promptam ac voluntariam lex obedientiam obtinet, quoties obedit ille ipſe, qui tulit; ubi imperatorem videt miles primum in hoſtes invadere, ſequitur alacris, & ad pericula ruit impavidus. Principii hujus pondus omne pernovit impietas, & eo ſcite utitur; miniſtri ejus, quos ipſa erudiit, exempli contagio plus, quam ſolertia ſermonis nocent.

Funeſtis eorum exemplis exempla ſalubria opponamus, & continuam juvenum animis doctrinam continua vitæ

noſtræ ſanctitas inſtillet. Sint in tuto mores, & cuſtodiendis animis caſtus invigilet timor, tunc rabiem ipſam ſuam victa & fremens vorabit impietas, vanos illius dolos ridebimus; & imbuta Religione juventus obſervandiſque illius præceptis feliciter aſſueta, noſtris e manibus pura & illibata cum abibit, cives patria bonos, fidos princeps accipiet; & quæ nobis tanquam dignis inſtrumentis uſa fuerit Religio, opus ſuum agnoſcet. Quod ut plenius & certius efficiatur, ad Magiſtri laborem accedat habilis ad percipiendam doctrinam diſcipuli indoles oportet.

Ambiri vult ſcientia, nec ſe frigidis animis obtrudit. An ſe amicitia tradit inconſiderate, nullum-ne delectum habet? ipſa etiam, quantumlibet cæca ſit, Fortuna non ſe nullo diſcrimine prodigit; virtuti quidem non adhæret ſemper,

at unquam-ne desidiæ in prædam cedit? Huc vos, educationis stadium qui decurritis, huc dociles aures intendite; nostra ipsi nobis officia descripsimus, æquum est vos quoque, quam late vestra pateant, cognoscere.

Hoc à vobis primum, sine quo vani effluant labores nostri, postulamus, ut discere cupiatis. Ignoti nullam esse cupidinem, cecinit ingeniosissimus ætatis Augusti poëta; sed quis ad percipiendam cognitionem aliquam applicat se, nisi curiositatem acuat cupiditas? Apponis homini dapes delicatissimas, verum cibi desiderium non stimulat fames; ergo dapes aspiciunt oculi fastidiose, manus attingit pigre, & stomachus negligenter accipit: sic mens nisi appetat avide litterarum cibis ali, quo studium capesset ardore, quid autem studium sine ardore proficiet?

Non dissimulamus doctrinam, quibus

circumfluit, delicias emi velle, vigiliisque ad eas perveniri. Quæ nota nobis est ætatis vestræ infirmitas, hæc admonet, auxilio vos indigere; verum-ne petieritis, ut difficultates tollamus omnes; usu compertum nobis est, non removendum esse penitus a studio laborem; nemo enim bene scit, nisi quæ viribus suis didicit. Ut a virtute, sic a doctrina non male dixeris reductam a reliquis terris insulam incoli, quo ubi semel adveneris, ea afficeris voluptate, qua nulla neque dulcior contingere potest, neque purior; verum trajicienda sunt maria, & superandæ rupes abruptæ, quæ circumdant insulam, & illius aditum adversus temere appellentes defendunt.

Hoc ita præclare dixit latinorum Poëtarum Princeps, improbo labore vinci omnia. Quod si se contentio relaxaverit, remoratur obex minimus, refrigef-

cit ſtudium, ardor extinguitur, & emancipata deſidiæ mens, ignaviæ in ſinu torpeſcit. Natus ad agendum eſt animus, hoc eſt in ejus natura præcipuum; neque dum jacent reſoluta ſomno membra corporis, quo tempore vitam inter & mortem quaſi mediæ pendent illius cogitationes, iners manere poteſt. Poſitos a ratione terminos donec ſtudium non prætergreditur, nullum eſt periculum, ne illius pondere obruatur animus; hunc enim æque ac corpus, ut frangit continuus labor, ita modicus corroborat.

Pretioſum eſt tempus, & ſemel elapſum, volat irrevocabile; ſi vero reſarciri ejus jactura non poteſt, tum præcipue iſta ætate, qua vos eſtis. Quid agitis tamen, quos nullus rerum uſus edocuit? cum non poſſitis ipſi vos erudire, ad nos accurritis, qui ad ſcientiæ theſaurum ducimus: ſequimini duces, ſed

ubi nihil aliud faciendum ſupereſt, quam ut manum ad eas, quæ ſe illi offerunt, divitias extendatis, terret labor, & diteſcere recuſatis.

Quem haberetis eum hominem, qui ſuperbum ædificaturus palatium, non id curaret, ut immanem illius molem firmiſſimis fundaminibus ſtabiliret? accingitis vos ad extruendum vitæ veſtræ ædificium, & magnum illud ac magnificum eſſe cupitis; jacite primum illius fundamenta, neque ſolida nimis parare poſſitis, tot deinceps ſuccuſſibus quatientur!

Evolvite ſæculorum præteritorum annales, & in eis excellentes ingenio viros intuemini, qui inter ſplendidiſſima numerantur ætatum ſuarum ornamenta; creſcebat in illis ætate creſcente diſcendi cupiditas, cujus menſura viribus ingenii par fuit: hæc eos invaſit a tenerrima ætate, neque prius deſeruit, quam

in tumulum descenderent. Sordebant illis voluptatum deliciæ, subtrahebant se sæpius hominum consuetudini, ut servire illis utilius possent; nec non interdum procul a patria extorres vixerunt. Neque aurum, neque argentum impulit, ut abirent in regiones remotissimas; glorioſas magis & minus fragiles divitias cum ambirent, scientiam in ea omnia quæsitum ibant loca, ubi domicilium illa suum collocarat. Ipsi etiam agrestes populi egregia hujus virtutis exempla bene moratis gentibus præbuerunt; & Græcia, cum Scytham videret, sapientum illorum, quorum partu se jactat, æmulum attonita stupuit.

Ne vos igitur insidiosis temerariorum illorum hominum sermonibus decipi sinite, qui inspersas chartis sontibus opiniones disseminant in vulgus, quarum falsitatem ipsi pernoscunt; stare videlicet sine mendacii adminiculo non possit error.

error. Istos si audieritis, labitur proclive litterarum studium, quæcumque occurrunt in eo molestiæ, iis tanquam suppliciis juventutem torquet cæca methodus, quam peperit ignorantia, & destitutus ratione usus autoritate donavit: expedienda porro ex his tormentis juventus innocens. At viget impressum huic methodo antiquitatis sigillum, & eam meditando extuderunt tandem ac docendo perfecerunt tot prudentes viri, doctrina & virtute insignes, quos publicæ utilitatis amor unice movebat. Apage, inquiunt, apage corroboratos vetustate errores, quos fugare quam primum sapientes viros decet.

Horum vocem cum audieritis, inspicite facta, argumentum suppeditabunt, quo nullum præsentius ad refutanda eorum dicta excogitari possit. Non immensa est illorum scientia, nulla non ætas ejusmodi virorum laudibus gaudet,

quorum famam iſti non obſcurabunt; verum tamen iſta qualiſcumque doctrina, qua ſuperbi incedunt, an modico labore comparata eſt? quos edunt partus periculoſos, an breviſſimi momenti ſunt opus? nunquam-ne diei noctis partem aliquam addiderunt? an frequentius inter homines verſantur quam inter libros? ut ſtudio vacent attentius, ipſi ſe a corpore ſocietatis quaſi reſecant.

Naturam interrogemus, quid reſpondet? communis hæc humani generis mater, quantumlibet tenera, nihil homini ſine labore concedit. Flaveſcunt gravidis ariſtis agri, at eos ſulcis colonus ſubegit operoſis; curvantur arbores grato fructuum pondere, ſed eas totum annum agricola ſollicitavit; manat ex vite liquor dulciſſimus, verum dura hyemis frigora & rapidos æſtatis calores pertulit vinitor.

Percurrita varias vitæ conditiones,

quæ florent beatiſſimæ, an earum ulla eſt, quæ non graviſſimos labores exhauſerit? congregatas in domum opes maximas lætus aſpicit mercator, ſed eas ex ultimis utriuſque orbis partibus advexit; quieſcit bellator glorioſa laurorum ſuarum in umbra, at eas meſſuit in proeliis, & ſæpe ſanguine ſuo irrigavit.

Cæterum ne terreat animos difficultatum moles, laboris tædia fallet ſtudium, diſcendi voluptate diſcendi deſiderium inflammatur, quo ubi quis vere ardet, acrem patitur famem, quæ dapes quas appetit, arripit avide, & quo ſatiatur magis, eo acrior accenditur. Pungat animos æmulatio, attollent illi ſe audacius, & firmiori volatu contendent.

An juvenem hunc gloriæ alumnum depingam, qui primum in heroum ſtadio veſtigium ponit? Qui micat in oculis ignis? qui ardor in vultu, quæ con-

ſtantia in fronte eminet ? quam intrepido pede graditur ? quacumque tulerit greſſus, ubique ſuſtinendi labores, ſuperanda ubique occurrunt pericula. Verum propoſita illi ſæpiſſime fuerunt majorum facinora, & legit in annalibus res a magnis ducibus præclare geſtas : hæc omnia mente recogitat, ad ea oculos intendit continuo ; hoc eſt veluti ſpeculum, in quo ſe ipſum inſpicit, num tandem ſimilis exemplaribus ſit imago illa, quam in ſe geſtit effingere.

An duos illos præſtantes ingenio viros proponam, quorum eloquentia ſola non minus, quam tot heroum victoriis florentiſſimæ illæ in tota antiquitate Reſpublicæ nobilitatæ ſunt ? atqui fortaſſe illi ad tam ſublimem perfectionis gradum non aſcendiſſent, niſi eorum virtutes dignis æmulis excitatæ fuiſſent. An tres illos Poëtas commemorabo, qui judice illa gente, qua intelligentior nulla

unquam fuit, de palma contenderunt? De Philoſophis etiam quid dicere non poſſimus? Quantumlibet ſevere de moribus præciperent, in ipſis illis, quos de contemnenda gloria ſcripſerunt, libris non carent nobilis cujuſdam rivalitatis contentione, & dum vincere alios ſtuderent, ſe ipſos etiam vicerunt.

His indiciis, quæ ſit æmulationis natura, agnoſcite: illam violare non poſſit invidia; hæc enim eſt vitium, a quo illa abhorret, eſt ignobilis animi deformitas, quam illa deſpicit: illius oculos non lædit æmulorum gloria, hanc libenter videt, hanc in eis etiam, contra quos pugnat, diligit. At ea eſt animi excelſitate, ut nobile conſilium æquandi æmulos, vel iis etiam præſtandi concipiat. Hinc porro exoritur ingeniorum quidam veluti conflictus, qui ex maxime ingratis diſciplinarum partibus veritatis ſcintillas excudit; has æmulatio

excipit ſtudioſe, ex eis lumen ſplendidum ſuſcitat, quo rerum maxime obſcurarum tenebræ diſcutiuntur.

Conſulite monumenta illa, quæ ad generis humani doctrinam hiſtoria reliquit; an pauciores litteræ viros, quam ars militaris, commendarunt? An potiores litteratis bellatores? quamdiu vivunt eruditi, patriæ feliciter conſulunt, cives enim ſuos doctrinæ luce illuſtrant; at non iiſdem eorum beneficia terminis, quibus vita, definita ceſſant; ubi tumulum ſubiit corpus, ſpirat redivivum in ſcriptis ingenium, & poſteritatem edocet.

Neque pulchrior eſt, neque diuturnior bellatoris gloria: an orbem terrere tonitru, & ſui ſimiles obterere fulminibus repetitis, quam benignum doctrinæ lumen diffundere, & homines utilibus documentis imbuere dulcius eſt? quæ frontem herois, eadem & litterati fron-

tem coronat laurea ; verum quid foret herois nomen, niſi ſcriptorum celebrium calamus accederet ? Doctus autem vir ſuam in ingenio ſuo immortalitatem invenit ; non poteſt enim aliorum gloriam aſtruere, quin ſuam ipſe ſibi aſſerat.

Quid porro jucundius, quam de univerſo genere humano bene mereri, relictis illi operibus, quæ & mentem regent in diſciplinarum ſtudiis, & virtutum odore animum imbuent ? Quid ſuavius, quam vita cedendo eam te ſpem hinc auferre, quidquid bene feceris, dum viveres, id omne permanſurum uſque ad ſæculorum diſſolutionem, neque aliam beneficiorum tuorum, quam ipſius temporis, finem futuram ? In beatiſſimam hanc voluptatem, agite lectiſſimi juvenes, alacriter invadite : titulos inſignes, laborum præmia, refert bellator ; vos quoque, emenſo uniuscujuſque anni curriculo, glorioſæ mercedes & coronæ manent.

Beneficium hoc tanti pretii, ut nemo illud ſatis æſtimare poſſit, perſpicaci Magiſtratuum conſilio, qui auguſtum principis hujus urbis Senatum conſtituunt, debes Gallia. Norunt viri prudentiſſimi imperiorum vim & gloriam civium virtutibus maxime contineri; norunt has virtutes, niſi propoſitæ mercedes excitaverint, aut hærere fere ſemper ſe ipſis minores, aut jacere ſæpiſſime in tenebris ſepultas, aut ſaltem turpi languentes veterno marcere: publicæ adeo utilitatis ſtudioſi, hanc inſtituerunt rationem, qua illas ab ipſis prope incunabulis & evolvere, & cognoſcere, & ſtimulare poſſes.

Pretioſiſſima Reipublicæ pars juventus; eſt enim & patriæ ſpes, & bonorum maximorum veluti germen: at illa quid ſua vere interſit, fere non videt, nondum eo gaudet rationis lumine, quo bene dijudicet; hoc illi monſtrare, edu-

cationis eſt munus, quæ hominem ſi non efficit, ſaltem informat: verum qui colliguntur ex ea fructus, ii non minus colentis manum, quam ipſius agri indolem referunt.

Teneram ætatem non vulgo agit laboris amor; quid mirum, ubi ad laborem ipſa non fertur ætas virilis, niſi quatenus vel urget penuria, vel neceſſitas impellit? At juventutem non mollibus pungit aculeis æmulatio, atque ut tener ejus animus ſentit vivide, ita gloriæ maxime inſervit generoſus. Qui fuerit in primis annis homo, idem reliquo vitæ tempore ſibi conſtabit; adeo ut qui officia juvenis vel arripuerit calide, vel gelide attigerit, is vir aut prætereat negligens, aut ardens impleat: attamen poſtulat Reſpublica, ut ſibi ſtudioſe ſerviatur a civibus, neque omnium, quæ expectandi jus habet, officiorum pignus eſt æmulatione certius.

Digna fuit res tanti momenti, quæ legum oculos in se converteret : hinc illarum mentem secuti sapientes earum interpretes, & creditam sibi à Rege autoritatem fideli tractantes manu, id curant maxime, ut eruditæ illius societatis, cujus commissum manibus est educationis depositum, & ardorem nutriant, & splendorem amplificent ; hanc enim ingeniorum nutricem, hanc litterarum & virtutum matrem esse judicant. Neque illis id satis est, quod publica juventuti præmia proposuerint, quibus & alumnorum industria, & cura Magistrorum, & parentum ambitio acuerentur ; æmulationis flammas ipsi oculorum suorum ignibus incendere, & solemnes triumphorum pompas præsentia sua honestare volunt ; nec dubitant ex alta sedium suarum majestate descendere, rati se, dum perficiendæ juvenum institutioni operam navant, non modo non de-

primere miniſterii ſui ſublimitatem, ſed extollere in majus, & quo gaudent gentis parentum titulo, eum ſe reipſa mereri : neque verentur, ne privatorum jura, quæ excutiunt ſagaciter, expendunt juſte, & integre definiunt, hujus temporis partem vel minimam a ſe repoſcant, quod curis tam gravibus tranſmittunt ; conſulunt enim civium commodis, dum ſe ad urgendos educationis progreſſus conferunt ; & dum juventuti litterarum, ſcientiæ, ac virtutis amorem inſpirant, procurant commune bonum, bono privato nullo non tempore præſtabilius.

Reddantur itaque vobis immortales gratiarum actiones, illuſtriſſimi Magiſtratus, in patriam beneficentiſſimi ! cara civibus erunt ſemper nomina veſtra, nunquam excidet eorum animis beneficium iſtud veſtrum, cujus memoriam, quæ renovatur ſingulis annis, libenter & grate recolunt.

Vos autem, teneri Regiæ hujus palæſtræ alumni, Magiſtratuum, quos tam utiliter occupatos veſtræ cura educationis tenet, implere vota properate: vocati eſtis ad hæc honoris certamina; ad quæ ſi vultis fidentes accedere, eas afferte vires, quæ vivido & conſtanti labore totius anni collectæ, magnum induſtriæ veſtræ terrorem adverſariis incutiant. Obverſetur ſemper oculis ſolemnis illius diei ſpecies ſplendidiſſima, qua ſuæ victoribus coronæ tribuuntur, quorum conditioni tam ſæpe invidiſtis: clariſſimus hic celebratur induſtriæ litterariæ triumphus, hoc aperitur gloriæ illius pulcherrimæ, ad quam contendere vobis nunc licet, theatrum, hoc majoris alterius, ad quam deinceps aſpirare debetis, omen affulget. Vincentium alacritas & victorum dolor, quorum teſtes fuiſtis toties, vos magis, quam verba noſtra, hortentur; creſcat in dies

laboris ardor, & æmulatio novos uſque ignes animis ſubjiciat. Verumtamen cavete, veneni ſui tabem ne ſuperbia immiſceat; imperat quidem Religio, ut acceptas a natura dotes excolatis; ſunt enim veluti fertilis ager, cujus uſuram vobis ſupremus rerum autor conceſſit, neque profecto ejus ea mens eſt, ut illum ſordeſcere incultum ſinatis: verum ſi fugandis inertiæ & negligentiæ peſtibus idoneum æmulatio remedium venit, ne illam temere lethiferum in virus convertatis.

Cibus mentis doctrina, quem appetas neceſſe eſt, ut palato tuo ſapiat; ut vero in ſuccum tranſeat tuum, excoquas & digeras oportet. Niſi enim retineatur mentis attentione expendentis, rapide ut influxit in eam, ſic ex ea defluit. Effugiat oculos veritas, ſi leviter & curſim aſpiciatur; ſolius eſt attentionis mentem in ea defigere, ſe-

qui veritatem in receſſus omnes, in quos illa abſcondit ſe, donec comprehendat, & comprehenſam diligenter totam rimari.

Perducit te florum intelligens amator elegantem in hortum, intrantis oculos percellit conſita ſuperbis tulipis area, & utriuſque animum ſpectaculi magnificentia in admirationem rapit: ſed poſtquam ambo tulipas primo intuitu amplexi eſtis, ille in ſingulis immoratur curioſus, quæ ſit illarum venuſtas, accurate notat, an recto ſtantes & alto caudice, an calice rotundo hiantes, variis & vividis micent coloribus, quorum diſtincta ſingulorum & ſegmentata diſcrimina ſuo quæque ductu profundantur; longam igitur & dulcem tot jucunditatum memoriam ſervat: tu vero huc illuc vagaris, neque ullo reſiſtis in loco; intueris univerſas oculis ludentibus, neque obtutus in ulla defigis; at-

que adeo cum egreſſus ex horto es, confuſa tantum remanet ſpecies, quam tempus brevi delebit.

Hac imagine non-ne vos ipſi, juvenes, adumbratos noſcitatis? traduntur vobis in manus, quæcumque ab optimis autoribus optime ſcripta ſunt, evolvitur ante oculos operum ſingulorum ordo, explanatur quam apte cohæreant illorum partes & inter ſe conſentiant; quam ſolidi ſint ſenſus, quam veræ ſententiæ, quam recta ſit argumenti methodus, monſtratur: neque jacent neglecti lepores verborum, fere tangitis flores, qui orationis curſum diſtingunt, ſentitis ſubtile artis penicillum, cujus pigmenta naturæ pigmentis temperantur tam delicate, ut ipſum naturæ vultum imitentur; at cum leviter attenderitis, quam diu hæret animis rerum tam utilium recordatio? donec illam luſus puerilis exterat penitus.

Hoc juvenum animis inculcari ſæpius non poſſit, neminem vere progredi in diſciplinas, niſi mentem ad eas ardenter applicuerit; neque ſemper ſtudere multum, qui legit multa, ſed qui, quæcumque legit, multus in eis ac diu meditabundus inſiſtit. Quanam arte alia boni ſcriptores cum recentes, tum antiqui hominum æſtimationem & laudes aſſecuti ſunt? Cumulaverat quidem illos Natura ditiſſimis muneribus ſuis, at Naturam commentatione quantum adjuverunt?

Fateor equidem intentam operoſe ac diu tenere mentem, vobis per infirmitatem ætatis non licere; verum ea eſt Magiſtrorum prudentia, ut, quemcumque vobis laborem imponunt, eum ſuo breviorem ac leviorem faciant. Obtemperate dociles illorum vocibus, quidquid meditando conſecuti ſunt, id omne veſtrum fiet, ac meditari paulatim ipſi

ipſi ſine ulla meditandi fatigatione aſſuefcetis. Quod neceſſarium vobis eſt jugum, ne tentetis frangere, ſequimini alacriter manum, quæ vos ducit; qui veſtigia veſtra dirigunt oculi, eos experientia colluſtrat. Arrogantiam timete, ſua illam excæcat ſuperbia, & ſi quid luminis ei prælucet, id brevi in tenebras mutatur; offendit hæc in ætate qualibet, in juventute vero contemptum incurrit.

Qui ſuis ſe pedibus portare incipit puer, hic ſi quibuſdam ſine ruina progreſſus eſt paſſibus, tunc manum, qua ſuſtinente tot graves evitavit lapſus, ſuperbe repellit, ſolus ac nullo adminiculo vult incedere. Quid accideret, niſi arrigeret ſe cuſtodientis vigilantia, quæ oculum non dimovet ab incauto, ac titubantem anxia ſequitur? Rident, qui adſunt, imprudentem pueri temeritatem, & ejus imbecillitatem miſerantur.

Quantum ab hujus pueri vanitate veſtra, o juventus arrogans, diſtat vanitas! quantum hæc eadem veſtris progreſſibus officit!

Fingamus animo duos juvenes iiſdem dotibus præditos, qui manibus æque peritis informati, eodem ardore ſtudium arripiant; at quorum alter Magiſtris dicto audiens, in id intentus ſit, ut ex eorum documentis utilitatem capiat, neque aliam, quam docentium, voluntatem norit; alter ſe ipſo plenus & ingenio ſuo ferox, nihil agat, niſi quod ipſe voluerit, neque aliud, quam quod agit, recte factum putet; quonam pertingent ambo? Vias cum ſequantur diverſas, eamdem metam non attingent.

Addam-ne id quod demonſtrare pergit ſingulis diebus experientia, juvenem ingenio mediocri, at docilem eumdem, multo progredi longius & ad longe altiora pertingere, quam eum, cujus in-

genium ſublime arrogantia depravat? Incredibile dictu eſt, hominis mentem ſimul & animum quam lacrymabiliter iſtud vitium devaſtet; pernicioſum eſt veluti fermentum, quo tota bonarum animi artium moles corrumpitur, vix ipſæ virtutes lethalis ejus contagionis immunes ſeſe conſervant.

Admonenti præbete aures, o imbellis juventus, non vos pœnitebit mala cognoſcere, a quibus abhorrere diſcatis. Errores, qui vaſtitatem terris inferunt, parit arrogantia: ſi patriæ viſcera dilacerat civis, ſi rebellat in patrem filius, ſi contra filium pater pugnare cogitur, quis illorum manus armis inſtruit? Fateor non ſemel corruiſſe concuſſa ambitionis moliminibus imperiorum fundamenta; verum non hæc omnium eſt ruinarum illuſtrium parens, ſæpe de teterrimorum facinorum opprobrio arrogantia cum ambitione contendit?

Adeamus hiſtoriæ monumenta, quid exhibent oculis? O dolor! o ſpectaculum horribile! quanta ſuperborum & arrogantium ingeniorum turba omnem autoritatem rejicit poterve! neque tuta manet ab illorum furore ipſa veritatis ſanctiſſimæ majeſtas. Eminebant quidem illi magnis ingenii dotibus, quarum vim ad patriæ cuſtodiam & ad Religionis defenſionem conferre debuiſſent; ſed eo impulſi vitio, quod in eos ferociter dominabatur, utramque impotenter impugnarunt. Armati ferro, pulchras tot Orientis regiones depopulati ſunt; eructantes ore mendacia, eaſdem errorum tenebris operuerunt. Miſcuerunt Europam diſcordiis & cædibus, necdum oblita es, Gallia, tibi quam cruentos ictus incuſſerint; quod ſi ſolæ reſtant vulnerum cicatrices, quam violentis remediis & quam longo tempore opus fuit, ut hæ obducerentur! An appellabimus ea

monſtra, quæ in generis humani exitium evomuit Erebus? linguam noſtram ſola eorum nomina violarent.

Alii non paulo audaciores, extremas Religionis radices penitus extirpare velint: ſervi libidinum turpiſſimarum, portentoſa ſuperbia obcæcati ſic ruunt, ut in inſanis ſuis conſiliis cœlum ipſum petant, & virium debilitatis immemores, eum ſolio detrudere aggrediantur, qui eos uno ſpiritu oris ſui delere poſſit.

Quiſquis timebit ne in altiſſimam hanc errorum voraginem præcipitet, is a Religione auxilium petat; ſola enim Religio vehementiſſimos arrogantiæ impetus comprimere, ſola animum imperio frænare poteſt. Invictis probat argumentis, ut ſtet incolumis hominum inter homines ſocietas, quam neceſſe ſit aliis alios variis ſubjacere gradibus; & utriuſque poteſtatis originem ab ipſo fonte dum repetit, utramque ab æterna ſupremi

numinis potentia emanare demonſtrat.

Hæc, juvenes, hæc animis recondite bene penitus, & ipſi vos imperio aſſuefacite; ex obedientia quippe pendet vitæ veſtræ felicitas. Nemo eſt enim homo, qui non alicui poteſtati ſubditus vivat; parent aliis illi ipſi, qui vobis imperant, verum in eis agnoſcite illius autoritatem, qui vos e nihilo eduxit, vult enim ut ſuam in eis imaginem revereamini.

Utilitati veſtræ Magiſtri accuratius, quam vos ipſi, conſulunt; de ea cogitant die ac nocte; illorum animos neque labores, neque vigiliæ frangunt; nihil eos neque voluptatis illecebræ, neque commodi dulcedo, neque ſanitatis cura ab iis avocare poteſt officiis, quæ ad inſtitutionem veſtram pertinent. Æſtimate horum beneficiorum magnitudinem: vitam dederunt vobis parentes, & quæcumque ad vivendum neceſſaria

ſunt, ſuppeditant ; an illis minus debetis, quos vobis eſſe animi, ingenii, indolis, & morum parentes jure dixerim ? Quidquid hominum in vos admirationem concitabit, doctrina, artes bonæ ; quidquid eorumdem vobis amorem conciliabit, probitas, Religionis amor, id omne vobis Magiſtrorum præſertim curæ conferunt ; ſunt enim, ſecundum eum qui vobis mentem dedit, veſtrarum & virtutum autores & notitiarum principia. Neque aliam ob cauſam fuiſſe crediderim, cur antiquus ille ſatyrarum ſcriptor, qui acerrimus vitii cenſor idem & defenſor virtutis audaciſſimus, præceptores à juvenibus æque ac parentes obſervari voluerit.

Hanc illius Poëtæ ſententiam pro lege ſanctiſſima habete : quantum Magiſtros venerabimini, tantum veſtri vobis labores proderunt ; quatenus enim æſtimatis eos, eatenus eorum præceptis

animos admovetis ; ex minore porro vel majore mentis attentione progreſſus vel majores oriuntur vel minores.

Non ignoro eum eſſe debere Magiſtrum, qui vos ad ſui venerationem & virtute & doctrina & veſtrorum progreſſuum ſtudio erigat ; ſed idem ſcio, Magiſtris maxima & virtute & doctrina præditis, ardentique ſtudio docendi ferventibus non ſemper eos contingere diſcipulos, quorum felix indoles docentium laborem ſuſtineat. Ii erant Ariſtoteles & Chiron, qui magnas Heroum naſcentium animas informarent : quod ſi Neronem alteri, alteri Sardanapalum fortuna obtuliſſet, ab alumno ſuo anne hic firmiſſimum Trojæ propugnaculum, anne ille Perſarum ſolium everti vidiſſet ?

Suum tamen eſt patriæ in civium officia jus a natura tributum : naſcuntur in illius gremio, naſcentes illa accipit in-

ter manus, adoleſcentes educat & nutrit, beneficiis viros cumulare non ceſſat ; & quamdiu ſua eis impedimento eſt ætas, quominus ipſi ſibi provideant, acrior piam matrem exagitat cura, ne illis res neceſſariæ deſint : ubi ſuis illi volare pennis tentant; inſtigat pavidos, animis implet, voce & oculo regit, ſemper anxia, donec timere deſinat, ne ſua illis imbecillitas noceat. An vividior matris avis in pullos ſuos pietas? Hanc tamen homini natura tanquam perfectum exemplar ad imitandum proponit. Ubi ſemel hi ceperunt vires ſuas, & ipſi ſibi ſufficere poſſunt, illorum penitus mater oblivíſcitur : at patriæ diuturnior eſt in ſuos benignitas, quos nullo non tempore adjuvat, amoriſque hujus flammas ne ipſius quidem mortis frigora extingunt.

Hinc ſacra illa vincula, quorum nodos tempus aſtringit validius : vitam age-

re leonem in eis juvat ſylvis, quæ ipſum naſci viderunt, quas relinquere ſi cogitur, deſiderat; juvat hominem tædia ſenectutis molli otio in eis lenire locis, in quibus infans cum paribus colluſit; gaudent ejus oculi eadem videre, quæ ſe prima percuſſerunt: tanta conſuetudinis eſt dulcedo! admovenda tanta vis eſt, ut illius vincula refringantur! hinc illecebræ illæ potentes, quæ ad ſe trahunt, quarum naturam explicare non poſſit homo, quæ invitum ad ea ſemper loca revocant, cum quibus prima ſua fœdera iniit; hinc generoſa illa inter gratos cives æmulatio, qua vitam ipſam pro tuenda patria projicere non dubitant.

O magnanimi ſenſus! vos omnes omnium ætatum heroas excitaviſtis, vos illorum animos extuliſtis ſupra maxima pericula, vos eam dediſtis conſtantiam, quam duriſſimi labores non frangebant.

Grandes illorum animas ut premebat ſtimulis acribus gloriæ cupido, ſic patriæ & fines & decus propagandi voluptas non mediocriter commovebat. Præclarum hoc hiſtoria teſtimonium perhibet de vobis, clariſſimi imperatores, quorum virtutibus & eximium ſplendorem ſuum Athenienſium civitas, & Roma totius orbis imperium comparavit?

Tot tantiſque rebus geſtis, quibus heroum illorum indolem conſignantiſſime deſcribit hiſtoria, quid valeat patriæ amor, intelligitur. Imperiorum hoc eſt proſperis in rebus ornamentum, firmamentum in adverſis, in calamitoſis ſubſidium; neque ulla gens magis unquam floruit, quam quo tempore generoſus hic amor apud eam magis exarſit.

Ex amoris hujus flammis ignem ſtudii veſtri, juvenes, accendite; quo pectora veſtra cum ſemel ardebunt, jam

non induſtriæ veſtræ curſum interturbabunt perfida periculoſæ libertatis lenocinia, nec intentos labori tædium invadet; hæc una mentes agitabit ſollicitudo, ut ii quam primum evadatis, qui patriæ emolumento eſſe poſſitis: cumque hæc animos urgebit cupiditas, tunc ipſi ultro tempori, quod educationi veſtræ impendendum eſt, quodque perditis tam inconſiderate, ſapienter avari parcetis; queremini, quod celerius avolet, nedum illius tarditatem incuſetis; & quo propior accedere meta videbitur, eo promptius, ne vacuum præterlabatur vel minimum horæ momentum, contendetis; & blandiſſima olim noſtros animos pertentabunt gaudia, cum vos cernemus illorum veſtigiis inſiſtere, quorum exemplis virtutem veſtram nunc inſtigamus.

At enim ea eſtis gente oriundi, cujus & eruenda eſt antiquiſſimis e tem-

poribus origo, & ſplendor per ſe ſatis emicat, veſtrumque vobis avorum gloria decus aſſerit. Attendite, quid reponat Poëta ſapientiſſimus : *miſerum eſt aliorum incumbere famæ, ne collapſa ruant ſubductis tecta columnis.*

Quod accepiſtis à majoribus, id illi a patria acceperunt ; & quo pluribus hæc illos honoribus exornavit, hoc majora grati animi argumenta a vobis eadem repetit. Quibus inſigniti ſunt majores veſtri titulis, hi non una cum illis extincti perierunt ; iiſdem vos fruimini, hos patria meritorum veſtrorum quaſi obſides habet : contemplatur libenter magnorum virorum imagines, quorum ſanguis in venis veſtris fluit, & cum in vobis ſimilitudinem vultus & oris lineamenta noſcitat, hæc eam ſpes lectat, fore ut ingenii quoque & virtutis exemplum expreſſam ad effigiem reddatis.

Scio Nobilitatem, ſi ſpectetur in prin-

cipio ſuo, non eſſe titulum inanem, vanæ jactationis paſcendæ cauſa & exaggerandæ ſuperbiæ excogitatum: eſt enim collatorum in Rempublicam meritorum merces, præclarorum facinorum fructus, & effuſi pro patria ſanguinis pretium; eſt inſigne quoddam virtuti a regibus conceſſum ad prodendam illius memoriam, ad erigendos eorum animos, qui magnis a viris ortum ducunt, & ad excitandam inter cives nobilem fortiter & bene faciendi æmulationem. Hæc Nobilitatis eſt origo; magnanimitatis filia cum ſit, quamdiu vero honori fidem ſervat, ſplendeſcit illibatus illius decor, & novos continuo gradus acquirit: at nunquam neque a fontis ſui limpitudine rivus, neque ramus a vigore arboris ſuæ degener abeat.

Durat in hiſtoriæ monumentis nomen, quo inſignes floretis, hoc illa ſæpiſſime, neque unquam niſi venera-

bunda recordatur ; at ibi relucet iis circumfuſum facinoribus egregiis, quibus veneratio concitatur. Ne vos in fraudem inconſultos agat error, nomen ipſum per ſe nihil aliud eſt, quam ſonus, qui aerem verberat, nihil in eo eſt rei, niſi quantum propria cujuſque virtus adjicit ; ſublata virtute, nihil præ ſe fert ſolidi, præter illud pondus, quo vos obruit.

Legiſtis caſus Telemachi, ad quem Trojæ domitoris gloria ſimul & regnum pertinebat ; quod ſi partis a parente laudibus contentus, Mentoris præcepta nihil penſi feciſſet, an filium Ulyſſes genuerit, ne ſciremus quidem, vel ſi qua perveniſſet ad nos juvenis hujus principis mentio, illum eodem numero reponeremus, quo Therſitem, cui ſatius fuiſſet, ſi nihil unquam Homerus ſcripſiſſet.

Veram ſuam homo laudem ne extra

ſe quæſiverit, hæc in ipſius mente; hæc ipſius præſertim eſt in animo: qui a majoribus ad nepotes tituli deſcendunt, ii ſunt ornamenti externi genus quoddam, ſunt veluti ſuperadditus vaſi figulino color ſplendidus, quem ubi tempus detrivit, cujus materiæ vilitatem tegeret, oculis manifeſte pateſcit. Splendorem familiæ veſtræ veſtrarum niſi ſuſtinuerit virtutum ſplendor, inſurget in vos avorum nobilitas, ipſa facem præferet, quæ dignam tenebris vitam omnem veſtram in lucem explicabit; excitabuntur illorum cineres iis ſub marmoribus, quibus operiuntur, & ex imis tumulis erumpet vox formidabilis; quæ utinam ſalutarem animis veſtris terrorem injiciat!

Vos autem, quorum ignoti patres, ut vixerunt nullo ſciente, ſic nullo audiente mortui ſunt, ne dijiciat ea timiditas, quæ veſtram conditionem ſectari ſolet:

cum

cum ſuos vobis theſauros aperuerit Natura, & munerum ſuorum copiam, in vos prodiga congeſſerit, obſcuritatem generis rerum maximarum ſplendore operietis. Non ſemper laqueata palatia incolit magnanimitas, juvat illam interdum innocentem aſylum ſub culmo quærere: & ſæpe ſæpius paupertas, nedum aſſurgere tentantem retrahat, aſſurgenti alas addit, quarum ope altius contendat: eſt enim virtutum fecunda parens, perſequitur hominem penuria, urget ſine ulla requie, & dum arctis includit terminis, legitimos intra fines, ne modum excedat, continet. Non id eſt Nobilitati ad honores juris, ut eos ſibi tanquam proprios vindicet, aſpirare ad illos vaſtum & ſublime ingenium poteſt, ac plenus vigoris animus continenti laborum glorioſorum ſerie id tandem conſequitur, ut fortunam iniquæ cæcitatis ſuæ pudere cogat. Incitent vos

exempla celeberrimorum tot virorum, quos tenebris damnare naſcendi conditio videbatur; eorum, quæ præclare geſſerunt, magnitudinem humilis ortus altius extulit; pulchrum enim homini eſt, ipſum eſſe nominis ſui autorem, hic omnia ſua habet a ſemetipſo; neque Iphicrates parcius, quam Alcibiades hiſtoriarum monumentis celebratur, neque cara minus Romanis Deciorum nomina, quam Clodiorum fuerunt.

Quantumlibet vetuſta ſit Nobilitas, ab aliqua defluit origine, ultra quam aſcendere nequit; quantocumque ſplendore refulgeat, quocumque nominis ſui gloriam extenderit, eſt veluti rivus, qui, quo longius abiit a fonte, eo latius crevit. Qui fuerunt olim viri illi virtutibus inſignes, qui domos ſuas eo fulgore cooperuerunt, quo noſtri oculi perſtringuntur, ii vos nunc eſtis: illorum inſtincti ſucceſſibus, ingredimini

curriculum audacter, & honoris iter firmo vestigio terite. Rarorum illorum vita hominum tota ex succedentibus invicem certaminibus & victoriis contexta est : acuere in illos ignaviam & ignorantiam cupiditas ; odium, quo certius eos perderet, speciosam amicitiæ larvam induere ; subtilius venenum & fel amarius inspergere illorum moribus invidia ; neque a violanda illorum virtute calumnia sibi temperare : verum insidias omnes, quibus eorum probitatem captare malitia tentavit, retexit sapientia ; constantia repulit odii machinationes ; punita invidiam sunt continua virtutis incrementa ; & sceleris expers suique semper similis vita ad id calumniam adegit, ut ipsa se necessario silentio damnaret.

Parate vos iisdem certaminibus, eadem vitia conjuratis viribus oppugnabunt virtutes vestras, & continenti bello,

exercebunt ; ſoli parcunt mediocritati ; quæ ſola eis non officit. Sed non deerunt vobis auxilia ; vera enim Nobilitas, eam dico, quæ generis titulos virtutis inſignibus honeſtat, non in mediis hoſtibus indefenſos relinquet. Cæterum ne vobis ipſi deſitis, neque pugnantes animus deſtituat, imo obſtaculis pertinaciter obluctamini ; quo vehementius dimicatum eſt, eo dulcius victoria triumphantis animum titillat.

Ne tamen eum eſſe me credideritis, qui pravos ambitionis ſenſus inſpirare velim ; deteſtatur eos, quæ noſtram & mentem & linguam regere debet Religio. At non veſtrum hoc eſt profecto conſilium, ut vivatis ex tempore, eſt aliquid, quo tenditis ; atqui jubet Religio eam inire viam, quæ illuc vos ferat. Quæ vos inter cives collocavit ſupremi numinis ſapientia, hæc ad aliquam ſocietatis humanæ partem vocabit ; an

igitur illam, nisi noveritis officia, quibus continetur, sustinere poteritis?

Quicumque ad sacrum altaris ministerium accedunt, oportet ut cognoscant penitus divinæ fidei principia, quæ populum edoceant; consultissimum esse juris Magistratum decet, ut sectetur injuriæ vestigia, atque illam in tenebris, quibus involvit se, nec opinam opprimat; quis non proclamet, si jura civium defendere Ignorantia, si vocem infirmam & ignobilem justis & lacrymabilibus viduæ & pupilli doloribus immiscere audeat? A Medico, ut morborum naturam & eorumdem curandorum rationem calleat apprime, neque in tota corporis humani structura pars ulla vel minima sit, quæ illius oculum fugiat, & a Chirurgo postulant, ut ad vulnera tractanda manum afferat solertem ac levem, quam periti ducant oculi, eruditam eamdem frequenti exerci-

tatione, & consuetudine ad omnia artis munia, sive quid rarum ac difficile, sive quid vulgare & simplex inciderit, informatam. Neque non ipsæ artes hujus laboris onus subeunt: an terere colores & telis inducere Pictori, an Sculptori marmora extenuare detractione & donare forma, an secare lapides & ponere Architecto satis est? Negotiationem ipsam esse quoddam studii genus, inter omnes convenit, neque vero mediocriter amore & dignitate litterarum mercatoris industriam & opes commendari.

An unum se bellator eximium putabit, qui communi hac ediscendi officia sua necessitate solutus abeat? an illi artem ducendi exercitus & aciei instruendæ, an oppugnandæ vel defendendæ urbis modos, an belli leges & jus gentium, quibus observatis maxime vigescit militiæ disciplina, ignorare li-

cet ? nihil-ne proderit accurata regionum & locorum notitia ? An emittere unquam e manibus debet hiſtoriæ librum ? hic præclara magnorum imperatorum facta cognoſcet, percipietque ex eis, quibus ineſcari dolis hoſtes & in fraudem induci poſſint, quibus ipſe improviſo forte intercluſus aſtu, ex inſidiis illæſus evolet. An conſilia ſua bellator, niſi excoluerit facultatem dicendi, proponere ordine ſuo, an explicare lucide, an validis rationum momentis confirmare poterit ?

Etiamſi ex his ſtudiis ſola peteretur oblectatio homine digna, qui ad cogitandum natus eſt, quam haberet excuſationem, ſi dulciſſima hac & liberaliſſima animi remiſſione ipſe ſe privaret ? Verum an minus litterarum ac diſciplinarum amore, quam victoriarum ac triumphorum laude florent nomina Scipionum ? An majorem gladio Cæſar,

quam calamo gloriam adeptus eſt ? In clariſſimo Ludovici Magni principatu utrum magis admirabitur poſteritas, grande heroum decus, quos Europæ totius judicium celeberrimis antiquitatis ducibus æquavit, an inſignia litteratorum opera, qui pulcherrimis illis, quibus Athenæ & Roma ſuperbiunt, ingeniis palmam inviderunt ? Date igitur rationis conſiliis aures, & imprudentium ſermonibus obſtruite, neque quod ædificant Magiſtri, id manus diruant eo nocentiores, quo vos illis cariores eſtis.

Novi, & hoc patriæ gratulor, novi parentes eſſe, quos ſua non a ſcopo detorquet pietas : ut ſentiunt vim ſanguinis, ita pulchrarum cognitionum utilitatem non negligunt ; id enim pro certo tenent, liberis a parentibus nullam relinqui hæreditatem poſſe doctrina pretioſiorem. Noſtras illorum ſapientia lau-

des refert, ſed quam multorum aliorum cæcitatem deploramus ! gaudent hi, quod & familiæ ſuæ ſurculum & patriæ civem donaverint ; verum dixeritis eorum nihil intereſſe, & qualis ille civis, qui juvare ſocietatis commoda tenetur, & qualis futurus ſit ille ſurculus, qui ad id natus eſt, ut in gentis ſuæ decus adoleſcat. Fruſtra illis inſtitutio publica facilem & certam Naturæ officiis ſatisfaciendi facultatem præbet, terret imprudentes animos vel ipſe palæſtrarum noſtrarum aſpectus, & gelidos formidine implet.

At enim quorſum in ſtudio ſuperſtitum ſolis in libris linguarum quarumdam juvenem ſinas pretioſos tot annos conterere, primos illos vitæ annos, quorum fundamentis reliquorum ſpes innititur ? Quod ſi utilitas, quæ ex laboribus noſtris oſtenditur, in eo poſita eſſet omnis, ut juvenum caput vocabu-

lis inferciretur antiqui ſermonis, cujus in vita communi nullus eſt uſus, velum, quo ſe fraus obtegeret, ratio brevi dilaceraſſet: cum vero ſtent firmata conſtantibus tot ſæculorum & populorum ſuffragiis inſtituta noſtra, hinc ſatis ſuperque eſt, unde animos tacita ſollicitudine viri exſolvant boni, quos inanis anxios urit timor; hinc irrita cadunt quæcumque in nos venenata ſpicula inquieti virtutis hoſtes contorquent. Evellere ex hominum animis omnem omnino Religionis ſenſum prava iſta cupiant ingenia; verum palæſtræ publicæ torrenti molem objiciunt, quam ille neque frangere valeat, neque ſuperare; hinc tantus in nos furor inflammatur.

Vanis iſtorum hominum argumentis opponere poſſimus innumeram eruditorum virorum turbam, qui publicis e ſcholis prodierunt; uti poſſimus doctis tot ſcriptis, quæ mendacii & ignoran-

tiæ calumnias repellunt ; poſſimus adjicere linguas illas eſſe reliquarum fere omnium parentes, derivatum ex illis fluere doctrinæ guſtum elegantiorem, & præclaris græcorum latinorumque operibus, quæ ſalva temporum e ruinis ad nos pervenerunt, informatos clareſcere, quicumque Oratores, Poëtæ, Hiſtorici, & viri quolibet alio doctrinæ genere conſpicui linguæ noſtræ famam diſſeminaverunt longe lateque, & tanta autoritate donaverunt, ut omnium Europæ aularum lingua eſſe jampridem cæperit.

Verum æſtimate, quæſo, quantum doctrinæ congerat laboris amans & ſtudio deditus juvenis, qui publicæ inſtitutionis curſum ſequitur : callet omnium linguarum elementa ; verſatus in litteris gallicis, optimos antiquitatis ſcriptores notos habet, & hiſtoriæ monumenta evolvit ; ſuam illi artem poëſis,

ſuam eloquentia retexit ; tractavit Archimedis circinum, neque ullis Leibnitii & Neutonis doctrina tenebris involvitur, quas non mentis lumine diſcutiat ; nihil vero tam abſtruſum recondit Natura, quod non ſcrutetur ; tradita denique illi eſt in manu fax amica, cujus benigna lux gradientem in Religionis tramitibus dirigit.

Quod ſi tot tantarumque rerum ſcientiam tam paucis annis compararent viri ætate provectiores, an eſſet cur illos inſumpti in ea percipienda temporis pœniteret ? Mittuntur autem ad nos vel pueri, quorum mens nondum ſuas habet vires, vel juvenes, quos à ſtudii labore levitas ætatis avocat, & iis imbuuntur diſciplinis, quas vix capit rationis maturitas ! veſtram fidem, eruditiſſimi omnium ætatum viri, veſtram fidem, præclara noſtræ ætatis ingenia, an aperiri poteſt via docendi melior ?

At enim breviorem ſternit privata inſtitutio. Sciunt omnes, nemo non videt, verum quid eſt in hoc viæ compendio commodi? Non hoc loci nobis eſt animus neque de illis agere Magiſtris, qui a proceribus ad inſtituendos heroum nepotes accerſuntur, neque de iis, quos curriculum hoc noſtrum emenſos, parta laboribus noſtris gloria in principum palatia perduxit: ne illos quidem ſcrutabimur curioſius, qui privatos intra parietes educationi juventutis invigilant ſoli; neque Magiſtrorum publicorum & doctrinam & docendi facultatem, quæ quotidiana exercitatione perficitur, jactabimus; abſtinebimus ab eorum contentione incitamentorum, quibus impulſi utrique ad obeundum munus ſuum ſeſe accingunt: juvenum & laborem & progreſſum duntaxat attingemus.

Ut victoriam eo illuſtriorem repor-

tat miles, quo pugnat ſtrenue magis, obnixus non cedere; ſic mens, quo pertinacius incumbit ad vincendas difficultates, hoc altius in diſciplinarum viſcera penetrat. Agite, quæſo, ſtudioſi privatæ educationis defenſores, quem ad ſtudium ardorem afferre poſſit puer, qui parietibus iiſdem incluſus perpetuo, eumdem ſemper vultum intuetur, eamdem ſemper audit vocem? Varietatem hæc præſertim ætas poſtulat, varietas recreat ingenium, & illius vires reficit. Aliunde quæ traduntur, qui præcepta fovet calor, ejus autem, qui tradit ea, quo ſenſu mens erigitur, quo ſtudium excitatur motu, quo ſapore labor conditur? Languet præceptor in conſpectu unius diſcipuli, & gelidus frigore præceptoris diſcipulus torpeſcit.

Talis eſt privatæ educationis curſus, educationis vero publicæ qualis? exuite pauliſper odium vel antecaptas opi-

niones falſas, & rem mente liquida expendite. In educatione publica qui animorum ardor, quæ ſtudii fervet æmulatio? Magiſtrorum laborem non leviter pungit induſtria diſcipulorum, neque diſcipulorum induſtriam labor Magiſtrorum mediocriter extimulat. Quantum ipſi ſe alii alios erudiunt alumni! Quemadmodum in Academiis contingit, ut quicumque earum ſocietate gaudent, ii ſocios ſuos eorum participes faciant, quæ ab ipſis reperta ſunt; ſic in ſcholis noſtris opum litterariarum fit commercium quoddam, ita ut ingenii acumina, conceptus generoſi, ſententiæ rectæ, elegantes, aut excelſæ, ſermonis lepores, quæcumque tandem a variis ingeniis procreantur, ea in aliorum ingenia tranſeant, & ſint propria ſingulorum. Quænam igitur accommodata magis ingeniorum naturæ, quænam facilior & expeditior diſcendi ratio? Familiare quod-

dam esse colloquium dixeris, ubi sententiam suam libere proponunt omnes, colligunt suffragia singuli, & de rebus suo ipsi judicio decernunt.

Præcepta non vulgo retinet juventus, nisi quatenus eadem sæpissime iterantur. Librum legitis aliquem, an putatis vos, ubi semel evolveritis, intellecturos in eo esse optime, ac nisi retractaveritis pluries, & expenderitis accuratius, rectam de eo sententiam laturos? An æquum sit, quod ne ipsa quidem ætatis maturæ prudentia præstaret, id a teneræ ætatis levitate postulari? Quod quam sit veritati consonum, & ratio fatetur, neque probare experientia disiit hactenus; quod cum semper factitatum publicis in scholis fuerit, hinc studia in illis perpetuo floruerunt. Privatæ vero institutionis quæ methodus est, qui progressus? Lustrat rapido cursu puer omnes disciplinarum regiones, ex hac

in

in illam volat leviter, neque ullam repetit: ſingularum tenui tantum colore tingitur, qui color quam diu adhærebit!

Quam graviter deliqueritis, o parentes cæci, aliquando agnoſcetis, ſed agnoſcetis ſerius, neque ignorantiam liberorum veſtrorum, neque mala quæ hæc ignorantia pariet, aliis objectare poteritis.

An puero multum etiam prodeſt vivere ſolum, nulla fere conſuetudine cum æqualibus, & exercitatione huic ætati maxime neceſſaria carere? Nihil-ne unquam id Reipublicæ nocet? Non poteſt mendacium irrepere ſolerter, non veritatis vultum accommodare ſibi concinne, non periculoſa documenta inſtallare molliter? Quæ fallacia ipſum palæſtræ publicæ aſpectum reformidat, cum illam hujus aditu leges prohibeant.

Verum emenda-ne eſt morum detrimento ſcientia? Pulcherrimus juventu-

tis flos innocentia morum, quæ paternis in ædibus nulli patet obnoxia periculo, ſerpere in eas vitii contagio non audeat. Quaſi vero nemini notum ſit quos habere ſermones, quæ & exempla & conſilia dare rudes illi ſoleant mercenarii, quos proceribus famulos vel ignavia vel penuria addicit; quaſi nemo audierit unquam, quantum corruptelæ ſecum, quocumque ierint, otioſi illi trahant homines, quorum vita inutilis magna moliri videtur, quos luſus aut voluptas negotiis avellit urgentibus, & ad id cogit, ut tædium ſuum per domos circumducant. Ipſi quoque parentes an ſemper & ſibi & linguæ ſatis temperant? Nunquamne contingit, ut quanta puero debeatur reverentia, obliviſcantur?

Spectaculum quam longe aliud noſtræ offerunt palæſtræ! noti ſunt omnibus, quicumque publice docent, quorum vita in Religionis, Regis, Magiſtratus, &

civis conſpectu agitur omnis : ipſi ſe reverentur, neque enim minus ad gentem univerſam, quam ad ipſos pertinet ea, qua gaudere debent apud homines, fama ; cumque ex aliorum laboribus aliorum labores pendeant, tantaque propterea intercedat inter mutua eorum officia neceſſitas, hinc fit, ut ipſi ſibi invicem nolentes, ne cogitantes quidem, invigilent. Spirant virtutem illorum præcepta, hoc enim ita ſibi vere perſuadent, pulchrum quidem eſſe florere doctrina, ſed virtutem colere neceſſarium, ſoloque virtutis ſtudio ſtudia litterarum ardere. Hinc adeo credita eorum diſciplinæ juventus cuſtoditur oculis quaſi circumfuſa, qui id perpetuo curant, ut ab illa, quidquid nocere poſſit, removeant, quos illa, quacumque ſe verterit, apertos videt ſemper & intentos.

Nec non ipſi ſe alii alios mutuis tum exemplis tum caſtigationibus efficaciter

emendant alumni. Stare dixeris apud eos erectum ab ipsis tribunal, cujus aspectu territum horret vitium, quod adire sola virtus fidenti animo possit. Decretorum autem, quæ ex eo emanant, formido percutit eo vehementior, quod plerumque ad veritatis normam diriguntur.

Erige nunc animos, o schola nobilis, cujus e Magistris unus quod sim, id maximæ laudi duco, erige animos, o cæterarum Academiarum ut parens, ita exemplar, Academia Parisiensis: vanis ignorantiæ clamoribus aerem verberari sine; ad veritatem revoca, quos in errorem nimia credulitas impulit; qui vero claudunt oculos, ne lumina, quibus tota undique refulges, videant, hos vivere cæcos patere. Institutis tuis adhære constanter, perge ea sequi principia, quæ quam recta & utilia sint, tot sæculorum usus demonstravit. Nullo non tempore extiterunt, qui novas docendi artes pro-

ponerent ; ſed quæ illos extulerunt arrogantia, fraus & ignorantia, eædem iis exitio fuerunt ; tu vero tuum & robur & decus incolume ſemper conſervaſti : eadem illis ruina impendet, quicumque nunc ſuperbum adverſus te caput attollunt, tua vero gloria eadem permanebit. Stas validiſſimis poſita fundamentis, tibi pulcherrimam jurium ſuorum partem impertita divina autoritas eſt, te ſuprema Regum poteſtas umbra ſua protegit, tuæ incolumitati conſulit legum ſapientia, & meritorum tuorum magnitudini gratus civium animus par reſpondet.

Vos autem, optimi juvenes, quacumque in conditione naſci voluerit naturæ Autor, cogitate vos eſſe cives, atque adeo ea, quæ implenda vobis in communi hominum ſocietate erunt, officia ediſcite : hæc vos edocere noſtrum eſt, veſtrum autem ad præceptiones noſtras ardenti cupiditate diſcendi inſtructos ve-

nire : adjungatur labor pertinax, & idem vivida æmulatione incenſus ; verba ex ore noſtro excipite avidi, expendite attenti, & memoria fideles tenete : fovete animis pietatem illam, quam iis, quos parentes dedit Natura, debetis ; at qua veneratione vobis colendi ſint veſtrarum & notitiarum & virtutum parentes, ne unquam obliviſcamini ; ſic & vos progrediemini in ſtudia virtutis ac litterarum, & illi pulcherrimam, quam a vobis expectant, mercedem laboris obtinebunt.

DIXI.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancélier, un Manuſcrit qui a pour Titre : *Diſcours ſur l'Education*, &c. dans lequel je n'ai rien trouvé qui ne doive en favoriſer l'impreſſion. A Paris, ce 12 Juin 1763. SALMON, Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne.

Le Privilége ſe trouve au Livre intitulé, Selectæ e Novo Teſtamento Hiſtoriæ.

MUSÆ

AD

SUPREMUM SENATUM.

Cum fieret ſolemnis præmiorum Academiæ Pariſienſis diſtributio die 4â menſis Aug. anno Domini 1749.

AUGUSTI Proceres, Gentis præclara Togatæ
Lumina, legum oculi; Muſarum ornare triumphos
Ne pigeat, veſtræ pars hæc non ultima laudis.
Teque adeo, magnis quem natum rebus agendis,
Quem forti conſtantem animo, gravibuſque vigentem
Conſiliis & mente, ſuo Themis ipſa ſupremum
Rectoremque foro poſuit temploque miniſtrum,
Te laus iſta manet, pretiumque referre labori,
Et lauro redimere caput. Jam pompa parata eſt,
Jam vocat exultans ſtudiis ardentibus omnis
Parnaſſus: noſtræ juvenes pars lecta Palæſtræ,
Gloria quos tangit, quos veſtræ gratia frontis,
Suſpenſo meritas expectant corde coronas.

Cernitis, ut pulcher juvenilibus ignis ocellis
Emicat, ut varios varia pro mente colores
Vultus habet? Spes hinc hilares, timor inde fatigat,
Sollicitos, tanta est vobis placuisse voluptas!
Hos animis ignes, hæc tanta incendia laudum
Subjicitis; per vos Phœbeo impressa sigillo,
Præmia certa manent, famæ monumenta perennis.
Mentibus hinc teneris quam fervidus æstuat ardor!
Ut sacrum studio Pindum certante juventus
Læta petit! Saxis extantia saxa tenaci
Prensans ille manu, tendit superare cacumen;
Hic roseum tollens vultum & ruilantia flammis
Lumina, qua via nulla, viam secat, & levis altum
Evolat in culmen: si cui male-fida prementi
Sub pede saxa ruunt, si cujus fracta sequuntur
Captantes virgulta manus, non deficit; ipso
Acrior e casu, renovatisque impiger haurit
Intervallum animis: invictum in pectore robur
Suscitat ambitio vincendi atque æmula virtus.
Hinc quoties docta invitans ad prælia Phœbus,
Ostentat virides alto de monte corollas
Excutiens, mora nulla, volant, & spicula tendunt
Intrepidi, nullasque vices, nullosque labores
Non subeunt avidi. Jam non labor improbus illis
Est labor, immenso vel non sentitur amore.
At non rivalem victum rivalis acerbat
Victor, & ipse suum victorem haud spectat iniquo

Lumine victus ; abeſt generoſo pectore turpis
Livor : ubi pugnat laudum præclara cupido ,
Gloria , non odium , pugnas accendit honeſtas.
Creſcunt interea fœcundo exculta labore
Ingenia , hinc animis vigor , hinc audacia menti.
Namque ſolent rapido fortes ad grandia niſu
Tendere , in æternamque alacres erumpere lucem
Ingenio præſtante viri , cum pectora fervens
Æmulus ardor agit , doctrinarum ille repertor ,
Ingenii ille parens exhortatorque laboris ,
Ille animorum æſtus , ille & certamina laudis
Laudis amore fovens. Stimulos quatit ille potentes,
Impavidamque rapit ſupra martalia mentem.
Mollibus auſterum ſolers condire laborem
Illecebris , quid non juvenilia pectora cogat ,
Cum ſemel imbuerit ? Repetito plurima ab ictu
Scintilla excutitur , quæ , ni ſua pabula circum
Suppeditent , lenique aſpiret flamine ventus ,
Emicat incaſſum ; at foliis excepta , ſuoque
Circum paſta cibo , & ventis animoſa ſecundis ,
Dat ſtrepitum , ſubitoque ingentem effervet in ignem:
Sic perit ingenii vis ignea , ni colat alma
Sedulus arte labor ; jaceat labor ipſe , jacentem
Præmia ni tollant , ſtimulis ni gloria pungat.
Scilicet hoc veſtræ , Proceres , ſapientia menti
Indiderat , longuſque fori monſtraverat uſus.
Nam quoties quantaque animum dulcedine capti

Vidiſtis geminos, juvenum par nobile, ab umbra
Rhetorica in lucem primum prodire patronos,
Compoſitoſque fori inſolita contendere arena!
Pectus uterque pari laudum ſuccenſus amore,
Palmam ambit paribus ſtudiis: hinc ſurgit uterque
Maximus, inferior, nullo certante, futurus.
Æſchine oppoſito, flammis majoribus arſit,
Intonuitque magis fulmen Demoſthenis; urgens
Et vinci pudor, & vincendi gloria magnæ
Intendit mentis validas in prœlia vires.
Te quoque, te latiæ facundia maxima linguæ,
Impulit ad ſummum Hortenſi laus inclyta culmen;
Dum coquit inſomnem rivalis gloria, contra
Dum certas animis, dum ducis ab objice vires,
Jam victas armis, lingua tu vincis Athenas.
His ducti ſignis, & tam præclara ſecuti
Exempla, erigere Aonidum voluiſtis honorem
Altius, & veri haud dubium dare pignus amoris.
Sic fortes Molæi animæ, doctique Thuani,
Memmiadæque & Lamonidæ, jucunda poëtis
Nomina, conſpicuum Pindo indulſere favorem;
Sic etiam indulget, Themidis qui ex æde vocatus,
Regis adeſt lateri, cunctarum pondera legum
Excipere, & ſacrum dignus tractare ſigillum
Dagueſſœus, amans Muſarum & amatus ab illis.
Ergo florebunt ſtudiis majoribus artes
Ignibus accenſæ majoribus. Haud mora, ſurgent

Divite Muſarum gremio generoſa virorum
Ingenia, & regni partes diffuſa per omnes,
Publica ſolerti component commoda dextra.
Sic fluit irriguus, varios diviſus in alveos
Largus aquæ fluvius, terris felicibus ingens
Auxilium; fluctus qua volvit cumque, benignis
Floribus halat humus, gravidis vel flavet ariſtis.
Jamque adeo ſacris fulgebit clarior aris
Majeſtas, fundet divina oracula lingua
Plenior: Aonio nec-non e limite tendet
Ad duri melior Martis certamina miles,
Cum fortes oculata reget doctrina lacertos.
Vos quoque tantorum, Proceres, vos cauſa bonorum,
Carpetis veſtro meriti pro munere partem
Egregiam; Ex illis, quos fingit Pindus alumnos,
Patronique graves, juris legumque periti,
Atque Magiſtratus, partam Themide auſpice laudem
In gremium referent Themidis: ſic flumina lymphas
In patrem Oceanum, quas accepere, refundunt.
Felices igitur Muſas, quibus ecce refulget
Antiquum decus, & famæ laus illa prioris!
Jamque ſuas pavidi tenebras cæcamque paludem
Reſpiciunt ſteriles, promiſcua turba, poëtæ,
Verborumque leves ſine re, ſine pondere luſus,
Et teretes ſententiolæ, ſenſusque minuti.
Extimulat reſides animos, tardumque ſoporem
Gloria diſcutiet; veterum ſapor ille redibit,

Veri & dulcis amor, Naturæ & pulchra venuſtas;
Ignea ſublimes rapido ſuper aſtra volatu
Se tollent, celebres miracula ſplendida pompas
Attonitæ referent ſcenæ, tumuliſque reclusis,
Corneli erumpent grandes, dulceſque Racini.
Protinus in laudes aſſurgent æmula veſtras
Turba pii vates: memori vos carmine dicent
Muſarum eximium columen, Pindique patronos;
Tum curas Regnoque ſuper populoque, paternum
In Gallos animum adjicient; ut publica toti
Curatis, rerum obliti bene quiſque ſuarum.
At te, præcipuum quem virtus inclyta tollit,
Solertem ingenio, & celerem componere lites,
Te quoque præcipuo tollent ſuper æthera cantu:
Namque canent riſu circumlita labra decoro,
Et lætos oculorum ignes, frontiſque ſerenæ
Auguſtum decus; ut dubios & adire timentes,
Quam viſu facilis, tam leni affabilis ore,
Invitas, verbis & firmas blandus amicis;
Ut carus Regi populoque, ſalubria legum
Nec ſtringis nimius, nec ſolvis frœna remiſſus,
At medius placida tractas æqualia dextra.
Cantabunt: late cantantibus accinet orbis
Gallicus; ipſæ aderunt propiori numine Muſæ,
Infundentque pares cantandis laudibus ignes.

PLAN
GÉNÉRAL
D'INSTITUTION,

PARTICULIÉREMENT DESTINÉ

POUR LA JEUNESSE
DU RESSORT
DU PARLEMENT
DE BOURGOGNE.

A DIJON,

Chez CAUSSE, Imprimeur du Parlement, de l'Intendance & de l'Académie des Sciences.

AVEC PERMISSION. 1763.

A

NOSSEIGNEURS,

NOSSEIGNEURS

DU PARLEMENT

DE BOURGOGNE.

NOSSEIGNEURS,

J'AI l'honneur de préſenter à LA COUR, *cet Eſſai, comme un témoignage de la vénération profonde dont je me ſens pénétré pour cette auguſte Compagnie, chargée*

par état & par les dispositions particulieres du Prince, de veiller à l'instruction de la jeunesse ; c'est à elle que doivent s'adresser les vœux des Citoyens pour la perfection d'un Etablissement aussi avantageux pour la Société, que le sont les Ecoles & les Colléges. Je m'estime heureux de remplir ce devoir en vous consacrant le fruit de mon zèle pour le bien public ; & de vous prouver ainsi, que je suis avec un très-profond respect,

NOSSEIGNEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, P***

PLAN GÉNÉRAL D'INSTITUTION POUR LA JEUNESSE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

DES Bureaux d'adminiſtration pour la Régie des Colléges, Penſions & Ecoles ſitués dans le Reſſort du Parlement de Dijon.

IL eſt d'expérience qu'un Bureau compoſé de ce qu'il y a de plus reſpectable dans une Ville, dont les Membres exercent gratuitement leur miniſtere, conduit avec plus de ſageſſe & gouverne

avec plus d'intégrité qu'un ſimple Particulier : c'eſt ce qui fait qu'on a confié, à de telles Compagnies, la régie des Hôpitaux & de la plupart des Etabliſſemens publics ; & que le Roi, ſelon l'Edit qu'il a envoyé au Parlement de Paris, le 4 Février de cette année, & qui y a été enrégiſtré le même jour, établit, pour préſider à l'éducation publique, un Bureau compoſé de huit perſonnes : ſçavoir, l'Evêque ou ſon Délégué, les deux premiers Officiers de Juſtice, deux des premiers Officiers municipaux, deux des plus notables Citoyens, & le Principal du Collége. Au reſte, le Bureau peut prendre différentes formes, ſuivant les priviléges des perſonnes à qui appartiennent exclusivement la nomination des Chaires & des Offices dépendans du Collége. Quelque ſoit la forme qu'on lui donne, je l'appelle Bureau municipal ; parce que, plus ordinairement il ſera compoſé des premiers Magiſtrats de chaque Ville.

Le Principal s'y trouve comme Député perpétuel du Collége, pour y rendre les comptes de recette & de dépenſe, pour y expoſer les beſoins des Eleves & des Profeſſeurs, pour y

faire connoître les occupations de ceux-ci & les progrès de ceux-là ; enfin, il eſt, vers le Bureau, l'homme du Collége, &, vers le Collége, l'homme du Bureau.

L'autorité qu'on lui laiſſe dans le Collége à l'égard des Maîtres, ſous-Maîtres, Répétiteurs & auſſi, en ce qui concerne la régie des détails, ne doit pas être trop vague & trop indéfinie ; c'eſt pourquoi je crois, qu'au Bureau municipal, il faudroit ſubordonner un autre Bureau compoſé des Profeſſeurs des hautes claſſes ayant à leur tête le Principal & le ſous-Principal. Le ſecond Bureau adreſſeroit ſes délibérations au Bureau municipal qui viſeroit les comptes du Principal, les contre-ſigneroit, & veilleroit à l'examen des Maîtres, ſous-Maîtres & autres Suppôts du Collége, qui nommeroit ceux-ci & aviſeroit aux moyens de perfectionner le plan d'éducation ; ce Bureau s'appelleroit ſcholaſtique ou claſſique.

Enfin, pour maintenir l'unanimité dans l'inſtitution de la jeuneſſe de tout le Reſſort, je ſouhaiterois qu'on établît à Dijon un Bureau général compoſé, à perpépuité, d'un certain nom-

bre de Meſſieurs du Parlement & de deux Députés ; l'un du Bureau municipal & l'autre du Collége de chaque Ville du Reſſort, qui s'aſſembleroient de trois ans en trois ans, pour la diſtribution générale des prix. Les deux Députés de chaque Ville ſeroient nommés, chacun dans leur Bureau, à la pluralité des voix, & feroient leur voyage aux dépens du Collége, ſuivant la taxe du Bureau triennal.

Entrons dans un plus grand détail ſur les fonctions de chaque Bureau.

I. Le Bureau municipal auroit deux fonctions principales. La premiere : la ſurintendance ſur les Profeſſeurs ; il les nommeroit, les inſtitueroit ou deſtitueroit, avec les précautions de droit ; il auroit la police extraordinaire, jugeroit les différends entre les Profeſſeurs, ou entr'eux & les peres & meres de leurs Eleves. La ſeconde : l'adminiſtration des revenus du Collége ; il remettroit annuellement les fonds néceſſaires pour les honoraires des Profeſſeurs ; il fixeroit, ſur les remontrances du Bureau claſſique, la dépenſe des meubles, livres, inſtrumens & autres choſes néceſſaires à l'éducation de la jeuneſſe ; il ordonneroit de même, ſur

un fonds réſervé pour cela, des gratifications pour les Profeſſeurs & Citoyens qui auroient ſignalé, par quelqu'ouvrage véritablement utile, leur zèle pour l'éducation de la jeuneſſe. Sur le même fonds, il fixeroit le nombre des prix, récompenſes, encouragemens, retraites & penſions deſtinées tant aux Profeſſeurs vétérans, qu'aux Ecoliers. Ce ſeroit lui qui renouvelleroit les baux & adminiſtreroit tant les biens de Campagne, que ceux de la Ville, qui ordonneroit dans les uns & dans les autres, les réparations & améliorations convenables : enfin, il auroit toute la manutention qui lui eſt attribuée par l'Edit de Février dernier.

II. Le Bureau claſſique s'aſſemblera la veille des jours où devra s'aſſembler le Bureau municipal, pour régler les choſes que le Principal devra propoſer audit Bureau. Sçavoir : les plaintes de quelques-uns des Maîtres ou Ecoliers, le remplacement des Maîtres décédés, la liſte de ceux qui ſont en exercice, les procès verbaux de viſite des Ecoles, la liſte des jeunes gens qui ſe diſtingueront le plus chaque année, & qui auront remporté les prix de ſemeſtre, la propoſition de quelque

nouvelle méthode de perfectionner l'enſeignement, enfin tout ce qui concerne la police ordinaire des Ecoles & du Collége.

III. Le Bureau triennal préſidera à la diſtribution des grands prix; il taxera la dépenſe des voyages, il maintiendra l'uniformité de l'enſeignement, réglera les fonds que chaque Collége doit fournir pour les frais communs entre leſdits Colléges; ordonnera des Livres & Auteurs qui doivent être enſeignés dans chaque claſſe pour les trois années ſuivantes: c'eſt à ce Bureau que s'apporteront donc les mémoires ſur les inconvéniens qu'on auroit remarqué dans l'inſtitution actuelle, ſur les moyens d'émulation, ſur les Sujets diſtingués en qui on reconnoîtroit un certain mérite & des talens ſupérieurs, ſur le progrès des études dans chaque canton, & enfin ſur la fidélité des Profeſſeurs, Maîtres & Maîtreſſes à remplir leur devoir. Le tout ſeroit comme un réſumé des procès verbaux de viſite faits pendant les trois années.

CHAPITRE II.

Des divers Etabliſſemens deſtinés à l'éducation de la jeuneſſe, & qui ſeront ſous la régie des ſuſdits Bureaux.

Puiſqu'il eſt queſtion, aujourd'hui, d'apporter une réforme dans l'inſtitution de la jeuneſſe, & par conſéquent dans les mœurs de la Nation entiere; il faut que le nouveau Plan embraſſe l'éducation des enfans de l'un & l'autre ſexe, de ceux de la Ville & de la Campagne. Les femmes influent plus qu'on ne le croit ſur les mœurs d'une Nation; qu'on liſe les Hiſtoires de différens Peuples & on s'en convainquera : à Lacédémone, elles formoient des Guerriers : à Athénes, elles entretenoient le goût des Arts & de l'Eloquence; ſi elles avoient toujours eu des mœurs à Rome, Rome ſubſiſteroit peut-être encore. Les Dames ignorent-elles le pouvoir qu'elles ont ſur les hommes, & combien la gravité des mœurs réunie en elles à la douceur du caractere & aux lumieres d'un eſprit cultivé, ſeroit capable de changer, je l'oſe dire, la

face d'une Nation entiere. Heureuſe révolution ! qu'on devra certainement à l'attention qu'on aura de procurer aux filles l'éducation dont elles ſont capables.

Mais non ſeulement l'éducation doit s'étendre aux deux ſexes, elle doit s'étendre encore aux enfans de tout état & de toute condition, le fils du Laboureur & celui de l'Artiſan doivent être auſſi précieux à la ſociété que les autres enfans. C'eſt ce qui me fait eſpérer qu'on accueillera un projet dont l'utilité principale conſiſte à embraſſer l'éducation des enfans des deux ſexes & de tout état.

I. Je diſtingue quatre ſortes d'Ecoles pour les garçons.

1°. Celles de la Campagne & de la Ville pour les enfans des Laboureurs, Vignerons, Jardiniers & Agriculteurs.

2°. Celles des Bourgs & des Villes pour les enfans d'Artiſans.

3°. Celles des Villes pour les enfans des perſonnes aiſées & les jeunes Gentilhommes, où ils ſeront élevés juſqu'à l'âge de neuf ou dix ans, d'où ils entreront dans les Humanités.

4°. Enfin, les Colléges où, dans les claſſes du matin, on fera un cours

d'humanités latines, & dans celles du ſoir un cours d'humanités françoiſes ; ce dernier cours ſera deſtiné à tous, au-lieu qu'on n'admettra au latin que ceux en qui on trouvera de la diſpoſition pour les langues.

II. Je diſtingue également pour les filles quatre ſortes d'Ecoles.

1°. Celles de la Campagne où on leur apprendra l'économie ruſtique.

2°. Celles de la Ville pour les pauvres filles auſquelles on enſeignera le ménage & les fonctions de Domeſtiques.

3°. Celles des Bourgs & des Villes où l'on formera des Ouvrieres & de bonnes meres de famille.

4°. Enfin celles des Villes où on formera des Demoiſelles & Filles de qualité.

CHAPITRE III.

Du nombre des Maîtres & Maîtreſſes, & de celui des Profeſſeurs dans chaque Collége.

I. Dans chaque Village il y aura au moins un Maître d'école ; s'il eſt ſeul

il ſera marié, enſorte que ſa femme puiſſe prendre ſoin des filles, tandis qu'il veillera à l'éducation des garçons.

II. Dans les Villages où l'on pourra établir un Maître & une Maîtreſſe, & où les fonds ſuffiront à cet établiſſement, on fera deux Ecoles, l'une pour les garçons & l'autre pour les filles.

III. Dans les Bourgs il y aura, ſi cela ſe peut, deux Maîtres, l'un pour les enfans des Agriculteurs, & l'autre pour ceux des Artiſans. Deux Maîtreſſes, l'une pour les pauvres filles & pour celles qui ſont deſtinées aux travaux de la Campagne, & la ſeconde pour les filles Ouvrieres. Il y aura de pareils établiſſemens dans les Villes où il n'y aura pas de Collége.

IV. Dans ces dernieres: il y aura de plus un Répétiteur de grammaire françoiſe & latine, qui puiſſe diſpoſer les enfans de qualité & ceux des Bourgeois aiſés à entrer dans quelque Collége.

V. Dans les petites Villes où il y a Collége, on aura un Maître pour les Agriculteurs, un pour les enfans

d'Artiſans, une Maîtreſſe pour les filles pauvres & pour celles qui ſe deſtinent aux ouvrages de la Campagne, une autre Maîtreſſe pour les Ouvrieres, un Répétiteur de grammaire qui le ſera auſſi des claſſes, & un cours d'humanité depuis la ſixiéme à la ſeconde.

VI. Dans les Villes Epiſcopales, outre les Maîtres ci-deſſus, il y aura une ou pluſieurs Maîtreſſes pour les Demoiſelles, le nombre de Répétiteurs ſera proportionné au nombre des Ecoliers.

Outre le cours d'humanité, il y aura un Profeſſeur de philoſophie, un de phyſique & de mathématique, un d'éloquence, un de théologie poſitive & d'Ecriture Sainte, un de diſcipline Eccléſiaſtique qui enſeignera auſſi l'Hiſtoire de l'Egliſe.

VII. Dans la Ville Capitale enfin, les Freres de la Doctrine Chrétienne tiendront Ecole gratuite pour tous les enfans des Pauvres, des Vignerons, Laboureurs & Agriculteurs.

Les Sœurs de la Charité tiendront Ecoles gratuites pour les pauvres filles qu'elles éleveront à la baſſe économie pour en faire de bons Domeſtiques.

Les Urſulines tiendront Ecoles gratuites de filles Ouvrieres, & les Dames Ste. Marthe formeront des Maîtreſſes pour la Campagne. Enfin l'on choiſira, parmi les filles d'honnête famille, celles qu'on croira les plus capables d'élever les Demoiſelles pour former des Ecoles où celles-ci reçoivent une éducation convenable. Pour les enfans d'Artiſans on établira des Maîtres particuliers, il y aura enfin des Répétiteurs pour les claſſes & des Inſtituteurs pour la grammaire.

VIII. Chaque Collége aura un Principal qui ſera dans les petits Colléges l'ancien Profeſſeur, dans les Colléges de Ville Epiſcopale il ſera Préfet des claſſes, dans celui de la Capitale il aura l'inſpection particuliere ſur les hautes claſſes, il aura un ſous-Principal qui ſera Préfet de penſion & des baſſes claſſes.

Le Collége de Dijon aura, outre ces quatre Profeſſeurs en théologie, un de poſitive, un qui enſeignera ce qui concerne le Sacrifice & les Cérémonies Eccléſiaſtiques, la doctrine & la pratique des Sacremens, un de diſcipline & d'Hiſtoire Eccléſiaſtique, un d'Ecriture Sainte, un Profeſſeur d'éloquence

qui donnera le matin des leçons pour la Chaire, & le soir des leçons pour le Barreau, un Professeur de logique, de métaphysique & de morale, un de physique & d'histoire naturelle, un de hautes mathématiques, un de génie, de dessein & d'architecture, un d'agriculture, un de grec & de poëtique, enfin depuis la seconde à la sixiéme, cinq Professeurs d'humanités françoises & latines.

IX. Outre ces Professeurs, pour compléter un cours de science, il ne faudroit plus que cinq Professeurs, un de botanique & de chimie médicale, un d'anatomie & de chirurgie théorique, un d'institut & de théorie médicale, un de pratique médicale, un enfin de vétérinaire pour la cure des bestiaux de la Province. Toutes ces Chaires une fois établies, il ne seroit pas difficile d'étendre à toutes les priviléges de la faculté de Droit.

CHAPITRE IV.

Du choix des Maîtres, Maîtresses & Professeurs.

I. Selon la disposition de l'Edit de

Février dernier, l'inſtitution des Maîtres, ſous-Maîtres & Précepteurs, appartient, dans le Collége, au Principal ; c'eſt auſſi à lui qu'appartiendra l'inſtitution des Maîtres & Maîtreſſes de la Ville & de la Campagne, qui enſeigneront dans le territoire du Bailliage de chaque Collége ; mais la nomination deſdits Maîtres & Maîtreſſes appartiendra au Bureau claſſique, & les inſtitutions délivrées par le Principal, ſeront ſignées de lui, de l'ancien Profeſſeur, contre-ſignées par le Secretaire dudit Bureau & ſcellées du Sceau du Collége.

On laiſſera en place les Maîtres & Maîtreſſes qui enſeignent actuellement juſqu'à leur décès ; on les aſſujettira ſeulement à prendre des inſtitutions qu'on leur accordera facilement ſur le certificat du Curé & de l'aſſemblée de chaque Paroiſſe, & ils ſeront obligés de ſe conformer pour l'enſeignement, au nouveau Plan qui leur aura été tracé.

II. Le Bureau municipal, ſur les mémoires du Bureau claſſique, nommera une Supérieure des écoles de filles qui ne ſera pas âgée de moins de quarante ans ; qui ſera verſée dans l'é-

ducation de la jeuneſſe, & qui ſera, accompagnée d'une ancienne Maîtreſſe, la viſite des autres Ecoles du ſexe.

III. C'eſt au Bureau municipal, qu'appartient le choix des Profeſſeurs, Principal & ſous-Principal. Si je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de confier les claſſes à un Corps de réguliers, ce n'eſt point que je doute qu'elles ne réuſſiſſent entre leurs mains, & qu'à certains égards ce ne fût pour la jeuneſſe un avantage très-réel. Mais je vois par-là une reſſource de moins pour exciter parmi les Citoyens l'amour de l'étude, le zèle de la gloire des Lettres, & cette raiſon ſeule me détermine à deſirer que les Colléges ſoient confiés à d'autres qu'à des Compagnies de réguliers. D'ailleurs, un Citoyen dans ſa Patrie, dans le ſein de ſa famille, eſſentiellement & immédiatement aſſujetti à l'animadverſion publique, aura mille raiſons de s'acquitter avec honneur de ſes fonctions. Il faut l'avouer, ſi dans la plupart des Villes l'Etabliſſement des ſéculiers dans les Colléges n'a pas réuſſi, c'eſt peut-être parce qu'ils étoient étrangers, n'ayant ni le même intérêt à remplir leurs obligations, ni la même tendreſſe pour des Eleves

qu'ils n'avoient point vu naître & dont ils ne connoiſſoient point les familles. Qui ſçait encore ſi ces étrangers ont ſçu ſe prêter ſuffiſamment au génie d'une Nation qu'ils n'avoient point aſſez pratiquée?

IV. Que nos Colléges deviennent, au milieu de nous, un principe d'émulation; que les Moines, les Eccléſiaſtiques, les Laïcs, pourvû qu'ils ſoient du Pays, & qu'ils ayent l'honneur de leur famille à conſerver auſſi bien que le leur; que tous puiſſent également concourir au bien public, & participent au bénéfice de ce nouvel établiſſement: je ne vois à cela aucun inconvénient; j'y vois au contraire, je le répéte, un principe d'émulation toujours ſubſiſtant dans chaque Ville; & ces places, quelque modique qu'en ſoit le revenu, ſont, entre les mains des Magiſtrats, des récompenſes qui les feront reſpecter & chérir des Peuples, à proportion que le mérite de ceux à qui elles ſeront diſtribuées fera plus d'honneur à leur choix.

V. Quant à la maniere de choiſir les nouveaux Maîtres qu'on deſtine à la jeuneſſe; la voie ordinaire & celle

qui paroît la moins ſuſpecte, eſt le concours, ſoutenu & même précédé de quelque réputation d'eſprit & de talent, & accompagné du témoignage public de la religion & des mœurs du Candidat. Mais cette voie eſt-elle bien aſſurée ? Le talent de faire un diſcours public & de donner avec appareil une leçon préparée, eſt-il le même que celui d'enſeigner familiérement ? Doit-on porter dans les Ecoles ce feu, cette paſſion avec laquelle on diſpute dans les concours, tels au moins qu'ils ſe pratiquent dans les Univerſités ? Un Candidat y développe, il eſt vrai, quelques talens ; mais ſont-ce ceux qui doivent former l'Inſtituteur de la jeuneſſe ? Et parce qu'un homme aura plus de mémoire, plus de hardieſſe qu'un autre, s'enſuivra-t-il qu'il aura plus de talens réels que lui pour cette fonction ?

Voici donc ce que je croirois le plus expédient pour ce premier choix ; je diſtinguerois entre les hautes claſſes & les humanités. Les hautes claſſes exigent des talens ſi publics, qu'il eſt moralement impoſſible que quelqu'un les poſſéde, ſans qu'il jouiſſe de la réputation qui y eſt attachée. Lorſque le Bureau ſe ſera formé, il fera afficher

le nombre des places qu'il aura à donner, & invitera tous ceux qui prétendront à quelqu'une d'elles à apporter leur nom, surnom, âge & profession entre les mains du Secretaire; les personnes qui connoîtront quelqu'un que sa modestie empêcheroit de se montrer, seront priées de les indiquer au susdit Bureau, les places seront adjugées à la pluralité des voix, sans concours, pour la premiere fois seulement.

Dans la suite il y aura concours, mais entre les Eleves reconnus capables de remplir une place, indépendamment de l'acte public ou des compositions auxquelles on les assujettira; alors le concours sera moins établi pour juger de la capacité d'un homme, que pour justifier le choix du Bureau, & donner au public une idée du progrès des études.

Pour ce qui est des humanités : on proposera le concours; les Candidats traiteront chacun quelque point de l'éducation de la jeunesse dans un discours qu'ils prononceront en public; ils feront une leçon de littérature proportionnée à la classe qu'ils souhaiteront enseigner, qui sera tour à tour sur les langues latine & françoise, & ils feront des compositions où l'on ait la preuve

de leur ſagacité à diſcerner le génie des deux langues.

On pourroit reprocher ici à l'ancienne inſtitution de nous laiſſer ſans Maîtres capables de remplacer avec avantage les premiers, ſans livres propres à guider les nouveaux Profeſſeurs, ſans reſſources pour jetter les fondemens du nouvel Etabliſſement auquel on penſe, & par conſéquent privés de régles certaines pour juger de la capacité de ceux qui aſpireront aux places des Colléges. Mais les raiſons de ce reproche étant auſſi celles du parti que l'on prend aujourd'hui contre cette forme d'éducation, nous ne devons pas attendre de grandes lumieres, pour le choix actuel des Maîtres, d'un concours fait ſelon les méthodes uſitées juſqu'à préſent. Le choix même des Juges ſera embarraſſant & difficile, car s'il eſt des arts ſur leſquels le goût naturel éclaire ſuffiſamment ceux qui n'en ont point étudié les principes; il en eſt auſſi dans leſquels il faut être verſé profondément pour pouvoir juger du mérite de ceux qui ſe préſentent pour les enſeigner; tels ſont par exemple, la Théologie, les Mathématiques, la Phyſique, &c.

Au reſte, la meilleure maniere d'éprouver un Sujet & de juger de ſon mérite, eſt de l'examiner, ſans qu'il s'en apperçoive, ſans appareil; dans une converſation qui roule ſur le talent avec lequel il paroît ſe préſenter; alors on le met ſur le ton de l'entretien qui eſt celui qu'il doit tenir dans ſa Chaire avec ſes Ecoliers; on voit s'il poſſéde à fond ſa matiere; s'il eſt fondé en bons principes; s'il a la facilité de parler nettement & avec préciſion; s'il ſçait intéreſſer l'oreille qui l'écoute, *&c.*

Pour ce qui concerne les Maîtreſſes d'Ecole: dans ce nouveau Plan, laiſſant en exercice celles qui y ſont, on tâchera de les réunir deux à deux dans les Villes & dans les Bourgs, enſorte que l'une, c'eſt-à-dire la plus jeune, ait l'Ecole des enfans depuis cinq juſqu'à neuf, & la plus âgée, l'Ecole des plus grandes depuis neuf juſqu'à quatorze ans. Dans les petites Villes la plus âgée des Maîtreſſes ſera Supérieure des Ecoles qui ſeront ſituées à une lieue de ſa demeure. Dans les grandes Villes, il y aura une Supérieure dont l'unique occupation ſera de viſiter les Ecoles & penſions de filles, une fois en quinze jours,

jours, avec chacune des Maîtreſſes tour à tour, & de faire des conférences ſur la meilleure maniere d'élever la jeuneſſe avec toutes les Maîtreſſes réunies, les Jeudis de chaque ſemaine. Cette Supérieure ſera nourrie dans la penſion des Demoiſelles, & y préſidera; elle ſera remplacée en cas de maladie, d'affaire ou d'abſence, par la plus ancienne Maîtreſſe des Demoiſelles.

Pour choiſir cette Supérieure & ces Maîtreſſes du premier ordre, il faut les chercher parmi ces Demoiſelles de qualité qui ayant de la naiſſance, des ſentimens & une certaine éducation, joignent le cœur le plus noble à un eſprit cultivé & dégagé de ce goût pour les minuties, qui rend la plûpart des femmes inhabiles à un emploi ſi important.

CHAPITRE V.

De la maniere de perpétuer dans les Colléges une ſucceſſion de bons Maîtres.

Chaque Profeſſeur de hautes claſſes choiſira, à la fin de ſon cours, avec

l'agrément du Bureau municipal, parmi ceux de ſes Ecoliers qui ſe ſeront le plus diſtingués, deux Eleves qui, à ce titre, recommenceront ſous le même Profeſſeur un nouveau cours, tantôt répondant, tantôt donnant des leçons, ou les expliquant en ſa préſence. Après le choix qu'on en aura fait, il ſera reçu bourſier, & vivra, pendant le ſecond cours, aux dépens du Collége qui lui donnera la nourriture & le logement ſeulement; il ſera Préfet de chambre & Répétiteur dans la penſion. Après ſes cours, il ſera Répétiteur externe & recevra, des Ecoliers, tels appointemens qu'il plaira au Bureau municipal de fixer une fois pour tout; delà il pourra, avec ceux de ſon ordre, concourir aux Chaires qui vaqueront: & en cas d'égalité de talens, la Chaire ſera donnée au plus ancien.

II. Après que le cours d'humanité ſera fini pour la premiere fois, tous les Profeſſeurs d'humanité choiſiront, parmi ceux qui auront fait ce nouveau cours tout entier, quatre Eleves qui ſeront Bourſiers & Répétiteurs de penſion pendant deux ans, puis ſubrogés dans les places vacantes de Maîtres & de Répétiteurs externes, &

qui enfin lorſqu'il vaquera une Chaire d'humanité, concoureront à celle de ſixiéme.

III. Ces ſortes de Bourſiers n'exiſteront que dans le Collége de Dijon; les Villes de la Province ſeront exhortées à fonder pour ſe procurer d'excellents Maîtres, de pareilles places dans le Collége de la Capitale, d'où le Bureau municipal de ces Villes les tirera pour les employer dans les Maîtriſes & dans les Profeſſorats lorſqu'ils vaqueront.

IV. Les Profeſſeurs à commencer par la ſixiéme, monteront de Chaire en Chaire juſqu'à la Seconde, lorſque celle-ci ſera vacante, & lorſque quelqu'un d'eux viendra à décéder ou à ſe retirer, celui qui le ſuivra immédiatement remplira la Chaire, & pour cela, il ſollicitera l'attache du Bureau municipal.

V. Les places de Principal & ſous-Principal ſeront données par le Bureau municipal à des hommes ſçavants dans l'art de gouverner les autres hommes, des principes deſquels on ſoit aſſuré, qui n'ayent point à partager leur attention entre les ſoins du Collége &

des ſoins domeſtiques, à la mort ou au récez du Principal, le ſous-Principal entrera dans ſa place avec l'agrément du Bureau municipal.

CHAPITRE VI.

Des fonds qu'on pourra employer à l'Etabliſſement des Ecoles & aux Honoraires des Maîtres.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'éducation que lon deſtine à la jeuneſſe lui fût donnée toute gratuitement, & que les Profeſſeurs, Maîtres & Maîtreſſes puſſent vivre honorablement du fruit des libéralités publiques, & de celles des Fondateurs.

Il eſt probable que les fonds attachés au Collége de Dijon, ſuffiront & au-delà pour l'entretien des Profeſſeurs qu'on y emploiera; mais ſoit qu'ils ſuffiſent, ſoit qu'on ait beſoin de ſupplément, je crois qu'il faut les partager en cinq parties proportionnelles à l'emploi qu'on en fera.

La premiere partie ſera une ſomme fixée pour les cas extraordinaires & pour les groſſes réparations des Domaines, ſomme que l'on groſſira an-

nuellement de l'excédent des revenus ſur la dépenſe.

II. On deſtinera une ſomme pour les gages du Receveur, pour ceux des Domeſtiques néceſſaires à la Ville ou à la Campagne, pour les viſites des bâtimens & réparations annuelles.

III. Les ſommes ou partie de celles qui ſervent à payer actuellement les penſions des Jéſuites, ſeront à leur décès appliquées à payer aux Maîtres vétérans, ou à ceux qui ſe ſeront rendus, en quelque maniere que ce ſoit, utiles au Public pour ce qui concerne l'inſtruction de la jeuneſſe, des penſions, retraites ou autres gratifications honorables.

IV. On taxera encore ce qu'il ſera convenable d'employer par an pour les récompenſes & pour la ſolemnité de leur diſtribution.

V. Enfin on fixera les appointemens des Régens & Profeſſeurs, de maniere qu'ils puiſſent vivre honorablement & garder la décence convenable à leur état.

Si l'on veut joindre au Collége de Dijon une penſion pour la jeune Nobleſſe de la Province, en taxant cha-

que Penſionnaire à trois cents cinquante livres, on trouvera ſur cette ſomme la nourriture des Penſionnaires & celle des Eleves ſous-Maîtres dont nous avons parlé, qui préſideroient aux exercices de chaque ſalle de Penſionnaires, ſous la perpétuelle inſpection du ſous-Principal. En augmentant la penſion de cinquante livres de plus, on pourroit payer dans le Collége des Maîtres pour la muſique, pour l'art de monter à cheval, pour les armes, *&c.* qui achevroient l'éducation de cette jeune Nobleſſe. Car il faut que le Collége de la Capitale ſoit monté de façon à ſervir de ſupplément à tous les autres, & à ne rien laiſſer à deſirer, ſoit pour l'éducation de tous les ordres d'enfans, ſoit pour la perfection de tous les talens.

Il faudroit auſſi, comme nous l'avons déjà dit, établir une Maiſon pour l'éducation des jeunes Demoiſelles, où on les tiendroit en penſion, & où, ſous l'inſpection de l'Evêque & des Magiſtrats, elles recevroient une éducation chrétienne & civile; & comme il n'exiſte point de fonds pour un pareil Etabliſſement, les parens ſeroient obligés d'y contribuer, en payant d'a-

vance une ſomme convenable, & on pourroit, pour ne rien riſquer en commençant, propoſer les places de Penſionnaires dans ce Collége par ſouſcription, aux parens. On y recevroit les jeunes Demoiſelles, depuis l'âge de huit ans juſqu'à celui de ſeize.

On pourroit encore tirer des ouvrages de broderie en or, en ſoie, en laine & en fil, ainſi que des ouvrages en tapiſſerie auſquels on appliquera les Demoiſelles, de quoi ſuppléer à la modicité des penſions que pourroient donner les Demoiſelles des familles mal-aiſées, & recevoir gratuitement, dans la penſion qui leur ſera deſtinée, la plûpart d'entr'elles, ſous le bénéfice du produit des ouvrages de toutes les Penſionnaires. On en fera de même par rapport aux filles ouvrieres, dans les Villes où il n'y aura point d'Etabliſſement gratuit fondé pour elles.

Comme il y a à la Campagne beaucoup d'inégalité dans le revenu des Maîtriſes, on pourroit, ayant la liſte qu'on tirera de ces Maîtriſes, & de leurs revenus pour les rendre utiles autant qu'elles doivent l'être, faire ſuccéder aux plus lucratives ceux qui occupent les moindres, ce qui établiroit l'émulation entre les Maîtres.

Enfin, à Dijon, comme on prendra ſoin des filles Ouvrieres dans les Communautés que j'ai déſignées plus haut, il ne ſera pas difficile d'obtenir des Fondateurs, les nominations affectées à des filles pour leur apprendre des métiers, afin que, ſans perdre leur droit, ils appliquent leurſdites nominations aux fils des pauvres Artiſans.

Au reſte ſi les penſions que l'Arrêt du 11 Juillet ordonne être payées aux Jéſuites des trois & des quatre vœux, abſorboient une trop grande partie du revenu attaché au Collége, ou ſi les revenus n'étoient point ſuffiſans; pourlors, ce ſeroit une néceſſité d'impoſer les parens à une ſomme légere, * comme cela ce pratique à Rheims: ſçavoir, de ſix livres par an pour chaque Ecolier externe qui ſeroient perçus par le Receveur, pour tenir lieu de dédommagement & de ſupplément aux Profeſſeurs.

Lorſque je vois des parens donner depuis ſix juſqu'à douze livres par mois, pour des Maîtres de muſique, de danſe, *&c.* je crois qu'aucun de ceux qui ſont

* A Rennes les parens ont été impoſés à douze livres de ſupplément pour chaque Ecolier.

aisés ne se trouveroient surchargés de payer annuellement les six livres dont je parle, à un Maître qui auroit une trentaine d'Ecoliers, cela feroit environ 200 livres, qui, ajoutées à ses honoraires, lui feroient un sort honnête, sur-tout s'il étoit logé dans le Collége.

CHAPITRE VII.

Des enfans qu'on admettra dans les Ecoles & dans les Colléges.

Les hommes appartiennent plus à la Société qu'ils ne s'appartiennent à eux-mêmes : les Magistrats dépositaires de l'intérêt public, peuvent donc disposer à leur gré de l'éducation des enfans. Que les peres élevent eux-mêmes leurs enfans, on respectera les droits de la nature ; s'ils s'acquittent comme ils le doivent de cette fonction, leurs enfans ne peuvent avoir de meilleurs Maîtres qu'eux ; mais, au reste, vu l'excellence de la nouvelle méthode, vu les droits de la Société sur les enfans comme sur le reste des hommes, il ne doit point être permis aux peres & meres de donner à leurs enfans d'autres Maîtres que

ceux qu'approuveront les Magiſtrats : ſoit qu'à cauſe de la délicateſſe de leur tempéramment, ils leur procurent une éducation privée ; ſoit que par d'autres raiſons eſſentielles ils ne puiſſent leur procurer l'éducation publique ; il faut toujours que l'on ſache quel eſt le Maître que l'on charge de leur éducation & quelle eſt la maniere dont il procéde. Il faut que ces Précepteurs ou Gouverneurs ayent l'attache du Bureau municipal. Et comme les Curés ſont obligés par état de connoître toutes les familles de leur Paroiſſe, ils ſeront chargés de les viſiter tous les ans & d'envoyer le rôle des enfans des deux ſexes avec leur âge, & ils certifieront qui ſont ceux qui fréquentent les Ecoles & qui ſont ceux qui ne les fréquentent pas : ſi parmi les enfans qui ne fréquentent pas les Ecoles, il en eſt qui reçoivent une éducation privée, le nom du Précepteur & la cauſe pour laquelle l'enfant ne fréquente pas, ſeront exprimés ſur le rôle. Ces enfans élevés en particulier, ſi leurs Maîtres ont l'attache du Bureau, pourront être admis dans le Collége pour y concourir aux prix avec ceux de leur âge, cette condeſcendance at-

tachera ces Maîtres à la méthode des Colléges, & maintiendra juſques dans les études particulieres l'uniformité d'enſeignement, ce qui eſt eſſentiel. S'il eſt des parens qui, malgré les reſſources que leur offre l'éducation gratuite, abandonnent leurs enfans & les laiſſent conſumer dans l'oiſiveté leurs premieres années, ils méritent d'être repris ſévérement par le Bureau municipal qui pourvoira à ce qu'ils ſoient élevés ſelon leur condition.

Vu le nombre de Communautés de filles où l'on reçoit des penſionnaires, on s'étonnera peut-être que je propoſe des établiſſemens en faveur des jeunes perſonnes du ſexe. Mais que l'on faſſe attention que la plupart des vertus ſociales demeurent ſans exercice dans les Communautés faute d'occaſion de les pratiquer, que le monde ne peut y être connu tel qu'il eſt, que le ſilence & le repos des Cloîtres eſt oppoſé à l'activité qui fait le mérite & le caractere d'une bonne mere de famille, que l'habitude de ne rien voir par ſoi-même, de ne ſe mêler de rien dans les penſions monaſtiques, d'y être ſans ſociété, ſans exemples tels qu'ils les faut pour former une bonne œconome, inſ-

pire aux jeunes filles qu'on y éleve, je ne ſçais quel éloignement pour les ſoins domeſtiques & pour toutes les occupations capables d'appliquer leur eſprit.

Ces raiſons que j'ai pu détailler, je penſe, ſans faire injure aux Communautés Religieuſes, ſuffiroient pour déterminer Meſſieurs les Magiſtrats à l'établiſſement que je propoſe; mais il en eſt une plus preſſante, c'eſt que faute de moyens pour donnner à leurs filles une éducation convenable, beaucoup de Gentilshommes ſont obligés de les tenir à la Campagne où elles perdent l'eſpérance d'un établiſſement avantageux. Nous avons vu ci-deſſus comment il ſeroit poſſible de ſubvenir gratuitement à leur éducation & à leur nourriture depuis l'âge de dix ans au plus tard juſqu'à celui de ſeize.

Pour conclure ce chapitre, je répete qu'en général, aucun Sujet du Roi, aucun membre de la Société ne doit échapper aux yeux vigilans du Magiſtrat depuis la plus tendre enfance, juſqu'à ce que fondé ſur de fermes principes, & devenu par habitude du bien plus fort, pour ainſi dire, que la contagion du mauvais exemple, il puiſſe

marcher ſeul ſans crainte de s'égarer, ni d'être aux autres un ſujet de chute.

CHAPITRE VIII.

Des Colléges gouvernés par des Religieux, des penſions de Communautés, des penſions de Maîtres particuliers & des Etrangers qui arriveront dans la Ville pour y exercer quelque talent diſtingué qui ait rapport à l'éducation de la jeuneſſe.

Les Carmes à Semur & à St. Jean-de-Lône, les PP. de l'Oratoire à Beaune, les Antonins à Belley, les Joſephites à Louans, *&c.* ſont chargés de l'inſtitution de la jeuneſſe. En faiſant part à ces Colléges des priviléges & immunités de ceux qu'on va renouveller, on les verra ſe prêter avec plaiſir aux nouveaux arrangemens, ils acquéreront, par là même un état de ſolidité, enſorte qu'on ne les verra plus perdre leur réputation & la recouvrer pluſieurs fois dans une ſeule génération, comme celui de Louans qui rentre aujourd'hui dans la célébrité

qu'il avoit autrefois, & qui étoit tombé dans une espèce d'oubli.

Pour fixer dans ces Colléges les meilleurs sujets, il seroit utile de leur assigner un entretien honnête & de leur procurer, gratuitement & par préférence, toutes les commodités qui pourront leur faciliter les moyens d'étudier; qu'on ajoute à cela une pension annuelle de 150 livres, dont chaque Professeur puisse disposer à son gré, le voilà dans une situation gracieuse, & ces places seront dans les vues même du Général de chaque ordre des récompenses dont il gratifiera ceux de ses Religieux qui lui paroîtront les avoir méritées par des talens réels.

Le Bureau municipal des Villes où seront ces Colléges, les visitera & s'efforcera d'y exciter l'émulation; il aura sur les pensions des Communautés & sur celles des Particuliers, le même droit d'inspection & de visite: enfin s'il arrive quelqu'un dans une Ville qui ait quelque talent relatif à l'éducation de la jeunesse, lorsque l'Etranger aura fait preuve de son talent, il sera admis à l'exercer. Si son mérite est si rare & si supérieur qu'il ne craigne point la concurrence, & qu'il soit digne de

l'attention du public, on s'efforcera de l'arrêter par une penſion.

Ceci aura lieu ſur-tout par rapport aux Sciences & aux Arts pour leſquels il n'y aura point de Maîtres actuellement établis dans les Villes du Reſſort. En un mot, on ne ſçauroit employer trop de moyens pour rendre, ſur-tout la Capitale de cette Province, le ſéjour des Sciences & des Arts.

Un ſeul homme autrefois étoit capable de faire la réputation d'une Ville & d'y attirer une multitude d'Etrangers. Si Rhodes n'avoit pas poſſédé le fameux Retheur Molon, Ciceron n'eût jamais abordé dans cette Iſle. Je voudrois même que pour maintenir l'émulation, le Profeſſeur de rhétorique fît tous les ans à l'entrée des claſſes, en françois, l'éloge de quelques-uns des grands Hommes qui ont illuſtré la Bourgogne.

CHAPITRE IX.

Des enfans que l'on éleve dans les Hôpitaux.

Meſſieurs les Adminiſtrateurs des Hôpitaux étant à peu près les mêmes

que ceux des Colléges, il leur ſera facile de faire obſerver, par rapport aux filles & aux garçons qu'on y éleve, les mêmes loix que celles qu'ils établiront pour l'éducation des filles Ouvriéres & des enfans des Artiſans, puiſque leur ſortie de l'Hôpital ſe termine, pour la plupart, à entrer en métier.

De cette ſorte il n'y aura aucun Citoyen qui n'ait été dès ſa plus tendre jeuneſſe, l'objet de la ſollicitude du miniſtere public, & qui ne s'eſtime heureux d'avoir vécu dans un ſiécle qu'une telle révolution dans les études rendra à jamais mémorable.

CHAPITRE X.

De la deſſerte des Chapelles de chaque Collége.

Les fondations faites chez les Jéſuites ſont de trois ſortes. 1°. Quelques Offices & un certain nombre de Meſſes à dire pendant le cours de l'année.

2°. Des retraites pour différentes perſonnes.

3°. Des biens attachés au Collége pour certaines Chaires. Les Principal, ſous-Principal & les quatre Profeſſeurs

ſeurs en théologie qui ſeront toujours Eccléſiaſtiques, pourront acquitter ou faire acquitter les fondations qui ne conſiſtent qu'en des Meſſes ou en certains Offices qui ne ſont que des ſervices de morts, puiſque les Jéſuites ne faiſoient point d'Office public. Ce Bénéfice accoîtra donc au profit du Collége, en augmentant le revenu des Eccléſiaſtiques qu'il eſt juſte de payer ſéparément pour des fonctions différentes. D'ailleurs il pourra y avoir pluſieurs Eccléſiaſtiques dans d'autres Chaires qui partageront avec les premiers, & les fonctions Eccléſiaſtiques, & le revenu de ces fonctions.

Pour ce qui concerne les retraites, je ne révoque point en doute leur utilité, mais elles ne conviennent pas toujours à des perſonnes mariées; un mari ſeroit repréhenſible de quitter ſa maiſon, ſes enfans, ſes affaires pour quelques actes de piété qui ne lui ſont pas même conſeillés; on peut encore tourner une partie de ces fondations au profit du Collége, en établiſſant tous les Dimanches & Fêtes, dans la Chapelle dudit Collége, des Conférences ſuivies ſur les principaux devoirs qu'impoſe la Religion au Chrétien, au Ci-

toyen, au Pere de famille, & qui tiendroient lieu des Dominicales qui s'y prêchoient; au profit du Séminaire, en y établiſſant des retraites pour les jeunes gens, pour les perſonnes libres & pour les Eccléſiaſtiques. Les Profeſſeurs en théologie ſeroient chargés des premiers, les Prêtres de l'Oratoire & autres tenant le Séminaire, des retraites, il ſeroit défendu aux derniers d'y recevoir des perſonnes mariées, ſi elles n'étoit d'un certain âge & délivrées des embarras d'une famille. Enfin les troiſiémes fondations accroiſſent viſiblement au profit des Colléges.

CHAPITRE XI.

De la Bibliothéque, &c.

Il faut que chaque Collége ait une bibliothéque qui ſoit publique dans chacune des grandes Villes, il faudra par conſéquent deſtiner un fonds qui ſerve annuellement à l'entretien de cette bibliothéque & des cabinets de phyſique, d'hiſtoire naturelle & de mathématiques deſtinés au Collége; il faudra auſſi établir une perſonne à qui la garde des cabinets & de la biblio-

théque ſoit confiée, & pour rendre cette perſonne encore plus utile, on pourra lui confier le Secretariat du Bureau municipal, & lui aſſigner pour tout cela des appointemens convenables. Ceci n'aura lieu que pour le Collége de la Capitale. Dans les autres Villes un de Meſſieurs du Bureau fera la fonction de Secretaire, les Profeſſeurs en théologie & de philoſophie ſeront Bibliothécaires tour à tour, & le Profeſſeur de phyſique ſera gardien des cabinets de phyſique & de mathématique, à cauſe du peu de détail dont tous les emplois ſont chargés dans les Villes où la bibliothéque ne ſera pas publique.

CONCLUSIONS

De la premiere Partie.

Voilà ce me ſemble la forme générale la plus avantageuſe que l'on puiſſe donner au nouvel établiſſement que la diſſolution de la Société oblige de former; il n'y a rien qu'il ſoit impoſſible d'exécuter dans ce Plan, & rien qui ne tende par la voie la plus ſure & la plus ſimple, à l'uniformité de

l'inſtruction ; au reſte, s'il manque quelque choſe à ce deſſein, il aura l'avantage d'être expoſé à des yeux clair-voyants ; le zèle de la Patrie & du bien public qui éclaire les grands Magiſtrats auſquels j'ai l'honneur de le préſenter, ſçaura bien en reconnoître les imperfections & ſuppléer ce qui y manque. Mais entrons dans de plus grands détails, & après avoir traité de la forme générale que l'on peut donner à l'inſtitution de la jeuneſſe ; appliquons-nous à voir ce qu'il y a de plus particulier. Sçavoir, quelles ſont les fonctions du Principal, du ſous-Principal, des Profeſſeurs, des Maîtres & des Maîtreſſes, les honneurs par leſquels on les diſtinguera ; quel eſt l'ordre qui s'obſervera dans chaque Claſſe & dans chaque Ecole, ce qui concerne les récompenſes & les punitions, le temps de l'étude & celui de la récréation, les examens & exercices publics, & enfin les exercices de la Religion.

PLAN GÉNÉRAL D'INSTITUTION POUR LA JEUNESSE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des fonctions du Principal & de celles du ſous-Principal.

LA fonction la plus eſſentielle eſt ſans doute celle de Principal : pour la remplir, il faudroit un homme qui joignît beaucoup d'expérience dans l'éducation de la jeuneſſe, & une certaine étendue de connoiſſances à la régularité des mœurs & à l'eſprit de gouvernement. Une douce ſévérité, une

grande égalité d'ame, un extérieur qui ſoit modeſte ſans être compoſé, affable ſans être familier, achevent le tableau qu'on doit ſe former de celui qui mérite d'être prépoſé à un Etabliſſement ſi utile à la Société. Voici qu'elles ſeront ſes fonctions & celles du ſous-Principal.

I. Le Principal viſitera une fois en trois mois les hautes claſſes, il diſtribuera deux fois l'an des prix dans chaque claſſe, aux trois Ecoliers dont le Profeſſeur aura été le plus content pendant le cours du ſemeſtre; il ſe chargera de la groſſe dépenſe de la penſion & du Collége, c'eſt-à-dire, de la dépenſe pour les groſſes fournitures, pour les gages des Domeſtiques, pour l'achat des livres & inſtrumens néceſſaires; il clorra ſes mémoires & les fera contre-ſigner par le Secretaire du Bureau du Collége & par le plus ancien des Profeſſeurs. Il viſitera une fois l'an toutes les Ecoles de la Ville avec le ſous-Principal, & il en rapportera les procès verbaux de viſite au Bureau municipal. Lorſqu'il ſe préſentera à ce Bureau, il y apportera ſes mémoires de dépenſe & de recette contre-ſignés par les perſonnes auſquelles il aura

donné de l'argent, ou desquelles il en aura reçu. Cet argent qui composera sa recette ne consistera que dans les quartiers de pension & dans les fonds que lui donnera le Bureau municipal pour subvenir aux frais communs & nécessaires, pour l'achat des prix, pour la distribution des honoraires des Professeurs, lesquels leur seront distribués d'avance, à compter du jour où ils prendront possession de leur Chaire. Les procès verbaux de visite d'Ecoles de Campagne lui seront adressés; on lui écrira aussi le décès des Maîtres ou leur récez, afin qu'il pourvoie promptement à leur remplacement. Il veillera en général à l'observation des présens réglemens, & tiendra note des manquemens qu'on y aura fait, afin que le Bureau municipal y pourvoie, s'il n'a pas pu par ses avis corriger ou prévenir les abus. S'il y a pension dans le Collége, ce sera au Principal à examiner & à recevoir les Pensionnaires. Il visitera la pension tous les mois, interrogera les Pensionnaires pour sçavoir d'eux s'ils sont contens de la nourriture qu'on leur donne, des soins des Maîtres, sous-Maîtres & de ceux des Domestiques; il interrogera

ceux-ci de même pour ſçavoir s'ils n'ont pas reçu quelque mécontement des Ecoliers, *&c.* & il dreſſera procès verbal de cette viſite qu'il rapportera au Bureau municipal. Ce ſera auſſi au Principal à examiner en préſence d'un ancien Profeſſeur, les Maîtres & Maîtreſſes qui ſe préſenteront pour gouverner quelqu'Ecole, les Répétiteurs, Précepteurs & autres Perſonnes que l'on attachera à l'éducation des Perſonnes de condition, &, ſur ſon rapport, le Bureau du Collége leur permettra de ſe charger de ces emplois ou les leur refuſera. Le Principal ſera ſoumis à l'animadverſion du Bureau municipal, où il rendra tous les ans des comptes qui ſeront la récapitulation de tous ceux qu'il aura rendu chaque mois, & s'il y a quelque plainte fondée à faire contre lui, elle ſera adreſſée au Bureau municipal avec les preuves; ce dernier Bureau ne jugera rien ſans l'avoir entendu dans ſes défenſes, pour leſquelles il aura un délai qui ne ſera pas moindre de quinze jours. Il en ſera de même de tous les ſous-Principaux, Profeſſeurs, Maîtres & autres Sujets du Collége.

Le

II. Le ſous-Principal remplacera le Principal dans les cas de maladie ou d'abſence, il ſera chargé des détails de dépenſe pour la penſion, il tiendra regiſtre des effets que chaque Penſionnaire aura apporté, des meubles de chaque chambre ou ſalle, il préſentera tous les mois ſes comptes au Principal devant le Bureau du Collége, où étant arrêtés, le Principal s'en chargera en recettte & en dépenſe devant le Bureau municipal. La police ordinaire des baſſes claſſes le regardera auſſi bien que celle de la penſion; il aura l'œil ſur les Maîtres, ſous-Maîtres, Précepteurs, Domeſtiques & Ecoliers. Il fera deux fois l'an dans chacune des baſſes claſſes, la viſite & la diſtribution des prix de ſémeſtre dont il dreſſera procès verbal. Il fera tous les trois mois la viſite des Ecoles de la Ville, prendra les noms de tous les enfans de chaque Ecole, & s'informera de ceux que leurs parens n'y envoient pas, des Perſonnes, s'il y en a, qui enſeignent ſans avoir l'attache du Bureau d'adminiſtration; ſi les enfans aſſiſtent réguliérement à leur Paroiſſe : il recevra auſſi les procès verbaux de viſite faite par la Supérieure dans les Eco-

les & penſions de filles, & les viſitera lui-même une fois l'an, pour voir ſi les réglemens y ſont bien obſervés. Il rapportera du tout un compte exact au Principal, ainſi que de tout ce qu'il aura fait pendant ſon abſence ou à ſa place, afin que celui-ci en rende compte au Bureau municipal. Dans ce Bureau le ſous-Principal ſera admis à remplacer le Principal lorſqu'il ſera abſent.

CHAPITRE II.

Des fonctions des Maîtres & Maîtreſſes de Campagne, & de l'ordre qui s'obſervera dans leurs Ecoles.

I. Les Ecoles de Campagne s'ouvriront tous les ans le lendemain de la Touſſaints, & continueront ſans congé juſqu'au Dimanche des Rameaux, les Dimanches & Fêtes exceptés. Et afin que les enfans n'oublient point pendant l'Eté ce qu'ils auront appris pendant l'Hyver, toutes les Fêtes & Dimanches, depuis le ſecond après Pâques juſqu'à celui qui précéde la Touſſaints; après Vêpres qui ſe diront toujours à trois heures juſqu'à ſix heures du ſoir,

les Maîtres & Maîtreſſes feront la répétition de tout ce qu'on aura appris pendant l'Hyver.

II. Ce réglement n'aura lieu que pour les enfans qui pourront aider leurs peres & meres dans les travaux de la Campagne. Les Ecoles ne ſeront fermées pour les enfans qui auront moins de dix ans accomplis, que depuis la S. Jean juſqu'à la mi-Octobre ; il ſeroit même à ſouhaiter que dans chaque Village il y eût une chambre commune où l'on ſoignât les enfans depuis l'âge de quatre ans juſqu'à dix, pendant que leurs peres & meres iroient en moiſſon ou en vendange ; & que le Maître d'Ecole & ſa femme en fuſſent chargés, ſans avoir à s'inquiéter d'autre choſe que de leur éducation ; cela laiſſeroit le loiſir à un plus grand nombre de Villageois d'aller en moiſſon, & le profit des ouvrages ſe trouvant réparti plus également entre les Habitans de la Campagne, les jeunes gens & les pauvres, qui n'ont pour ſubſiſter que le ſecours de leurs bras, pourroient acquitter les charges civiles avec plus de facilité.

III. Lorſque les enfans ſuivront en moiſſon ou en vendange leurs peres

& meres, ils auront ſoin d'aſſiſter les Fêtes & Dimanches aux Ecoles des Villages où ils ſe trouveront, ils en tireront la même utilité que s'ils reſtoient chez eux, puiſque l'enſeignement ſera le même dans tous les Villages du Reſſort.

IV. Les Ecoles qui ſe tiendront pendant l'Hyver une heure le matin & autant le ſoir des Fêtes & Dimanches, ſerviront uniquement à faire chanter aux enfans des Cantiques ſpirituels contenans l'expoſition de la Foi & de la morale Chrétienne, à faire lire & expliquer l'Evangile du jour, & à répéter tous le Catéchiſme qu'on aura appris pendant le cours de la ſemaine.

V. Toutes les Fêtes & Dimanches les garçons & les filles s'aſſembleront dans leurs Ecoles, pour aller de-là, en ordre, aux Offices Paroiſſiaux, où ils auront une place marquée ſous les yeux du Maître & de la Maîtreſſe; il en ſera de même les jours ouvrables lorſqu'ils aſſiſteront à la Meſſe pour laquelle, ainſi que pour les Offices, les Curés, Vicaires ou Deſſervants auront une heure réglée; ils doivent

cette attention aux Paroiſſiens, & eu égard au bon ordre qui doit regner, quoiqu'en diſe une vieille maxime, que le *dernier coup de cloche appartient au Curé.* Il eſt vrai qu'il peut le retarder lorſque ſon miniſtere le demande ailleurs indiſpenſablement, mais c'eſt abuſer de cette maxime que de la faire ſervir à autoriſer un déſordre réel.

V I. Les Ecoles de garçons & celles de filles ſeront partagées en deux claſſes; la premiere, des enfans depuis l'âge de quatre ans juſqu'à celui de ſept & de huit ans; la ſeconde, depuis ce dernier âge juſqu'à celui de quatorze pour les filles, & ſeize pour les garçons.

V I I. Elles s'ouvriront les jours ouvrables depuis huit heures du matin juſqu'à onze, & depuis deux heures après midi juſqu'à cinq au ſon de la petite cloche de la Paroiſſe; la claſſe du matin commencera par la priere du matin, & celle de l'après midi finira par la priere du ſoir que l'on fera toujours en françois, ſelon le conſeil de St. Paul qui veut que l'on prie dans une langue que l'on entende.

V I I I. Les Ecoles ſeront aux frais des Communautés, fournies d'un petit

nombre de livres néceſſaires qui ſeront, 1°. Le Nouveau Teſtament. 2°. Le Pſeautier traduit en françois & diſtribué ſelon le nouveau Breviaire. 3°. Le Catéchiſme du Diocèſe, celui de Fleuri & celui de Nantes ou de Bourges. 4°. L'abrégé de l'Hiſtoire de l'Ancien Teſtament. 5°. La petite Vie des Saints faite par M. l'Abbé Gouget. 6°. Un Recueil de maximes de morale tirées des livres ſapientiaux, intitulé Morale du St. Eſprit; il y aura deux exemplaires de chacun de ces livres, l'un pour l'Ecole des filles & l'autre pour l'Ecole des garçons; on placera les mêmes livres dans toutes les Ecoles des Villes & des Bourgs.

I X. On apprendra à lire aux enfans des deux ſexes le françois avant le latin ſelon la méthode de M^r. de Launoy; cette méthode a réuſſi par tout au-delà des eſpérances de ſon Inventeur & n'eſt pas diſpendieuſe; on leur donnera les principes de la Religion dans le petit Catéchiſme hiſtorique, & ceux de l'écriture en même-temps qu'on leur apprendra à lire, enſorte qu'ils écrivent tous les jours une partie de leur leçon. On leur racontera de vive voix quelques traits

de l'Hiſtoire de l'Ancien & du Nouveau Teſtament qu'on leur fera répéter tour à tour.

X. Dans la ſeconde claſſe des garçons les Maîtres enſeigneront, outre la lecture & l'écriture, l'arithmétique, l'arpentage, l'agriculture & le pleinchant. On donnera aux Maîtres les traités où ils puiſeront des lumieres ſur ces ſciences. Ils commenceront leur claſſe du matin par une récitation d'une diviſion de pſeaumes & par la lecture d'une page de l'Ancien Teſtament, & ils finiront celles du ſoir par la récitation d'une autre diviſion de pſeaume & par la lecture de la vie du Saint du jour. Le Nouveau Teſtament ne ſe lira que les Fêtes & Dimanches.

X I. Les ſecondes claſſes de filles ſe gouverneront de la même maniere, & on leur enſeignera la même choſe qu'aux garçons, même l'arithmétique & l'agriculture, afin qu'au défaut de leurs maris, lorſqu'elles ſeront établies, elles puiſſent veiller à la conſervation de leur bien & de celui qui leur ſera affermé; la vigilance de la femme réparera les fautes du mari, & il ſera utile aux Maîtres des Domaines de

Campagne & aux Seigneurs de pouvoir compter ſur deux perſonnes à la fois pour la conſervation & la culture de leurs héritages. A la place de l'arpentage on leur donnera des leçons ſur le ſoin des beſtiaux qui les regarde particuliérement, & on leur apprendra à manier l'éguille pour les ouvrages de couture les plus communs.

XII. Dans les Cantons éloignés des Villes & que l'on diſtribuera par diſtricts ſur la liſte qu'on fera des Maîtriſes, le plus ancien Maître & la plus ancienne Maîtreſſe viſiteront chacun les Ecoles de leur ſexe; cette viſite ſe fera une fois en ſix ſemaines dans chaque Ecole, & celui qui la fera ſera accompagné du Curé du Lieu qui contreſignera ſon procès verbal de viſite; la même choſe aura lieu pour les Ecoles de filles.

XIII. Tout ce qui vient d'être dit au ſujet des Ecoles des garçons de la Campagne, ſera obſervé par rapport aux enfans des Agriculteurs qui habitent les Villes & Bourgs du Reſſort.

CHAPITRE III.

Des fonctions des Maîtreſſes des Villes & Bourgs & de l'ordre qui s'obſervera dans leurs Ecoles.

I. Il y aura comme nous l'avons vu dans la premiere partie, trois ſortes d'Ecoles de filles dans les Villes, les unes pour les pauvres filles que l'on élevera comme à la Campagne & à qui l'on apprendra ce que l'on nomme le ménage & la baſſe économie, qui conſiſte dans le ſervice domeſtique, dans la vente & l'achat des menues denrées; il faut apprendre à celle-ci à tenir les mémoires de recette & de dépenſe, les Loix de la Religion & de l'état qui concernent les devoirs des Domeſtiques; on leur donnera auſſi des inſtructions ſur la maniere de gouverner les petits enfans d'une maiſon, ſur la façon dont elles ſe doivent comporter lorſqu'elles ſe trouveront dans une maiſon où il y aura des Domeſtiques de différent ſexe.

II. Les Ecoles s'ouvriront tous les

jours excepté le Jeudi & le Dimanche, le matin depuis huit heures juſqu'à onze, & depuis deux heures après midi juſqu'à cinq heures du ſoir. Elles vaqueront depuis le Jeudi Saint inclusivement juſqu'à la derniere Fête de Pâques, & depuis l'ouverture des moiſſons juſqu'au Lundi après les vendanges dans les Pays où il y en aura, & juſqu'au Lundi après la clôture des moiſſons s'il n'y a point de vendanges à faire dans le Pays.

III. Les filles qui entreront dans ces Ecoles auront au plus cinq ans & demi, & elles fréquenteront juſqu'à l'âge de ſeize ans, elles en ſortiront à cet âge ou tout au plutôt à l'âge de quatorze ans pour être miſes en condition; ſi paſſant de ces Ecoles elles fréquentent les Ecoles de filles Ouvrieres juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans, on pourra les en tirer pour les faire Maîtreſſes de Campagne & même plutôt au cas qu'elles épouſent quelqu'un de ceux que l'on deſtine aux Maîtriſes des garçons pour les Villages.

IV. Les Ecoles des filles Ouvrieres ſeront gouvernées par des Maîtreſſes pieuſes, inſtruites & habiles dans les

ouvrages de couture; les unes se chargeront d'enseigner à coudre en linge; d'autres dans les étoffes; d'autres à raccommoder les dentelles; les Ecoles de filles ne varieront que par rapport à la différence des métiers auſquels on y appliquera les jeunes Eleves qui les fréquenteront depuis l'âge de cinq ou ſix ans juſqu'à celui de quinze ou ſeize.

V. Les Ecoles s'ouvriront tous les ans à la Touſſaints, elles ne vaqueront que la quinzaine de Pâques, les Fêtes & Dimanches & les Jeudi de l'année; elles ſe fermeront depuis les vendanges ou depuis le premier d'Octobre juſqu'au premier Novembre.

V I. Les Ecoles pour les Demoiſelles s'ouvriront tous les ans depuis la St. Martin juſqu'à l'Aſſomption Notre-Dame, elles vaqueront pendant la quinzaine de Pâques, tous les Dimanches & Jeudis de l'année.

V I I. Les Maîtreſſes que l'on donnera aux Dlles. ſçauront au moins bien lire, bien écrire, compter & faire quelques ouvrages diſtingués, comme broder en laine, en ſoie, en or, faire de la tapiſſerie, deſſiner, peindre en mignature, coudre au linge fin,

faire de la dentelle, elles les inſtruiront de leur Religion par la lecture d'un Ouvrage qui en contienne une expoſition détaillée. Elles leur enſeigneront l'Hiſtoire ſacrée, l'Hiſtoire ancienne & l'Hiſtoire moderne; elles leur donneront des connoiſſances ſur l'exiſtence & ſur les attributs de Dieu, ſur l'immortalité de l'ame, ſur l'art de raiſonner juſte. On leur fera retenir quelques beaux endroits choiſis de nos Poëtes; on leur apprendra les régles de la politeſſe & de la bienſéance; on leur donnera des leçons ſur les mœurs, ſur l'économie, ſur l'art de gouverner une maiſon. Et on ne placera à la tête de ces Maîtriſes, dans la ſuite, que des Demoiſelles auſquelles la médiocrité de leur fortune, où le goût pour l'éducation de la jeuneſſe, ne permettra point d'enviſager d'autre Etabliſſement plus avantageux.

VIII. C'eſt auſſi de cette Ecole & de la précédente que les Seigneurs pourront tirer d'excellentes Gouvernantes d'enfans, & les Dames des filles de compagnie; il ſera utile que le Bureau d'adminiſtration ne perde pas de vue les plus excellens Sujets, afin de les rappeller lorſque le bien public l'exigera

au gouvernement des Ecoles, & le Bureau aura ce droit ſur toutes celles qui y auront été admiſes gratuitement & ſur des nominations.

XI. Il n'y aura d'Ecoles publiques pour les Demoiſelles, que dans les grandes Villes & dans les Monaſteres de Religieuſes; dans les Bourgs & petites Villes, il y aura des Ecoles de filles ouvrieres.

X. Chaque Fête & Dimanche de l'année la Maîtreſſe de chaque Ecole de fille menera à la Grand'Meſſe Paroiſſiale toutes ſes Eleves, depuis l'âge de dix ans & au-deſſus, dans des places que la Fabrique du Lieu leur aura aſſignées, où elles ſeront à portée d'entendre les inſtructions du Paſteur. Elle les conduira auſſi au Catéchiſme depuis cet âge juſqu'à celui de quatorze ou quinze; enfin elle les conduira auſſi à Vêpres, ayant attention de ne point leur inſpirer de goût pour d'autres dévotions que pour les actes de piété qui ſont ordonnés à tous les fidéles, c'eſt à leur Confeſſeur à les conduire de la voie des préceptes dans celle des conſeils lorſqu'il juge à propos.

XI Elle les menera auſſi à confeſſe

l'avant-veille des principales Fêtes, laiſſant chaque enfant libre de ſe choiſir un Confeſſeur dans ſa Paroiſſe, qui étant averti ſe trouvera à l'Egliſe, à l'heure indiquée, ce ſera ordinairement depuis quatre heures après midi juſqu'au ſoir. Cet article aura lieu pour les Maîtres d'Ecole à l'égard des garçons auſſi bien que le précédent.

CHAPITRE IV.

Des fonctions principales des Maîtres des Bourgs & Villes, & de l'ordre général qui s'obſervera dans leurs Ecoles.

I. Les Ecoles de charité & celles des enfans de Vignerons, Laboureurs, Manouvriers, ſeront ſur le même pied que celles de la Campagne; on y donnera même des leçons d'agriculture à ceux qui ſe deſtineront au travail de la terre, & des leçons de plein-chant à tous ceux qui auront la diſpoſition pour le chant, afin qu'ils puiſſent être utiles à leur Paroiſſe & ſoutenir le chœur dans la célébration du Service Divin, cela les attachera à leur Paroiſſe & les éloignera de la débauche

ſi commune aux Ouvriers les Fêtes & Dimanches.

II. Les enfans ne quitteront ces Ecoles que pour apprendre des métiers, ou pour prendre le travail de leur pere; ils pourront auſſi de ces Ecoles paſſer dans la claſſe du génie pour y apprendre la coupe des pierres, l'aſſemblage, la qualité & le mélange des liaiſons que l'on emploie aux bâtimens, s'ils ſe deſtinent à la Maçonnerie. S'ils ſe deſtinent à l'état de Charpentier, ils pourront y venir apprendre la coupe & l'aſſemblage du bois, la connoiſſance des piéces à bâtir. Mais ils ne pourront être reçus Entrepreneurs ni Architectes, s'ils n'ont fait un cours complet d'Architecture. Ce ſera dans les Ecoles dont nous avons parlé ci-deſſus, que l'on choiſira des Maîtres pour la Campagne; avant que de les y envoyer, on les obligera de fréquenter deux ans le cours d'Agriculture.

III. Comme les jeunes gens de famille ne ſont pas tous portés à apprendre le latin, & que cela ſeroit aſſez inutile à la plûpart d'entr'eux; on fera des Ecoles particulieres pour ceux que l'on deſtine au commerce, aux finances, *&c.* ils y apprendront, comme dans

les précédentes, à lire, à écrire & l'arithmétique; on leur apprendra de plus à tenir les livres, à faire des comptes. Les régles du commerce, les Loix & Ordonnances à ce ſujet ſeront l'objet de leurs études. Cependant depuis l'âge de huit à neuf ans, dès qu'ils ſçauront lire & écrire, ils aſſiſteront aux claſſes du ſoir, des humanités, pour y apprendre la langue françoiſe, l'hiſtoire & la littérature. Ainſi leurs exercices chez leurs Maîtres ſe feront le matin.

IV. Les Répétiteurs qui formeront auſſi à part un ordre de Maîtres emploieront le temps des claſſes du Collége à exercer les jeunes enfans, qui ne fréquenteront point encore, dans la lecture, l'écriture, dans les conjugaiſons & déclinaiſons françoiſes & latines; ils recevront les Ecoliers au retour des claſſes du matin & du ſoir, & leur aideront à préparer l'ouvrage qui leur ſera donné à rapporter. Ces Maîtres & ceux dont il eſt parlé au n. III. de ce chapitre, ne préſenteront, à la rentrée du Collége, pour y être admis, que les enfans qui ſeront bien exercés ſur les conjugaiſons & déclinaiſons françoiſes & latines, qui ſçau-

ront écrire lisiblement, & qui auront une teinture suffisante des premiers principes des deux langues. Ces enfans ne seront admis que sur un examen sévere du Bureau des Professeurs.

V. Chacun des Maîtres, lorsqu'il sera malade ou absent, demandera du secours au Principal qui lui enverra un des Boursiers du Collége pour le remplacer.

VI. Les Répétiteurs externes ne pourront répéter que deux classes au plus, ainsi il y aura un Répétiteur pour la sixiéme & la cinquiéme, un pour la quatriéme & pour la troisiéme, un pour la seconde. Dans les grandes Villes où les classes seroient nombreuses, on assigneroit un Répétiteur à chaque classe.

VII. Les Répétiteurs pourront concourir aux Chaires avec les Eleves d'humanité, & ceux-ci pourront être placés parmi les Répétiteurs & sous-Maîtres.

*

CHAPITRE V.

Des fonctions des Profeſſeurs d'humanité & de l'ordre des études dans chaque Claſſe.

EN SIXIÉME.

Pour la Claſſe du matin.

I. Les enfans rapporteront par mémoire, quelques Sentences & maximes latines choiſies dans les Livres ſaints.

Les déclinaiſons & conjugaiſons latines irrégulieres, quelques demandes du petit Catéchiſme hiſtorique latin.

Les régles abrégées de la ſyntaxe jointes à celles qui concerne l'art de traduire.

II. Leur travail ſera de rendre de latin en françois & de françois en latin, les Paraboles évangéliques de l'Abbé Vallart & les explications du petit Catéchiſme hiſtorique, auſſi bien que les maximes qu'ils auront retenues dans leur mémoire.

Pour la Claſſe du ſoir.

I. Ils apprendront, de mémoire, en françois, les Sentences & maximes ti-

rées des Livres ſapientiaux & du nouveau Teſtament.

Les conjugaiſons & déclinaiſons françoiſes irrégulieres.

Le petit Catéchiſme du Diocèſe.

Les régles abrégées de la ſyntaxe françoiſe, ſéparées de leurs exceptions, & celles de l'ortographe.

II. Leur travail ſera d'écouter la lecture de l'Hiſtoire de l'ancien Teſtament, & de rapporter par écrit ou de vive voix ce qui les aura le plus frappé, de chercher ſur la carte les endroits qui y ont rapport, d'appliquer, à ce qu'ils auront lu, les régles de l'ortographe & celles de la ſyntaxe, & d'écrire les conjugaiſons & déclinaiſons irrégulieres.

EN CINQUIÉME.

Pour la Claſſe du matin.

I. Les Ecoliers de cette claſſe rapporteront de mémoire:

Le texte latin du nouveau Teſtament.

Quelques colloques choiſis d'Eraſme & de Louis Vives.

Le Profeſſeur établira des Interlocuteurs, enſorte qu'ils puiſſent dès-lors apprendre à parler latin facile-

ment; il leur fera conoître, dans une verſion latine, quelques-uns des dialogues des morts de Lucien; les régles de la ſyntaxe, jointes à leurs exceptions, feront encore partie des leçons qu'ils ſeront obligés de réciter par cœur.

II. Leur ouvrage ſera de traduire les colloques dont nous venons de parler, ainſi que le texte du nouveau Teſtament qu'ils auront appris; ils expliqueront les feuilles de M. l'Abbé Vanniere, & appliqueront les régles & les exceptions de la ſyntaxe.

Pour la Claſſe du ſoir.

I. On fera apprendre aux Ecoliers le grand Catéchiſme du Diocèſe & le nouveau Teſtament en françois.

Les Dialogues ſocratiques de M. Vernet, quelques autres Dialogues choiſis dans le Spectacle de la nature & dans différens Auteurs.

Les Fables de Lafontaine.

La Syntaxe françoiſe.

II. Leur ouvrage ſera de rapporter par écrit des dialogues dont on leur aura fait faire une lecture réfléchie, de rendre compte de l'Hiſtoire an-

cienne dont ils écouteront la lecture, ou qu'ils liront en leur particulier, d'en rapporter par écrit quelques traits. Enfin ils appliqueront les régles du dialogue aux entretiens qu'ils auront appris.

EN QUATRIÉME.

Pour la Claſſe du matin.

I. Pour la mémoire, ils continueront d'apprendre le texte du nouveau Teſtament, ils apprendront la proſodie latine & les petits drames que Chompré a formé de Térence & de Plante.

II. Ils traduiront des Epitres de Ciceron, de Pline le jeune, & d'autres Auteurs. Ils apprendront à connoître les différentes eſpèces de vers latin, & commenceront à expliquer les extraits de poëſie de Chompré.

Pour la Claſſe du ſoir.

I. Ils apprendront par cœur la ſuite du nouveau Teſtament françois, & commenceront à étudier une expoſition détaillée de la religion, ſelon la méthode du Catéchiſme de Montpellier qu'ils ne quitteront qu'à la fin des humanités.

Ils apprendront auſſi les régles du ſtyle épiſtolaire, & celles de la proſodie françoiſe.

II. Leur travail ſera de donner des exemples de différentes ſortes de vers & de poëſies françoiſes, d'appliquer les régles du ſtyle épiſtolaire à des lettres extraites de différens Auteurs, & de lire, en s'aidant de la carte, l'Hiſtoire Romaine.

EN TROISIÉME.

Pour la matinée.

I. Le Profeſſeur de Troiſiéme, outre le texte latin du nouveau Teſtament, fera apprendre à ſes Ecoliers les régles de l'Hiſtoire, & celles de la poëſie lyrique; il leur fera déclamer quelques-unes des belles Odes d'Horace.

II. Ils expliqueront dans les extraits hiſtoriques de Chompré, les Odes d'Horace; on commencera à leur faire ſentir la différence du latin du ſiécle d'Auguſte & de celui des ſiécles ſuivans, & on expliquera les raiſons de la corruption ſenſible du langage Romain, & on leur montrera par des exemples les différens changemens qu'a éprouvé cette langue depuis le temps de Cice-

ron juſqu'au huitiéme ſiécle. Ils commenceront à faire quelques compoſitions latines, ce qu'ils continueront en Seconde.

Pour l'après-dîné.

I. Outre le nouveau Teſtament & le Catéchiſme, les Ecoliers apprendront les régles de la poëſie lyrique françoiſe, jointes à des exemples tirés de Rouſſeau & des grands Auteurs; on y joindra les régles du ſtyle hiſtorique.

II. L'on appliquera ces régles aux Auteurs françois les plus eſtimés, & on lira l'Hiſtoire moderne des Peuples de l'Europe & des autres Peuples les plus diſtingués de l'Aſie & de l'Afrique, à commencer du temps où ils ſecouérent le joug des Romains. On fera faire aux jeunes Eleves des réflexions ſur les cauſes de la décadence de l'Empire.

EN HUMANITÉ.

Pour la Claſſe du matin.

I. Les Ecoliers acheveront d'apprendre le nouveau Teſtament en latin; ils apprendront de plus, les régles du ſtyle les plus générales, & en particulier celles du ſtyle didactique.

Enfin, ils continueront d'apprendre les régles de la poëſie, & celles ſurtout des poëmes didactiques; ils en apprendront des morceaux choiſis qu'ils réciteront, ou qu'ils déclameront, s'ils ſont ſuſceptibles d'action.

II. Ils expliqueront les Ouvrages didactiques des anciens ſur toute ſorte de matiere, ceux en particulier qui renferment le plus de termes d'Arts; comme Celſe, Columelle, Vitruve, Vegece, Caton &c.

Pour la Claſſe du ſoir.

I. Les Eleves acheveront le nouveau Teſtament en françois & le Catéchiſme. Ils apprendront l'art poëtique, le Poëme de la Religion & différens Ouvrages didactiques des Poëtes françois, auſquels ils appliqueront les régles données le matin.

II. On les exercera à écrire leurs réflexions, ou celles qu'on leur aura ſuggérées ſur différens ſujets: on leur fera lire l'Hiſtoire de France & celle de Bourgogne.

Ainſi finira le cours d'Humanité. Dans ce cours, on fera paſſer en revue les différens Auteurs qui excellent dans

chaque genre, & on leur en apprendra l'hiſtoire; on leur donnera des notions ſur la différence de leur ſtyle. Les Eleves auront ainſi l'avantage d'avoir fait un cours complet d'hiſtoire & de religion, & de s'être occupé dans chaque claſſe d'un genre différent de littérature, ſur lequel on aura, pendant le cours d'une année, le loiſir d'épuiſer les remarques & les réflexions : ainſi ſe formera le goût de la jeuneſſe, & cette ſagacité qui la mettra en état de juger de tout avec connoiſſance de cauſe, & d'aſpirer à des études plus difficiles.

CHAPITRE VI.

Des Profeſſeurs des hautes Claſſes & de ce qu'ils enſeigneront à leurs Eleves.

L'Orateur ne peut être tel que Quintilien & Ciceron le ſouhaitent, d'une part s'il n'a l'habitude de raiſonner juſte, & de l'autre s'il n'a acquis un grand nombre de connoiſſances. Les connoiſſances métaphyſiques & morales enrichiſſent le fond de ſes penſées, les connoiſſances phyſiques & naturelles lui fourniſſent d'heureuſes ſimilitudes

& les moyens de répandre dans ſon ſtyle une érudition agréable. Qu'on ne ſoit donc point ſurpris de me voir placer la Réthorique avant la Philoſophie & la Phyſique ; il faut connoître avant que de penſer, & ſçavoir penſer avant que de parler : que dira-t-on ſi on ne connoît rien ? comment le dira-t-on, ſi on ne ſçait point penſer avec juſteſſe & donner de la liaiſon à ſes raiſonnemens ?

Je ſouhaiterois qu'au moins l'on commençât ſon cours de hautes claſſes par la Logique, & que delà on entrât en Réthorique, on feroit cette derniere claſſe avec quelqu'une de celles qui ſuivent. Mais en quelle langue doit-on enſeigner la Philoſophie, ſi ce n'eſt dans ſa langue naturelle ? cette ſcience eſt plus à nous ſur le pied où elle eſt aujourd'hui, qu'aux Grecs & Romains; nous y avons mis plus de termes & d'expreſſions que ces anciens Peuples ; d'ailleurs mille objets découverts ont des noms en françois qui n'en ont ni latin ni en grec ; on fera un hommage convenable à ces deux langues, ſi on fait l'hiſtoire de l'ancienne Philoſophie pour la comparer à la nouvelle, & ſi on cite en original les Auteurs de la premiere. Une autre raiſon qui doit engager

à traiter en françois cette partie des études, c'eſt qu'elle devient par-là à la portée de tout le monde, ce qui intéreſſera davantage le Public aux exercices que feront en ſa préſence les jeunes Eleves ; enfin, dans le Plan que j'ai tracé, il n'y aura qu'une partie des Eleves qui s'adonnera au latin. Mais la Philoſophie étant utile à tous, il eſt donc néceſſaire qu'elle ſe mette à la portée du grand nombre & qu'elle parle un langage également intelligible à ceux qui ſçavent le latin & à ceux qui l'ignorent.

Le Profeſſeur de Phyſique occupera ſes Ecoliers de deux objets ; le premier ſera l'Hiſtoire naturelle, le ſecond la Phyſique proprement dite. Il y joindra les Elémens de Mathématiques, enſorte que le matin il donnera des leçons de Géométrie & de calcul, & des leçons d'Hiſtoire naturelle ; & le ſoir, des leçons de Phyſique expérimentale : le cours qu'il fera ne pourra durer moins de deux ans. Pour l'Hiſtoire naturelle, il donnera l'Homme phyſique, évitant néanmoins les détails qui n'appartiennent qu'à la Médecine : il parcourera les claſſes des quadrupédes, des oiſeaux, des amphibies, des poiſſons,

des coquillages, des insectes, des végétaux & des minéraux.

Il fera ses leçons de Géométrie, de Physique & d'Histoire naturelle, en françois. Ses leçons de Physique seront partagées en deux corps de Doctrine; l'un, comprenant la Physique générale, & l'autre, la Physique particuliere; la premiere, déduite des principes de Neuton; la seconde, éclairée de l'expérience.

Le Professeur de Logique enseignera le matin la Logique, qui comprendra, 1°. L'ontologie, c'est-à-dire, des notions générales sur l'ordre hiérarchique des Etres & sur les rapports de ces Etres entr'eux: 2°. La Logique proprement dite, ou l'art de raisonner, qui sera précédée d'une idée de l'ame humaine & de l'analyse de ses facultés: 3°. La méthode d'invention & de composition, sur lesquelles il sera très-utile de s'étendre. Le soir il enseignera la Théologie naturelle & la Métaphysique, & un cours de morale déduit des principes établis dans la Théologie naturelle & dans la Métaphysique. Les Professeurs de Physique & de Logique donneront, chacun dans sa classe, l'histoire de chaque partie & de chaque dogme philosophique, afin de faire

connoître aux jeunes gens les bons Auteurs sur chaque matiere, & le progrès des connoissances humaines.

Le Professeur d'Eloquence en fera de même par rapport à son art; il traitera tour à tour de l'éloquence de la Chaire, & de celle du Barreau; il fera passer en revue dans l'une & l'autre classes, tous les bons Auteurs de chaque genre; il se bornera d'abord à un petit nombre de préceptes; il donnera des exemples, proposera des sujets, pour que les jeunes gens s'y exercent, & donnera des exercices publics.

Le Professeur des hautes Mathématiques enseignera à ses Eleves tout ce qui est du ressort de cette science; on aura appris en Physique la géométrie & le calcul, qui sont les Elémens de toutes les autres sciences physiques & mathématiques. Le matin en Hiver, le Professeur continuera la géométrie, la longimétrie, la stéréométrie, tout ce qui concerne les principes & les procédés généraux. L'Eté, il menera ses Eleves sur le terrein où il leur fera exécuter les leçons qu'il leur aura données; le soir il leur apprendra la méchanique, les fortifications, *&c.* & les menera de même sur le terrein, lorsque ses leçons l'exigeront.

Le Profeſſeur de deſſein & d'architecture enſeignera à ſes Ecoliers la coupe des pierres, la conſtruction des ponts, chauſſées, digues & autres ouvrages; il leur apprendra à laver & à deſſiner; on ne pourra entrer dans cette claſſe qu'au ſortir de la Phyſique; il leur apprendra auſſi les régles de la perſpective & les loix qui concernent les édifices.

Le Profeſſeur d'agriculture enſeignera la maniere de cultiver les différentes terres, ſuivant la nature du ſol, & ſon expoſition, la qualité des engrais convenable à chacune; il enſeignera auſſi le jardinage, l'économie des biens de campagne, & les loix qui regardent cette partie.

Le Profeſſeur de Langue grecque enſeignera le matin cette langue; pour entrer dans cette claſſe, il faudra au moins ſçavoir les déclinaiſons & conjugaiſons grecques; le ſoir il enſeignera la poëtique grecque, françoiſe & latine, donnera les régles des poëmes dramatiques & celles de l'épopée; il fera faire à ſes Eleves l'analyſe des meilleures piéces des anciens tragiques, ainſi que des Poëmes épiques, tels que l'Iliade, l'Odiſſée, l'Eneide, la Henriade & le Paradis perdu de Milton.

Les Professeurs en Médecine enseigneront ; l'un les Instituts de cet Art avec les aphorismes d'Hypocrates comparés à ceux de Boerhave ; un second, l'anatomie du corps humain, comparée avec l'anatomie de ceux des différentes espèces d'animaux ; un troisiéme, la connoissance des drogues & des plantes avec leur manipulation chymique ; un quatriéme, la connoissance de chaque maladie, l'usage des remedes, *&c.*

Parmi les quatre Professeurs en Droit ; l'un enseignera le Droit naturel & le Droit des gens ; le second, le Droit romain ; le troisiéme, le Droit françois & le Droit coutumier de la Province avec la Jurisprudence des Edits, Déclarations & Arrêts ; le quatriéme, le Droit ecclésiastique françois & la Jurisprudence bénéficiale.

Enfin parmi les quatre Professeurs en Théologie ; l'un enseignera l'Ecriture sainte ; le second, l'Histoire ecclésiastique & la Discipline de l'Eglise ; le troisiéme, la théologie des Mysteres de la foi ; le quatriéme, les cérémonies, la liturgie, la pratique, l'administration & la doctrine des sacremens, du sacrifice, des censures, *&c.*

Le Professeur de Vétérinaire don-

nera le matin des démontrations anatomiques des différentes eſpèces d'animaux, & l'après-dîné des notions ſur les maladies des bêtes & ſur les moyens de les guérir. Il faudra que ceux qui voudront fréquenter cette Ecole, ayent ſuivi pendant un an le cours des Inſtituts de médecine.

CHAPITRE VII.

De l'ordre des Etudes pour chaque Ecolier.

Les garçons qui auront été admis dans les Ecoles de charité depuis quatorze juſqu'à vingt ans, s'ils ſont deſtinés pour les Maîtriſes de Campagne, fréquenteront l'Ecole d'agriculture, & cependant ſe perfectionneront dans l'art d'écrire, de lire, & de cette Ecole ils ſeront envoyés à la Campagne, pour y remplir les places à meſure qu'elles vaqueront. Ceux des Ecoles d'Artiſans qui apprendront quelque métier qui ait rapport au deſſein & au génie, fréquenteront dans les ſaiſons mortes, c'eſt-à-dire, dans les temps de l'année où l'ouvrage donnera le moins, l'Ecole du deſſein & du génie, depuis le même âge de quatorze ans

jusqu'à celui de vingt. Ceux des Ecoles de grammaire entreront en sixiéme à huit à neuf ans. Depuis cet âge jusqu'à celui de quinze, ils fréquenteront les Humanités & la Philosophie. Delà, suivant leur destination, ils entreront; les uns dans les Ecoles d'Eloquence & de Théologie; les autres dans celle d'Eloquence & de Droit; les troisiémes, dans celle de Médécine & de Vétérinaire; les derniers enfin, dans celles de génie & de mathématiques, pour s'y former aux différens arts qui y ont rapport, ou pour pour acquérir les connoissances convenables à un Militaire. Comme la vétérinaire fait partie de l'économie rustique, je voudrois que ceux qu'on destine aux Maîtrises de Campagne, étudiassent cette science en même temps que l'agriculture, afin que devenant utiles aux Habitans des Lieux où ils seroient placés, ils en fussent plus honorés. Ceux qui se destineront au commerce, aux finances, à l'état de Procureur, *&c.* ne seront tenus jusqu'à l'âge de treize ans qu'aux classes du soir pour les Humanités françoises, & passant de Seconde en Logique, ils fréquenteront cette derniere classe un an ou deux, & seront mis hors du cours d'étude à quatorze ou quinze

ans ; cependant, ils auront employé les matinées à se rendre capables de l'état auquel ils se destinoient, & ils entreront chez des Négocians, chez des Procureurs, dans des Bureaux de recette, &c. demeurant dans l'obligation de fréquenter la Paroisse Fêtes & Dimanches sous l'inspection des Répétiteurs jusqu'à l'âge de vingt ans ; ce ne sera qu'à cet âge qu'on leur délivrera le certificat d'études sans lequel ils ne pourront posséder aucune Charge, ni aucun Emploi dans le Ressort.

CHAPITRE VIII.

Des heures auſquelles ſe tiendront les Claſſes, & des récréations, congés & vacances.

I. En Hiver, les claſſes d'Humanités ſe tiendront les Lundis, Mardis, Mercredis, Vendredis & Samedis non empêchés par des Fêtes, depuis huit heures & demie juſqu'à onze du matin, & depuis deux heures juſqu'à quatre & demie de relevée.

II En Eté, les mêmes claſſes ſe tiendront depuis ſept heures du matin juſqu'à neuf heures & demie, & depuis

trois heures & demie de relevée juſqu'à ſix : ce que je crois devoir être réglé de la ſorte, parce que les groſſes chaleurs de l'Eté nuiſent beaucoup au travail de la jeuneſſe. Le temps qui s'écoulera, depuis neuf heures & demie, juſqu'à trois heures & demie, ſera utilement employé à la maiſon.

III Les Jeudis de toute l'année ſeront jours de congé chez les Maîtreſſes, Maîtres & Répétiteurs & dans les Colléges ; j'ai fait plus haut une exception pour ce qui concerne les Ecoles de Campagne.

Lorſque les Jeudis concoureront avec une Fête, le congé ſera placé au Mardi. Les hautes claſſes n'auront point d'autres congés que les Humanités, dans le cours de l'année.

IV. Toutes les Ecoles vaqueront depuis les Rameaux juſqu'à la troiſiéme Fête de Pâques incluſivement, & depuis la mi-Septembre juſqu'à la mi-Octobre.

V. Les claſſes d'Humanités auront vacances toute la quinzaine de Pâques, ainſi que les hautes claſſes, & depuis le premier Septembre juſqu'au premier Novembre. Les ſecondes vacances ſeront pour les hautes claſſes

depuis le quinze Août jusqu'au premier Novembre.

Dans toutes les Ecoles, tous les après-dîné & avant-soupé, la jeunesse aura trois quarts d'heure, ou demi-heure de récréation.

Il est de la dernière importance que les enfans ne soient point totalement abandonnés à eux-mêmes dans le cours de l'année; & si l'on veut réformer le goût pour les plaisirs & pour la volupté qui regne dans ce siécle, il n'est point d'autre moyen qu'une éducation où la jeunesse soit affermie dans l'habitude d'une vie honnête & vertueuse. Le temps de la récréation est celui où les jeunes gens livrés à eux-mêmes se pervertissent mutuellement. C'est donc le temps où l'on doit veiller davantage sur eux.

Il seroit à souhaiter que chaque Collége eût un homme qu'on appelleroit Modérateur ou Maître de récréation, qui dirigeât les jeunes gens jusques dans leurs plaisirs. Un tel homme n'est pas si nécessaire à ceux que l'on destine à une vie laborieuse, qu'il l'est à ceux à qui la pauvreté n'imposera jamais la nécessité d'un travail opiniâtre. Ainsi il n'en sera besoin que pour les Colléges. J'ai déjà dit que chaque jour

auroit ſes heures de récréation, cette récréation ſe prendra chez les Répétiteurs en préſence du ſous-Maître; ils feront faire divers jeux aux plus petits, où il entre beaucoup de mouvement & d'exercice du corps, car il faut que la récréation contraſte avec le travail; on permettra aux plus grands de choiſir un genre de récréation qui leur plaiſe, laiſſant chacun libre de s'exercer ſuivant ſon goût, de maniere néanmoins que toute étude & toute application d'eſprit ceſſe dans ces inſtans.

Les uns choiſiront de conſtruire de petits édifices avec du carton; d'autres, aimeront mieux manier le ciſeau & exprimer ſur de la pierre tendre, ou ſur du bois, les premieres étincelles de leur goût pour le deſſein; d'autres, avec des couleurs s'amuſeront à repréſenter des objets pris dans la nature; ceux-ci feront des tableaux de découpures; ceux-là façonneront quelques morceaux de bois ou de cuivre ſur le tour; ceux-là Machiniſtes naturels exécuteront en petit quelque piéce de Mécanique : voilà pour l'hiver. Dans la belle ſaiſon, ils s'occuperont à mettre en ordre des plantes qu'ils auront recueillies dans le cours de leurs promenades les jours de congé. Ils ſeront

des tableaux de papillons attrapés au vol, * ils ſoigneront des vers à ſoie; ils feront des recueils d'inſectes qu'ils conſerveront entiers, en les noyant dans l'eſprit de vin; ils raſſembleront toutes les ſingularités que la nature leur offrira; on leur donnera le Spectacle de quelqu'expérience de Phyſique; on promenera ſous leurs yeux des eſtampes qui repréſentent les différens objets de l'Hiſtoire naturelle; ils emploieront, les jours de congé, une partie de leur temps aux occupations que nous avons marquées ci-deſſus, pour les jours d'hiver; & l'autre partie, à la lecture de l'Hiſtoire ſuivie des réflexions que le Modérateur leur fera faire; ils pourront auſſi jouer au palet, au billard, aux dames, aux échets, au trictrac, obſervant de ne les faire jouer l'après-dîné qu'à des jeux qui exercent leur corps.

Pour ce qui eſt de l'Eté, les jours de congé, qui ne ſeront point Fêtes & Dimanches, ſe paſſeront à la Campagne depuis le grand matin juſqu'à

* On peut voir dans le premier tome de l'Hiſtoire des Inſectes de M. de Reaumur, la conſtruction d'une eſpèce de filet deſtiné à la chaſſe des papillons, avec lequel on en prend facilement un grand nombre.

huit heures, & depuis quatre heures après midi jusqu'à huit du soir, & même tout le jour; si c'est tout le jour, ils emporteront quelque nourriture avec eux pour le midi, à moins que les parens ne veulent bien contribuer chacun d'une petite somme pour leur nourriture de ce jour-là; alors les riches ne se feront point une peine de contribuer du double en faveur des pauvres Ecoliers. Les Ecoliers des hautes classes aideront au Modérateur & se distribueront par dixaines dans les basses, pour veiller sur les enfans & pour prendre garde qu'ils ne se fissent aucun mal dans leurs jeux. On rentrera le soir avec une fatigue utile & un bon appétit.

Pour les vacances; on traceroit à chaque Ecolier son occupation journaliere, de maniere que travaillant deux heures le matin & deux heures le soir, il répétât ce qu'il auroit vu pendant l'année. Afin que ce temps de vacances ne fût pas en pure perte; & pour obliger les parens à veiller à ce que les enfans ne perdissent pas tout leur temps, je voudrois que les examens commençassent l'année scholastique, au-lieu de la terminer, & que les Ecoliers ne montassent d'une classe à l'autre que le quinze Novembre.

CHAPITRE IX.

Des récompenſes & des punitions.

J'ôte les éloges directs & trop chargés du nombre des récompenſes, & les verges honteuſes du nombre des punitions ; ſi vous flattez trop un enfant, vous le rendez inſolent ; ſi vous l'humiliez trop, vous l'abrutiſſez. Récompenſer trop de perſonnes & trop ſouvent, c'eſt avilir la récompenſe ; punir trop fréquemment & par humeur, c'eſt expoſer au mépris & la peine & l'autorité de celui qui l'inflige. Il n'y a que trois choſes à punir dans un Ecolier, qui ſont la méchanceté, le défaut de mœurs, la diſſipation de l'eſprit. Il n'y en a que deux à récompenſer, ſçavoir, l'application à ſes devoirs & les bonnes mœurs. Les bonnes mœurs n'exigent d'autres récompenſes que des témoignages d'eſtime de la part du Profeſſeur, du Maître ou de la Maîtreſſe ; la méchanceté & le défaut de mœurs ſe doivent punir en ſéparant du troupeau tout ce qui peut y porter la contagion, ou tout ce qui peut nuire à la paix qui doit y regner. La diſſipation de l'eſprit qui a les mêmes ſuites que

la pareſſe & que l'on confond avec elle mal-à-propos dans les enfans, eſt une maladie de leur âge qu'on ne peut guérir qu'en les intéreſſant fortement à leur ouvrage par la promeſſe qu'on leur fera de ſatisfaire, dans un temps plus convenable, leur curioſité, & de leur procurer quelque récréation; ainſi c'eſt en les diſſipant à propos qu'on les guérira de la diſſipation. Il faut que les Inſtituteurs s'appliquent à bien connoître leurs Eleves, afin qu'ils n'exigent d'eux que ce qu'ils peuvent en exiger; il s'en trouvera qui auront un diſcernement délicat, une judiciaire excellente, & point ou très-peu de mémoire, ou qui n'auront qu'une eſpèce de ſouvenir qui retient les choſes ſans retenir les mots. Si on exige d'eux la même tâche que des autres, on en ſera toujours mécontent.

Le travail doit être honoré, il ne convient pas d'en faire une punition, ni de ſon exemption une récompenſe; la privation de travail doit être la plus grande, la plus honteuſe & la plus rare de toutes les peines, la privation de quelque récréation touchera les Eleves infiniment plus que toutes les peines corporelles.

Au reſte, ſi je ne banniſſois pas totalement les peines corporelles, je

ne les employerois qu'à la derniere extrêmité & en ſecret, contre des ſujets de mœurs dépravées, ou publiquement, pour expier de grands ſcandales ; & dans tous ces cas, je ſouhaiterois que la claſſe de celui que l'on mulcteroit, fût juge de celui de ſes membres qui le mériteroit ; la loi ſeroit portée : les Supérieurs & Maîtres ſe déchargeroient de tout l'odieux de l'application de la loi, & le coupable redouteroit plus le jugement de ſes ſemblables que celui de ſon Maître ; la Cauſe ſeroit plaidée contradictoirement & terminée irrévocablement. Tout cet appareil exerçant les Eleves, les rendroit auſſi plus circonſpects ; après avoir été Juges, ils craindroient d'être jugés.

Les prix de ſemeſtre qu'on diſtribuera en chaque claſſe, les uns avant Pâques, les autres à l'Aſſomption Notre-Dame, ſeront pour les humanités quelques jolies éditions d'Auteurs, *in-18.* & pour les hautes claſſes, des volumes *in-12.* relatifs à chacune des ſciences qu'on y enſeignera.

Les prix de ſemeſtre ſeront accompagnés d'eſtampes ; on en donnera une avec le prix, & une à chacun des

acceſſit; ces eſtampes qui ſeront auſſi belles qu'il ſera poſſible, d'un format *in*-4°. ſeront les portraits des plus grands Hommes de Bourgogne. Les grands prix ſe diſtribueront tous les trois ans; chaque Collége, ou chacune des Villes du Reſſort, y contribuera au *prorata* du nombre d'Ecoliers qui y pourront concourir, ſuivant une taxe homologuée au Parlement, à moins que n'ayant des fondations de prix publics, elles ne conſentent à leur réunion à la fondation de M. de Berbiſey. Sur cette ſomme qui ne laiſſeroit pas d'être conſidérable, on prendra les dépenſes des conſtructions & ornemens néceſſaires à la ſolemnité de cette diſtribution, les frais du voyage des Ecoliers qui les auront remportés, & que l'on défrayera pour le retour.

Le Bureau triennal ſeroit diſtributeur de ces prix; on feroit frapper des jettons aux frais communs des Colléges; ſur l'une des faces, ſeroient les armes de Bourgogne, avec ces mots, *Urbs Civitateſque Burgundiæ*; à côté des armoiries ces deux lettres, S. C. & ſur le revers une brebis tenant une branche de laurier, avec cette légende, *Præmium virtutis & ſcientiæ*; à l'exergue

on mettroit, *Inſtitutio juventutis reparata anno* M. DCC. LXIV.

On joindroit une médaille à chaque prix, & on en donneroit une à chaque *acceſſit*; il y auroit deux *acceſſit* pour chaque prix. Au-lieu de comédies & de danſes, on feroit précéder leur diſtribution de joutes, de courſes de cheval, de différens exercices de gymnaſtique qui ſeroient faits par la jeune nobleſſe qui y concoureroit; les vainqueurs de ces jeux ſeroient couronnés par les Juges des prix de littérature: ces exercices ſeroient entremêlés de diſcours, de poëmes & d'autres ouvrages compoſés par les Profeſſeurs des différens Colléges du Reſſort: enfin, au ſon des inſtrumens de muſique, un Héraut, à commencer par les baſſes claſſes, proclameroit à haute voix les vainqueurs, leur nom, leur ſurnom, leur âge & le nom de la Ville où ils auroient fait leurs études. Les Demoiſelles pourroient également concourir aux prix de littérature françoiſe, d'autant plus qu'elle feroit partie de leur éducation. Je ne dirai point ici, dans un plus grand détail, quels ouvrages doivent concourir aux grands prix, il faudra voir le produit des ſommes fournies par toutes les Villes

du Reſſort, & ſe régler là-deſſus pour aſſigner le nombre des prix à propoſer.

CHAPITRE X.

Des examens & des nominations.

Les examens ſe feront annuellement en préſence d'un Député du Bureau municipal, par le Principal, le ſous-Principal & le Profeſſeur de la claſſe qui précédera immédiatement celle à laquelle appartiendront les Examinans. Aucun Ecolier n'en ſera exempt, & il ſera auſſi rigoureux pour les uns que pour les autres. Le Profeſſeur aura pendant les dernieres ſemaines de l'année ſcholaſtique, dreſſé un catalogue diviſé par colonnes; il notera dans la premiere les noms, ſurnoms & âges de chaque Ecolier; dans la ſeconde, les bonnes ou mauvaiſes qualités du cœur qu'on lui aura remarquées; dans la troiſiéme, celles de l'eſprit; dans la quatriéme, les récompenſes & prix qu'il aura mérités; dans la cinquiéme, le nombre de punitions qu'il s'eſt attirées & la qualité de ces punitions; la ſixiéme, aura été remplie des notes du Principal & du ſous-Principal ſur chaque Ecolier;

la ſeptiéme, des notes des Maîtres, ſous-Maîtres & Répétiteurs; la huitiéme, renfermera le réſultat de l'examen, où l'on marquera juſqu'à quel degré l'Ecolier y aura ſatisfait; la neuviéme, le jugement porté par les Examinateurs ſur le mérite de chaque Ecolier; enfin, la dixiéme colonne renfermera ſeulement un chiffre qui exprimera le rang dans lequel l'Ecolier devra être nommé. Il eſt inutile de ſpécifier ici quelle ſera la matiere des examens, elle ſera priſe de chaque objet d'enſeignement propre à chaque claſſe, & conſiſtera dans la compoſition & dans la mémoire, on ſe contentera des réponſes que feront par jugement ceux qui n'auront pas beaucoup de mémoire, & on leur tiendra un compte égal de leurs progrès s'ils font également bien dans leurs compoſitions.

Quant à la nomination; elle s'ouvrira par un Diſcours prononcé par le Profeſſeur d'éloquence; elle ſe fera enſuite par le Principal qui, ſans louer ou noter perſonne en particulier, donnera une idée générale du bien & du mal qui dominent dans chaque claſſe, exhortera les uns à continuer & les autres à ſe corriger, puis diviſant ſa liſte en cinq parties, il nommera dans la pre-

miere ceux qui uniſſent les mœurs à la ſcience ; dans la ſeconde, ceux qui auront les mœurs les plus excellentes avec des talens médiocres ; dans la troiſiéme, ceux qui auront de grands talens & en qui on ne reconnoîtra pas des mœurs exactes ; dans la quatriéme, ceux qui auront le moins de mœurs & de talens, en qui néanmoins on en reconnoîtra ; enfin dans la derniere, ceux qui manqueront abſolument des uns ou des autres. Il ſera bon de marquer ainſi l'eſtime que l'on fait des mœurs. Il peut arriver que quelques Ecoliers aient des mœurs hypocrites & qu'ils pratiquent la vertu à l'extérieur, avec le ſeul deſſein d'en être récompenſés ; mais c'eſt ainſi que la plupart des hommes commencent, & peu après ils aiment & pratiquent par goût ce qu'ils n'ont fait que par bienſéance ou par des vues humaines.

Avant la nomination les Examinateurs appelleront en particulier ceux qui auront mérité quelques repréhenſions, ils la leur feront avec une douce ſévérité, moins dans l'intention de les abbatre que de les encourager.

La nomination étant faite, la feuille de chaque claſſe ſera remiſe au Profeſſeur qui fera prendre place dans ſa claſſe

à ſes Ecoliers pour tout le premier ſemeſtre, à la fin duquel il donnera de nouveau les places pour le ſecond ſemeſtre ſur une nouvelle liſte. Je ne vois pas que le changement de places tous les huit jours, ſoit néceſſaire; cela dépayſe, pendant les premiers mois, un Profeſſeur qui n'en connoît pas mieux ſes Ecoliers.

Juſqu'ici je n'ai parlé que des examens & de la nomination des humanités; celles des hautes claſſes ſe feront de la même maniere & dans une ſéance différente. Chaque Ecolier y préſentera un ouvrage qui ſera le réſultat de ce qu'on lui aura enſeigné pendant l'année. On l'examinera ſur ſa religion, ſur les principes de la ſcience dont il aura dû faire une étude particuliere; il préſentera, comme je viens de le dire, quelque traité de ſa façon, & ſes Juges, en préſence des Examinateurs, feront deux de ſes condiſciples qui donneront par écrit, ou de vive voix, une critique de ſon ouvrage; enſorte que chaque Ecolier d'une haute claſſe, ſoit tour à tour Juge & jugé; on connoîtra beaucoup mieux de la ſorte les vrais talens & le diſcernement des Eleves.

CHAPITRE XI.

Des honneurs que l'on doit rendre aux Inſtituteurs de la jeuneſſe.

Si l'on veut que la jeuneſſe reſpecte ſes Maîtres, & que les Maîtres eux-mêmes chériſſent leur Profeſſion, il eſt convenable de leur accorder quelques diſtinctions dans la ſociété, non qu'on doive les exempter des charges publiques, c'eſt un privilége que je ne demanderai pas pour eux; après tout, ils ſont Citoyens, & comme tels, obligés de partager les charges comme les avantages : je ſouhaiterois ſeulement qu'on leur accordât un habillement diſtingué, un rang & des égards particuliers.

CHAPITRE XII.

Des Exercices publics des Ecoliers.

Il ſera convenable que ceux des Ecoliers de chaque claſſe, à qui on trouvera des talens dignes d'être produits en public, faſſent deux fois l'an

des exercices ſur ce qu'ils auront appris dans chaque ſemeſtre, & afin de les rendre intéreſſans, par leur objet, aux auditeurs; on mêlera les exercices latins aux exercices françois, & ceux d'humanité à ceux des hautes claſſes. Ces exercices dureront pendant huit jours, depuis le ſecond Dimanche après Pâques juſqu'au troiſiéme inclusivement, pour le premier ſemeſtre; & depuis le 23 Juillet juſqu'au 31, pour le ſecond: les matins depuis huit heures juſqu'à onze, & les après Midi depuis deux heures juſqu'à cinq.

Le programe ſera dédié à Dieu, au Roi, aux Magiſtrats, aux Citoyens, à la mémoire des Fondateurs & Bienfaiteurs du Collége; il contiendra la liſte des Ecoliers de chaque claſſe, dans l'ordre où ils paroîtront, & celle des matieres ſur leſquelles on pourra les interroger. Un des Profeſſeurs fera, par un diſcours latin, l'ouverture des exercices publics, & un autre en fera la clôture par un diſcours françois.

L'objet de ces exercices pour les claſſes d'humanité, ſera la déclamation des plus beaux endroits d'un Auteur & ſon analyſe; s'il eſt latin, ſon interprétation; l'hiſtoire de ſa vie & de ſes

ouvrages; outre cela, la partie d'hiſtoire qu'on aura lue dans le ſemeſtre, jointe à la géographie & à la chronologie : quant aux hautes claſſes, leurs exercices ſeront relatifs aux études de chacune d'elles.

CHAPITRE XIII.

Des Exercices de religion.

Il n'eſt point de vraie vertu ſans religion; elle ſeule peut rendre l'homme digne de ſa deſtination & capable de faire le bonheur de ſes ſemblables; le tempéramment & la foibleſſe de la nature peuvent bien, il eſt vrai, dominer les jeunes gens dans un certain âge; on en préſerve néanmoins beaucoup en les ſéparant de l'occaſion & & du mauvais exemple : mais ſi on a reçu de bons principes de conduite dans la jeuneſſe, ſi on les a goûté dès l'âge le plus tendre, ſi par fragilité on s'en écarte dans la conduite, on y revient toujours lorſque l'âge, ou quelqu'événement inattendu, ramene à de ſalutaires réflexions; enfin, ſi malgré une bonne inſtitution on eſt foible, jamais on ne devient méchant

lorſqu'on a eu le bonheur de la recevoir ; delà la néceſſité de la religion, ſans elle toute la morale n'eſt qu'une inutile ſpéculation ſur la meilleure maniere dont l'homme peut vivre avec ſes ſemblables ; avec elle, ſans autres enſeignemens que les ſiens, l'homme eſt à tous égards ce qu'il doit être.

Le premier exercice de Religion auquel on doit aſſujettir la jeuneſſe, c'eſt l'inſtruction. Elle doit être habilement répandue dans la converſation des Profeſſeurs, avec leurs Ecoliers, & amenée inſenſiblement dans le cours de leurs leçons, de maniere néanmoins qu'elle ne leur ſoit point à charge & qu'elle vienne toujours à propos. La morale eſt une ſcience qui demande moins de méthode qu'on ne l'imagine, & le plus grand Maître en cette ſcience, eſt celui qui l'enſeigne lors même qu'il ne paroît pas l'enſeigner.

Néanmoins les inſtructions méthodiques touchant la Religion, ſont néceſſaires ; il faut montrer le rapport de ſes principes avec notre bien être. C'eſt même là le vrai moyen de faire aimer la vérité & de la fixer pour ainſi dire dans notre cœur.

Les Profeſſeurs en Théologie ſe char-

geront des Catéchiſme dans le Collége, & les feront réguliérement pendant une demi-heure, tous les Mercredis & Samedis après les claſſes ; tous les Ecoliers & Eleves qui les fréquentent, ſe rendront, les uns à l'Egliſe, les autres dans des ſalles, à ce deſtinées, pour écouter l'inſtruction & répondre aux queſtions qui leur ſeront faites ſur les différens points du dogme & de la morale; les veilles des jours où l'on célébrera quelque Myſtere, on les aſſemblera pour les leur développer, & on en tirera des inſtructions morales à leur portée.

Le ſecond exercice de Religion, eſt la priere & l'aſſiſtance aux Offices de l'Egliſe; les Répétiteurs, Maîtres, Maîtreſſes & autres Inſtituteurs ſeront obligés de conduire ou faire conduire les jeunes Eleves depuis leurs Ecoles, demi-heure avant chaque Office, juſqu'à la Paroiſſe, les Fêtes & Dimanches; ceux qui auront paſſé les Humanités, ſe rendront directement aux Offices, & y tiendront la place qu'on leur aura aſſignée. Il ſeroit ſuperflu de parler ici des diſpoſitions avec leſquelles ils doivent y aſſiſter. Le Profeſſeurs & ſous-Maîtres ne manqueront pas de les leur apprendre.

En Sixiéme, la classe commencera le matin par la priere du matin, elle finira l'après-dîné par celle du soir.

Dans les autres classes, les exercices commenceront & finiront par la récitation d'un Pseaume, ou d'une division de Pseaume que l'on récitera par ordre, selon la distribution du Breviaire de chaque Diocèse. Afin de rendre ces divins Cantiques familiers à la jeunesse, je ne crois pas qu'on puisse lui ordonner des prieres plus touchantes & plus capables de lui élever l'ame; les hautes classes ne seront point exemptes de cet exercice.

L'ouverture des classes sera, chaque jour, précédée du Sacrifice de la Messe où assisteront les Ecoliers assis sur des bancs qui resteront placés dans la Chapelle; je dis qu'il faut qu'ils y soient assis au moins jusqu'à la préface, parce que j'ai vu que la plûpart étant à genoux à plate-terre, ne pouvoient s'y tenir dans cette posture pendant une demi-heure sans se trouver mal, à cause de la distention des muscles & des nerfs de la jambe. Ils auront pour heures celles du Diocèse, ou le *Petit Paroissien* qui est un excellent livre, plus rempli que tout autre de pratiques d'une

dévotion ſolide. Meſſeigneurs les Evêques aſſigneront aux Ecoliers un certain nombre de Confeſſeurs dans leur Paroiſſe où ils s'approcheront du Sacrement de Pénitence, au moins vers toutes les grandes Fêtes de l'année.

Ceux qui ſe diſpoſeront à leur premiere Communion, n'y ſeront point reçus par le Curé de la Paroiſſe de leur domicile, s'ils ne fréquentent exactement toutes les inſtructions de leur Paſteur, & s'ils n'ont un certificat de bonnes mœurs, ſigné du Profeſſeur & contre-ſigné par le ſous-Principal.

Lorſqu'un Ecolier ſera malade, ceux de ſa claſſe le viſiteront, le ſerviront & le veilleront tour à tour & deux à deux, chaque jour, juſqu'à ſon rétabliſſement. Si on doit lui adminiſtrer le Viatique ou l'Extreme-Onction, toute ſa claſſe y aſſiſtera, & s'il meurt, elle accompagnera ſon corps au convoi; d'où étant rentré dans la Chapelle du Collége, elle récitera l'Office des morts pour le repos de ſon ame; la Meſſe du Collége le lendemain ſera *en noir* pour lui.

Enfin les Ecoliers pourront faire leur Fête, il ſeroit bien convenable que le Collége fût dédié à Jéſus-Chriſt, en-

feignant dans le Temple & écoutant les Docteurs.

CHRISTO DOCENTI ET AUDIENTI.

Et pour célébrer cette Fête, ils prendront le Dimanche dans l'Octave de l'Epiphanie, dans l'Evangile duquel ce Myſtere eſt rapporté.

CONCLUSIONS.

Mon intention ayant été de ne m'attacher qu'aux vues qu'il étoit utile de ſe former pour le préſent. J'ai lieu de croire que j'ai rempli mon objet. Dans la premiere partie de mon Plan, j'ai réuni ſous les yeux du lecteur toutes les piéces d'aſſemblage de l'édifice dont je propoſe la conſtruction; dans la ſeconde, j'ai montré plus en détail l'uſage de toutes ces piéces & le rapport d'action qui doit exiſter entr'elles. Le fondement ferme & inébranlable, & le principe des mouvemens de toute cette grande machine, ce ſont les Bureaux compoſés des Magiſtrats de chaque Ville; jamais il ne ceſſera d'exiſter des Magiſtrats, & par conſéquent voilà la nouvelle inſtitution aſſiſe ſur une baſe inébranlable; l'éducation de-

venue l'objet du miniſtere public, doit néceſſairement aller en ſe perfectionnant. Mais il ne ſuffit point que l'édifice ſoit bien fondé, il faut qu'il ſoit accompli dans toutes ſes parties, de là le nombre d'Etabliſſemens & d'Ecoles ou ſeront recueillis les enfans de tout ſexe & de toute condition. Il faudra à la vérité quelques années pour réunir tous ces Etabliſſemens dans le même ordre & ſous une diſcipline uniforme. Il faudra faire des livres & former des Maîtres. Pourvu que les commencemens aillent le moins mal qu'il ſera poſſible, on doit être content. Faiſons des livres claſſiques, recueillons de toute part ceux qui exiſtent, & employons les à meſure qu'ils nous viendront ſous la main, & bientôt nous aurons d'excellents Maîtres. Le nombre & le choix des Maîtres & Maîtreſſes, la recherche des moyens de perpétuer une ſucceſſion d'excellens Maîtres; voilà ce qui doit nous occuper aujourd'hui principalement, & c'eſt ce que j'ai tâché de traiter dans la premiere partie de mon Plan; la ſeconde Partie apprend aux Principaux, Profeſſeurs, Maîtres & Maîtreſſes, qu'elles ſont leurs fonctions eſſentiel-

les & quel eſt en gros, l'ordre d'études qu'ils doivent maintenir dans les Colléges.

On ſera peut-être étonné de ce que j'aſſigne à chaque claſſe un genre particulier de littérature : je le fais pour pluſieurs raiſons ; la premiere, afin que chaque claſſe ayant un objet d'étude déterminé, les Ecoliers prennent plus d'intérêt à leurs leçons & y ſoient plus attentifs ; la ſeconde, afin que ſortant des humanités, ils aient des notions ſuffiſantes ſur les parties de l'art de parler qui concernent tous les hommes : la troiſiéme, afin que la rhétorique ſe trouvant débarraſſée de toutes ces parties moins eſſentielles qui conſumoient un cours entier, & qu'on ne pouvoit traiter qu'imparfaitement ; il ſoit poſſible au Rhéteur de n'occuper ſes Eleves que de ce qui regarde directement l'éloquence de la Chaire & celle du Barreau. On objectera que les enfans ne ſont que des enfans, & qu'ils ne ſont pas aſſez mûrs pour entendre ce qu'on leur dira du ſtyle de la converſation, du ſtyle épiſtolaire & de celui de l'hiſtoire. A cela je réponds qu'il n'eſt queſtion que d'étendre dans les enfans le nombre des connoiſſan-

ces pour les rendre habiles à saisir tous les préceptes qui concernent une matiere; je parle d'après l'expérience que j'ai sous les yeux dans le moment où j'écris ceci. Après tout, quel doit être le but de la nouvelle institution, sinon d'apprendre à la jeunesse ce qu'elle ignoroit en sortant des premieres Ecoles. Un Rhétoricien aujourd'hui sçait-il écrire une lettre? Connoît-il les régles de l'ortographe françoise? Liroit-il correctement? N'en accusons point les Maîtres, mais la méthode à laquelle ils étoient assujettis, aussi bien que leurs Disciples. Quand elle fut inventée, il n'y avoit point en France de langue que le latin, le françois étoit à peine susceptible de style; aujourd'hui que notre langue en est une, & que nous avons, en tout genre, d'excellens Auteurs, pourquoi ne l'introduirons-nous pas dans les Ecoles & ne nous en servirons-nous pas pour traiter la Littérature, le Droit, la Médecine, la Philosophie? J'ose l'assurer, une institution si excellente, si universelle, étendra, jusqu'aux Dames, le goût des belles connoissances: de cette maniere, la réforme du cœur sera une suite

infaillible du progrès des Sciences & des Arts.

Fin du plan d'institution.

J'ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Plan général d'Inſtitution pour la jeuneſſe du Reſſort du Parlement de Dijon ;* & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Dijon le 27 Août 1763. *Signé* MICHAULT.

Permis d'imprimer à Dijon, le 27 Août 1763. ſigné *Rousselot.*